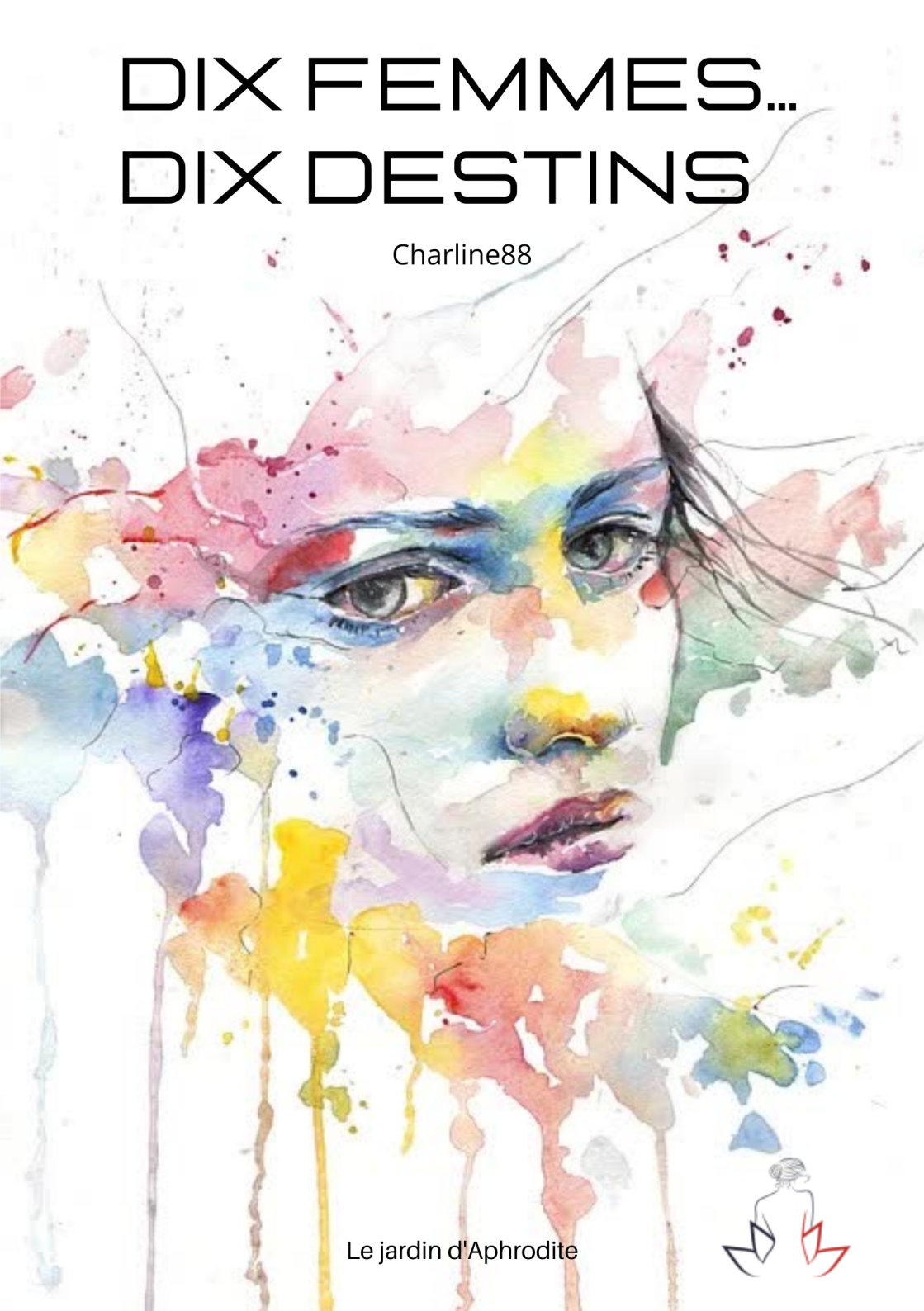
DIX FEMMES... DIX DESTINS

Charline88



Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Dix femmes... dix destins

© Le jardin d'Aphrodite - Septembre 2020

Sommaire

1. Jeannette, ou la mère infidèle **3**

2. Adèle, ou la mort de l'âme **19**

3. Axelle, ou les dragues d'été **37**

4. Héloïse, ou les deux visages d'une femme **55**

5. Judith, ou les joies de la vie de famille **71**

6. Vénus, ou la passagère inconnue **89**

7. Pauline, ou les amours virtuelles **107**

8. Célène, ou la bête de scène **125**

9. Mariette, ou l'amour vache **143**

10. Muguette, ou l'amour vache **161**

1. Jeannette, ou la mère infidèle

Histoires vraies, vécues ? Quelle importance ! Voici, pour votre plaisir, les récits de quelques vies de femmes. Celles-ci se sont confiées à moi, et de ce fait, ce qui va vous être narré peut bien entendu être parfois transformé par ma manière d'écrire, par aussi ma façon de décrire avec mes mots ces tranches de vie qui retracent pourtant le plus fidèlement possible les trajets personnels de ces femmes.
Merci pour elles.

Trente-deux ans, brune élancée et bien dans sa peau, Jeannette a tout pour réussir dans la vie. Un mari charmant, Yann, avec lequel elle envisage de faire de beaux enfants. Ils se sont rencontrés sur les bancs d'un amphithéâtre d'une faculté de province. Monsieur a un bon travail et sa douce moitié également, ce qui leur procure une existence plutôt dorée. Leur passion perdure donc depuis quelque cinq belles années d'un bonheur absolu. Ils sont amoureux, et se le montrent sans qu'il soit besoin de se le prouver.

Lui prend soin de cette femme qui fait le sel de sa vie. Il n'oublie ni son anniversaire ni celui de leur mariage. La maison qu'ils occupent est un reflet de ce qu'ils sont, des gens raisonnables et bien dans leurs pompes. Sa grande brune, toujours souriante, garde leur palais dans un état irréprochable. Mais en ce matin de février, juste après le petit déjeuner pris en commun, Jeannette semble pourtant triste. En bon mari aimant, bien évidemment Yann remarque de suite la mine plutôt grise de son épouse.

— Quelque chose ne va pas, ma chérie ?

— Non ! Non, ne t'inquiète pas, tout est en ordre.

— Pas à moi, mon ange. Tu peux raconter cela à tes amies, mais moi je sens bien que tu es tracassée par je ne sais quoi.

— Yann, s'il te plaît, on peut parler d'autre chose, tu veux bien ?

— Je ne te comprends pas. Depuis que nous sommes ensemble, tu n'as pas encore confiance en moi ? Tes ennuis sont mes ennuis, tout comme les miens sont les tiens. Il n'est pas difficile de s'ouvrir à moi et de me raconter ce qui te rend si triste ce matin. J'ai fait quelque chose de mal, ou dit un mot que tu ne voulais pas entendre ?

— Mais non ! Je n'ai pas envie de discuter, ce matin ; c'est aussi simple que ça.

— Et tu imagines que je vais me contenter de ce genre d'argument ? Un peu léger, non, comme réponse ; tu ne trouves pas ? Nous avons juré de ne rien nous cacher... et dès qu'un problème se pointe, tu t'enfermes dans un mutisme qui me dérange.

— Pff ! C'est bon, nous reparlerons de tout cela à midi. Pour le moment, je ne veux pas ouvrir la bouche.

— À ta guise, alors. Mais je ramènerai cette affaire sur le tapis au déjeuner, tu peux me croire.

Jeannette ne réplique pas, et Yann – déjà pas très en avance – file vers son bureau comme chaque matin. Mais cette histoire tourne en boucle dans sa tête et la matinée se déroule d'une manière plutôt maussade pour lui. Merde ! Ils avaient pourtant fait l'amour une bonne partie de la soirée. Sa femme avait l'air d'avoir pris son pied. Alors son attitude du matin est plus qu'incompréhensible pour ce brave type qui aime sa Jeannette plus que tout.

Les heures passent trop lentement, et celle du déjeuner se profile tout de même, après qu'il ait retourné toutes les hypothèses dans sa caboche. Sur la route, il prépare déjà dans sa tête les questions pour une mise au point avec celle qui partage tout de son existence.

Crever l'abcès devient urgent pour ne pas gamberger tout le reste de la journée.

À son arrivée chez eux, elle a dressé la table, et le fumet de sa cuisine vient titiller les narines de Yann. Il fait des gestes habituels, tels que se laver les mains avant de passer dans la salle à manger. Jeannette est là ; sa mine est un peu moins crispée. Elle lui détaille sa matinée par le menu, mais se garde bien d'aller sur le terrain de ce qui la chagrine. Alors, bien sûr, en bon mari, il ne la presse pas de questions. Mais il y songe pourtant, et après le repas, alors qu'ils s'octroient une pause-café sur le canapé, il ose enfin revenir sur ce qui affecte sa belle :

— Bon, alors ? Tu veux bien me raconter d'où te vient ta soudaine morosité ? J'ai pensé à cela toute la matinée.

— ...

Jeannette vient de lever les yeux vers lui ; des yeux remplis de larmes. Il ne parle plus. Il sait bien qu'elle va y venir et qu'elle va se calmer d'abord et raconter ensuite. Il lui suffit d'être patient. Il l'est, depuis toutes ces années de vie commune ; une ou dix minutes de plus ne changeront pas le cours du monde ou de leur univers, de toute façon. La poitrine qui se soulève au rythme de sanglots contenus, elle finit par prendre sur elle, puis elle se libère d'un coup.

Ça commence par quelques mots murmurés :

— Elles sont revenues... j'ai tant espéré...

— ... ? De qui parles-tu ?

— De ces saloperies de règles ! Presque quinze jours de retard, et l'espérance du bout du tunnel.

— Tu veux me dire que tu as tes règles et que c'est pour cela que tu te mets dans de pareils états ?

— J'y ai tellement cru, cette fois : quinze jours que la date était dépassée. Tu imagines ma déception ce matin... quand...

— Mais, mon amour, si ce n'est pas ce mois-ci, ce sera le mois prochain. Je comprends que tu veuilles me donner un enfant, mais l'important c'est que toi tu ailles bien, non ?

— Et comment veux-tu que j'aille bien si chaque mois qui passe me rejette un peu plus loin dans le désespoir ?

Yann sait bien que, là, il touche un sujet sensible chez Jeannette. Depuis le début de leur mariage, ils tentent de faire un enfant. Alors ils font l'amour si souvent que chaque arrivée de nouvelles règles devient insupportable pour son épouse. Comment faire, comment comprendre que la Nature soit si salope avec eux ? Sa femme et lui ont déjà visité tellement de médecins, de docteurs... Ils sont même allés outre-Atlantique pour voir des spécialistes qui sont absolument unanimes : tout est normal, il faut attendre et persévérer. Mais Jeannette n'arrive plus à y croire encore.

Du reste, s'il fait bonne figure, l'annonce de ce flux menstruel lui semble aussi une catastrophe. Surtout amplifié de la sorte par les états d'âme de sa femme adorée. Il n'est pas loin de craquer également, et pour l'heure il se tait. La brune aussi est silencieuse après cet aveu d'infertilité. Sa petite frimousse est calée contre la poitrine de cet homme bien impuissant à la satisfaire dans son désir de procréation. Il se hasarde à avancer une hypothèse :

— Nous retournerons voir notre bon vieux Gérodias ; il est notre médecin de famille depuis si longtemps...

— Mais, il est en retraite depuis un an ! Et puis, comme les autres, il nous a seulement trouvé... trop impatients. Comme tous, je l'entends encore me dire avec son sourire « Allons, Jeannette, laissez le temps au temps et faites avec Yann ce qui doit être fait. N'y pensez plus, et vous verrez ; un jour vous regarderez ce joli bidon s'arrondir. »

— Je sais bien, ma chérie, mais je n'ai pas de solution miracle et je suis comme toi, anéanti par cette fichue malchance.

— Je veux bien aller le revoir une dernière fois. Mais plus personne ne me tripote, plus aucun de ces médecins ne me fait

mettre à poil juste pour me dire « Tout est en ordre, soyez patients. » Il doit bien y avoir une cause quelconque à cette impossibilité d'être enceinte, tu ne crois pas ?

— Si ! D'autant plus que nous faisons l'amour aussi souvent que possible, et que pendant les périodes propices nous redoublons d'intensité dans nos étreintes. L'amour ne suffit pas, mon cœur ; non, il ne suffit plus.

La main de Yann caresse lascivement les tempes de cette Jeannette qui, les yeux dans le vague, fixe le plafond. Il donnerait tout pour la voir souriante et heureuse. Il ne l'est pas non plus, et la cause est récurrente. Mois après mois, il en vient à haïr cette période où la machinerie féminine de sa femme se remet en branle avec une régularité de métronome, même si cette fois un décalage trop prometteur lui avait redonné un regain d'espoir. Comment calmer cette douleur qui refait surface entre le vingt-neuvième et le trentième jour, dès le premier signe d'écoulement des règles ?

— Je prends rendez-vous avec le docteur Gérodias ou pas ?

— Parce que tu sais où le trouver ? Il ne travaille plus depuis... au moins un an.

— Allons ! Il a été le médecin de notre famille depuis ma naissance, et il a accompagné mes parents jusqu'au dernier jour. Alors pas besoin de te tracasser. Et puis cette fois il devra bien nous dire si nous avons une chance de te voir enceinte.

— Tu crois ?

— Jusque-là, ne te fais pas de mauvais sang... de toute manière ça ne changerait rien, sauf à te rendre inutilement malade. Et puis c'est bien à deux que nous devons affronter cette épreuve, il me semble... le curé et le maire ont bien dit « pour le meilleur et pour le pire ». Si j'ai bien tout saisi.

— Oui... Je t'aime, mais c'est plus fort que moi, que nous, ces déceptions répétitives. Embrasse-moi et n'en parlons plus... avant demain. Tu ne vas pas à ton bureau cet après-midi ?

— Si. Encore une chance que je sois le patron, parce que deux fois à la bourre dans la même journée, c'est un cas de licenciement !

Cette boutade arrache un sourire forcé à la jeune femme et Yann peut retourner à sa boîte sans avoir trop peur qu'elle fasse une bêtise. Il sera temps d'aviser après une vraie conversation avec ce bon Gérald Gérodias. À près de soixante-douze ans, il est un des rares toubibs en qui Yann a confiance. Il a tant vu de misère que finalement la pratique de la langue de bois n'est pas son truc. Il est... était partisan de la vérité ; et qu'elle soit bonne ou mauvaise, il sait la délivrer sans trop de fioritures.

Dès son retour au travail, le mari désolé se rue sur le téléphone, et le vieux généraliste accepte de recevoir le couple dans la soirée du lendemain. Au moins, ça va calmer sa Jeannette de voir que Yann a téléphoné à Gérodias. Si elle se trouve soulagée et prête à encore patienter, son homme, lui, se pose désormais des tas de questions. Il tient à son épouse comme à la prunelle de ses yeux, et l'imaginer malheureuse le rend dingue. Mais la Nature est ingrate, et la mariée trop belle. Il fallait bien aussi que quelques grains de sable se glissent dans une machinerie trop bien huilée.

⋆

La maison n'a pas changé de l'extérieur. Les murs de pierre bien épais sont pareils à ceux des souvenirs de Yann. Gamin, sa mère l'amenait ici ; et là sur la gauche, dès la porte franchie, il se souvient de la salle d'attente aux chaises à l'assise lustrée par les fonds de culotte. Puis il revoit le cabinet médical où le bon docteur le faisait se mettre en slip. Un sourire au coin de ses lèvres fleurit à l'évocation de ce temps déjà bien lointain.

La lourde porte de chêne tourne sur ses gonds, et le bonhomme qui les attend a plus mal vieilli que sa baraque. Ses cheveux sont devenus bien rares sur son crâne.

Il fait entrer le couple, et après un salut cordial à Jeannette et Yann, il les dirige non pas vers ce qui servait de salle d'attente, mais

vers une pièce où une cheminée dispense une chaleur bienveillante. Dehors, la soirée annonce une nuit glaciale. Là, une petite femme à la peau ridée comme une pomme desséchée leur sourit et se lève pour les embrasser.

— Eh bien, la Mathilde et le Jacques seraient fiers de l'homme qu'ils nous ont pondu ! Mon Dieu, comme tu as grandi. Et vous, Madame, on voit que vous en prenez soin de ce grand dadais de Yann. Je l'ai connu tout petit... le premier jour de sa naissance. Un vrai braillard... Espérons pour vous qu'il se soit assagi.

— Bien, les enfants, Raymonde va nous préparer un petit vin cuit. Par le temps frisquet qui nous arrive, mieux vaut réchauffer les corps. Je suppose cependant que vous n'êtes pas venus pour trinquer à ma santé. Alors lequel me dit de quoi il retourne ?

— Ben... vas-y toi, Yann : tu es plus à l'aise avec monsieur Gérodias...

— Eh bien mon garçon ? Ne crains rien, je t'écoute.

— Alors voilà...

Et Yann se met en devoir de confesser leurs difficultés pour avoir un enfant. Il narre par le détail tout ce qu'il sait, le nom des praticiens de tout poil qu'ils ont déjà consultés, et le retraité écoute sans jamais lui couper la parole. Pourtant son regard devient insistant et se fixe sur la jeune compagne de ce garçon qu'il connaît depuis toujours.

Au bout d'un long moment et après un silence pesant, il s'adresse au jeune homme :

— Quand tu m'as appelé hier après-midi, j'ai bien senti que ton affaire tournait autour de ce bébé qui se fait appeler « Désiré », et j'ai un peu remué mes archives. Vous m'aviez tous les deux déjà consulté ensemble, lorsque j'exerçais encore. Ça remonte à quatre ans maintenant. Tu vois, Yann, malgré mon incapacité à utiliser un ordinateur, mes documents sont précieusement gardés et bougrement utiles, donc !

— Nous n'en avons jamais douté, vous le savez. Et c'est bien en désespoir de cause que nous revenons vous ennuyer, Monsieur Gérodias.

— Tu es gentille, petite. Oui, gentille. Alors écoutez-moi attentivement. Pour faire un petit, il faut être deux ; c'est bien votre cas. Et un facteur supplémentaire de réussite doit être que les deux soient féconds, vous me suivez ?

— Je crois pour ma part que oui. Jeannette aussi, je suppose ?

— Bien entendu, je comprends.

— Alors imaginons que ce ne soit pas toi, petite, qui ne puisses pas faire d'enfant ; vous avez fait quelques examens en ce sens ?

— Ben... franchement non. Aussi idiot que ça puisse paraître, vous êtes le premier à venir nous dire cela.

— Bien ! J'ai retrouvé dans ton dossier les analyses que j'avais prescrites au moment où vous étiez venus me consulter. Curieusement, l'enveloppe te concernant avait été rangée sans être décachetée. Madame Ligier, ma secrétaire – Dieu garde son âme – avait parfois des absences, et elle a sans doute classé ces résultats dans la chemise à ton nom.

— Mais... je ne me souviens pas que vous me les ayez prescrits.

— En tout cas, je l'ai ouverte, moi, l'enveloppe ; et voici ce qu'il en ressort : toi, Jeannette, tu peux coucher mille ans avec ce gamin-là... jamais tu ne seras enceinte de lui.

— Mais... pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Alors il suffit de trouver un donneur et de procéder à une procréation assistée.

— En paroles, ça paraît simple à dire, mais un peu plus complexe à réaliser. Enfin, c'est une des solutions possibles. Je ne te cache pas, Jeannette, que ça va être long et fastidieux, et que les chances de réussite ne sont pas garanties. Nous n'en sommes qu'aux balbutiements d'un procédé complexe, vous voyez ?

— Mais alors... que nous reste-t-il comme espérance ?

— Si j'avais vingt ans de moins, je vous proposerais mes services.

— Vos services ? Vous sauriez faire un bébé éprouvette ?

— Non ! Pas ce genre d'appui ! Je songeais à une solution bien plus pratique et rapide. Elle sous-entend cependant que tu ne sois pas trop jaloux, Yann. Mais je suis certain que dès le mois prochain ou le suivant ce joli petit ventre pourrait bien s'arrondir.

— Je... j'ai mal compris ? Je n'ose pas imaginer que vous puissiez seulement envisager qu'un autre pourrait...

— Attends, Yann ! Laisse monsieur Gérodias nous expliquer. Vous ne parliez pas de vous, n'est-ce pas ?

— Non : je suis bien trop fatigué et vieux pour ce genre de gymnastique. Mais dans vos amis... personne ne pourrait vous rendre ce service ?

— Vous me voyez dire à un de mes potes « Tu ne voudrais pas engrosser ma femme ? »

— Quant à moi, je ne veux pas d'un amant occasionnel. À combien estimez-vous nos chances d'avoir un enfant par le biais d'une intervention médicale ?

— Je ne saurais vous le dire... peut-être vingt pour cent pour une FIV, et moitié moins pour une insémination classique. Mais ça peut marcher. Reste à savoir que le temps est très long, et que dans votre cas... une ou deux tentatives avec un partenaire étranger au couple pourraient peut-être régler votre problème en quelques semaines, quelques mois tout au plus... Un choix difficile, je le conçois ; mais là, c'est le médecin qui vous parle. Vous allez vous entredéchirer à trop attendre, et les échecs minent aussi les couples qui espèrent.

— Je ne peux pas penser une seule seconde que...

— C'est bon, ma chérie... nous reparlerons de tout ceci à la maison, entre nous. Nous n'allons pas vous embêter plus longuement avec nos problèmes.

— Et vous ne voulez pas prendre un doigt de porto ? Raymonde et moi serions si contents de prendre l'apéritif en votre compagnie... Tiens, la voici qui revient.

Les deux couples trinquent, mais chez les jeunes le cœur n'y est plus. Chacun de son côté, ils songent à ces mots que leur a martelés le bon toubib. Et leur retour à la maison se fait dans un silence aussi glacial que la température de la nuit. Les jours suivants, ni lui ni elle ne reviennent sur le sujet. Le message est cependant bien passé, et il tourne dans les deux têtes même si d'aucune des bouches ne sort un mot relatif à cela. Vient tout de même une soirée où les règles de Jeannette sont derrière eux, et l'envie est grandissante. Sur ce plan-là, personne ne rechigne à faire l'amour.

L'acte n'est ni bâclé ni écourté. Comme si aucun malaise ne subsistait, les deux amants accomplissent les gestes ancestraux qu'il convient de faire entre une femme et un homme qui s'aiment. C'est seulement lors de la pause qui survient après la communion de la chair que les cerveaux ressassent les évènements des jours précédents. Alors que Yann joue avec la chevelure brune de cette Jeannette alanguie contre sa poitrine, il se sent tellement coupable. Un sentiment étrange qui ne le rassure pas vraiment.

Quant à la jeune femme, elle nage encore dans les vapeurs de cet après-sexe. Béatitude des amours bien nées, et bonheur passager des couples qui se sentent bien. Dans sa jolie caboche également trottent des idées saugrenues. Des images dont elle se garde bien de parler à ce mari aimant. Les mots du vieux médecin de famille ont laissé des traces. Depuis l'entrevue avec le retraité, elle rêve d'une étreinte fugitive qui lui apporterait... ce qui lui manque le plus. Mais l'impossibilité désormais réside dans le fait que Yann serait forcément au courant d'un débordement, même unique.

Elle pense aussi tout en appréciant la main qui sait l'attendrir et la calmer. Envisager ce moyen simple de faire un enfant sans repasser par la case « hôpital » avec tout ce qu'elle comporte comme contraintes, humiliations et déconvenues. Et elle envisage le fait que si l'idée venait de son mari... ce serait sans doute moins traumatisant pour lui ; pour elle aussi, peut-être. Comment l'amener à aborder ce sujet sans qu'il se braque, se vexe ou se fâche ? Là réside toute

l'astuce de le faire venir sur le terrain miné d'un dialogue à haut risque.

Pourtant, la pression est si grande que finalement c'est bel et bien elle qui revient sur les propos de monsieur Gérodias :

— Tu as réfléchi, Yann ?

— À quoi, mon ange ?

— À ce que nous a raconté le docteur de ta famille ; il n'avait peut-être pas tout à fait tort. Et si c'était cela, la solution ?

— Parce que tu pourrais me tromper pour parvenir à tes fins ? Je n'arrive pas à y croire ! Tu serais capable d'aller jusqu'à te donner à un autre pour faire un enfant ?

— Nous faire un enfant ! Pas pour le plaisir de te faire cocu, mets-toi bien cela dans le crâne. Juste pour sentir un petit être croître et se développer là... dans ce ventre que tu viens de visiter.

— Je me doutais bien que tu allais faire rejaillir la faute sur moi ; je m'en doutais depuis quelques jours. Tu rumines dans ton coin, et bien sûr... je fais figure de coupable idéal.

— Il n'y a pas de notion de culpabilité ou de chose de ce genre. Lorsque je pensais que c'était moi qui ne pouvais pas faire ce bébé, tu as su me le seriner à longueur de temps. J'ai fini par accepter cet état de fait. Il en est de même pour toi. Ce n'est la faute de personne si ça ne fonctionne pas, et que ce soit chez toi n'y change rien. Soit nous acceptons cela et nous acceptons de le vivre seulement tous les deux, soit nous avançons.

— Je sais bien... mais peut-être que nous pourrions envisager une intervention médicale.

— C'est rassurant pour toi ? Tu sais ce que c'est que de passer entre les pattes de types qui te regardent sous toutes les coutures, qui te tripotent sous prétexte qu'ils sont hommes de science ? Je me suis prêtée à ce jeu en songeant que mon ventre était incapable de fabriquer ce morceau de nous dont je... nous rêvions toi et moi. Mais depuis que je sais que tout fonctionne là, je n'ai plus envie de recommencer ces séances où je suis un cobaye !

— De là à envisager... l'arrivée, même brève, d'un troisième personnage dans notre vie de couple...

— À toi de voir ! Mais où Gérodias avait encore raison, c'est bien sur le point que nous allons droit dans le mur, et que tôt ou tard notre couple – comme beaucoup de ceux de nos amis – un jour ou l'autre va rentrer dans une crise dont toi et moi connaissons déjà la cause première.

— Donc, tu me mets un couteau sous la gorge ? Je dois accepter de te laisser baiser avec un autre sans rien dire ? Te savoir dans les bras d'un... étranger, tu peux imaginer ce que pour moi ça peut représenter ?

— Pour une femme, ne pas avoir d'enfant, tu sais ce que c'est ? Le désir de maternité peut aussi faire faire des tas de conneries. Il n'en demeure pas moins que c'est toi que j'aime ! Tu es ma seule raison d'être, d'exister, de vivre aujourd'hui. Je ne suis pas certaine que ce qui me manque le plus n'entraîne pas une folie passagère de ma part.

— ... Quoi ?

— Ne peut-on pas imaginer une seconde que nous pourrions ensemble assumer cela ?

— Comment ça ? Explique-moi, parce que je ne comprends pas tout à fait où tu veux en venir.

— Faire de ce moment douloureux pour toi et moi, une fête, une communion. Que notre vie s'offre une parenthèse, un regain d'énergie avec un partenaire particulier choisi ensemble, et ensuite nous reprendrions le cours de notre existence avec un petit plus, qui sait ?

— Tu suggères donc que nous trouvions de concert celui qui va me faire cocu pour de bon ? Me crois-tu masochiste à ce point ? Rien que d'y songer, ça me fait déjà tellement mal aux tripes !

— Et si une fois de plus tu raisonnais avec ta tête plus qu'avec ton cœur ? Pèse le pour et le contre, et regarde de quel côté penche la balance.

— Entre quoi et quoi, ma chérie ? Dis-moi l'alternative que tu entrevois.

— Eh bien entre un coup de canif dans le contrat de mariage que nous donnerions ensemble et une séparation inéluctablement inscrite dans le cas d'un refus total. C'est aussi bête que cela. Mais je suis bien certaine que tu le sais déjà... Je n'irai plus voir ces prétendus grands pontes qui ne sont pas foutus de nous trouver une vraie solution. Et c'est en cela que j'admire tout de même ton Gérodias : lui est un vrai bonhomme puisqu'il a eu le courage de m'ouvrir les yeux. Je trouve dommage que tu n'en aies pas pris conscience toi aussi.

— ... ?

— Ne sois pas attristé ! Je te le dis et te le répète : je t'aime. Mais un enfant est important pour que je me sente femme à cent pour cent. J'en ai besoin, c'est vital pour notre couple.

— Si je saisis bien tes propos, pas d'enfant équivaudrait à un divorce à venir ?

— Allons, ne me fais pas croire que tu ne le sais pas. J'ai enduré cinq ans de cabinets médicaux, d'examens gynécologiques avilissants et plus encore pour apprendre que si je change de « mâle » tout est possible. Tu imagines le choc ? Mais je serais très heureuse que tu m'accompagnes dans cette démarche plus que personnelle. Mieux, que tu m'épaules et vives cet évènement main dans la main avec moi.

— Je... j'ai droit à un temps de réflexion ?

— Nous ne sommes plus non plus à quelques journées près. Prends le temps qu'il te faut, mais fais un choix.

— Je vois ! Le tien est déjà fait ?

— Non : il me faut attendre ta réponse, et ne pense pas que ce soit si simple. Pour moi non plus rien n'est facile.

⋆

— Yann ! Yann ! Réveille-toi ! Bon sang, réveille-toi !

— Quoi ? C'est la fin d'un monde ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est... je crois que c'est maintenant !

— Hein, quoi ? Maintenant ? Il est deux heures du matin.

— Et alors ? Tu crois qu'il va attendre que tu décides de l'heure de sa venue ? Je te dis que ça commence.

— Qu'est... qu'est-ce que je dois faire ? Je ne sais pas ! On doit y aller tout de suite ? Merde alors ! Je n'arrive pas à y croire. Tu es sûre ? Certaine que...

— Bon sang, regarde ! Je viens de perdre les eaux... Lève-toi, tu vas être papa.

Dans la chambre conjugale, c'est l'effervescence. Yann a un regard d'halluciné qui ne saisit pas vraiment ce qui lui tombe dessus. Sur la commode, la valise de Jeannette, faite à l'avance, semble le narguer. La confusion règne dans sa caboche embrouillée. Hagard, il s'habille à la hâte, pressé par sa femme qui se tient au pied du lit. Elle porte une robe de chambre sous laquelle sa chemise de nuit en coton est trempée sur le devant. Ce qui lui arrive là est à lui, sans l'être tout à fait.

Il n'a cependant plus le temps de songer à tout cela. Tout s'accélère, et sur le trajet il commet quelques fautes d'orthographe au Code de la route. À leur arrivée, une infirmière leur ouvre la porte. Eh oui ! Il faut montrer patte blanche pour pénétrer dans le sanctuaire de la vie de cette maternité, surtout de nuit. Une autre dame habillée de blanc prend en charge la patiente. Curieusement, c'est au mari qu'elle s'adresse en premier.

— Ça ira ? Dans la salle d'accouchement, vous n'allez pas tourner de l'œil ? Nous aurons déjà fort à faire avec votre dame sans encore avoir à vous réanimer.

— Euh... je ne sais pas...

— Et vous ? C'est votre premier bébé ?

— Oui... J'ai mal au ventre.

— Les contractions ; c'est normal. Allez, on s'installe sur le lit. Je mets les étriers et vous y logez vos talons. Maintenant je vais

voir à quel stade en est le travail. Vous êtes prête ? Je sais, ce n'est jamais agréable, mais je dois me rendre compte de l'ouverture du col.

— Yann, donne-moi la main, s'il te plaît.

— C'est ça. Au moins, vous serez utile à quelque chose ! Je vous jure... ces hommes, vous êtes déjà tout pâles, et on en est qu'au tout début...

— Au tout début ? Pourtant les contractions sont de plus en plus rapprochées.

— Vous êtes terrible ! L'ouverture n'en est qu'à six ou sept centimètres ; ça avance normalement. Restez sagement dans cette position. Je repasse vous voir dans un quart d'heure : j'ai une autre patiente qui est plus avancée que vous ; je vais lui rendre une petite visite. Vous là, le papa, vous pouvez aller boire un café à la machine qui se trouve dans le couloir. Et ne faites pas trop de boucan, tout le monde dort.

— ... Mais si ça se précipite ?

— Eh bien votre épouse ne serait pas la première femme qui enfante seule. Et elle et le bébé ne vont pas s'envoler !

— ...

— Ne faites pas cette triste mine ; je vous appellerai le moment venu. Pour l'instant, vous ne pouvez nous être d'aucune utilité.

L'homme, les yeux dans le vague, s'éloigne finalement pour ce fameux caoua dont tout le monde s'accorde à dire qu'il est exécrable. Il voit ensuite repasser la sage-femme, puis deux infirmières pressées. Personne ne lui demande rien. Ce n'est qu'au bout d'un temps interminable qu'un dragon en blouse rose revient vers lui. Cette infirmière s'adresse à lui sur un ton plutôt neutre :

— C'est bon ; venez, nous en sommes en phase terminale. Votre bébé va arriver dans quelques minutes.

Dans ses mains, le carton contenant un reste froid de café tremble dangereusement. Yann ne sait pas quoi répliquer. Ses jambes sont en coton, mais il prend sur lui et franchit les quelques

mètres qui le séparent de l'antichambre de la vie. Il n'est plus tout à fait lui-même. La première vision de son bébé, c'est une tache plus sombre entre les cuisses largement ouvertes de sa Jeannette. Elle a le visage en sueur, le teint rouge à force d'efforts. Et lorsqu'il veut lui serrer la main en pensant la soulager, elle repousse la sienne avec violence.

⋆

Il est dix heures du matin. Un joli poupon rose dort dans un berceau transparent, près du lit d'une femme souriante. Cette fois, la main de son mari est dans la sienne. Elle le regarde, puis se tourne vers la minuscule chose qui paisiblement se repose. Le visage de Yann est tout proche du sien. Alors, dans un dernier effort elle lève le bras, celui qui n'est pas relié à un goutte-à-goutte. La main féminine s'accroche au cou du bonhomme qui sait ce qu'elle veut. Le baiser est doux comme du miel.

Lorsque les lèvres des deux amants se dessoudent, les yeux de la brune sont comme deux mers calmes. Alors elle lui murmure à l'oreille quelques mots qui finalement résument toute l'humanité de la situation qui les a amenés là, et où ils vivent ce grand bonheur d'être parents.

— Yann, je t'aime, et tu vois que ça valait le coup que nous fassions une entorse aux règles de notre mariage...

Le mari lui sourit. Finalement, le fils qui dort tout près, c'est bien le sien en cet instant ; le reste n'est que bla-bla et littérature. Un long moment s'écoule avant que l'homme ne réagisse et laisse tomber doucement dans le creux de l'oreille de la femme alitée :

— Je t'aime... Non : je *vous* aime aussi.

2. Adèle, ou la mort de l'âme

Vingt ans, le plus bel âge d'une vie ! C'est bien ce que se dit Adèle ce matin au lever. Depuis quelque temps, elle est amoureuse. Son unique problème, c'est que l'objet de ses obscurs désirs n'est pas libre. Il est également plus âgé qu'elle, mais dans son jeune esprit ça ne représente en rien un handicap. Elle croise tous les jours cet homme pour lequel bat son cœur, et pour le moment ça suffit à son bonheur.

Il n'est pas question de faire l'amour avec lui. Du reste, sa femme veille sur le bonhomme ; et puis comment déclarer sa flamme à un type qui a le double de son âge ? Alors depuis des mois, elle se contente de l'observer, d'épier aussi ses moindres faits et gestes, sans chercher à aller plus loin dans une relation compliquée. Il est tout ce que son jeune cerveau admire : beau, intelligent, aisé sur le plan financier. Malheureusement aussi, marié à une autre dont il semble éperdument amoureux.

Par contre, Adèle est heureuse parce que chaque jour que Dieu fait, cet homme, Daniel, lui fait une bise le soir, et souvent une aussi le matin. Et puis avec son épouse, la jeune fille entretient des liens plutôt cordiaux. Bon ! Elle admet également que parfois sa jalousie cachée refait surface et qu'elle ne se montre pas très agréable envers l'épouse de son amoureux. Mais dans l'ensemble, tout va pour le mieux. Elle sait – sent bien – qu'un jour ou l'autre elle osera et saura enfin !

Pour l'instant, elle poursuit des études qui s'annoncent prometteuses ; là-dessus, tous ses professeurs sont unanimes. Côté sentimental, malgré son amour immodéré pour le mari d'une autre – une brune de quarante-huit piges nommée Suzanne –, elle doit s'avouer que c'est le grand désert. Jamais elle n'a connu le sexe, ni même un baiser sur la bouche. Alors comment expliquer que ça la titille depuis quelque temps ? Son corps réagit aux stimuli de plus en plus présents que sa jeunesse lui renvoie.

Suzanne aussi lui fait des bisous très souvent, ce qui fait que passer à l'action lui laisse un goût amer et que, chaque matin, elle remet au suivant l'exécution de ce premier geste envers l'homme qu'elle aime. Pour couronner le tout, elle vit à temps plein chez ces deux-là qui n'hésitent jamais à se relécher sous son nez. Jusque-là, elle fait semblant de ne rien remarquer, de ne rien voir. Mais les nuits... virent au cauchemar. Suzanne, si prude en public – encore qu'elle réponde aux baisers de son mari – devient dans la chambre conjugale une panthère, une amazone. Une amante, quoi.

Et Adèle, qui de plus en plus nerveuse, épie tous les bruits nocturnes de la maison où elle vit, entend, reçoit en pleine gueule les miaulements de chatte en chaleur de la femme honnie de celui dont elle espère toujours un petit signe. Pour couronner le tout, elle se relève désormais chaque fois que les premiers gémissements font leur apparition, dans le calme ennuité d'une maisonnée où un semblant de bonheur règne. Elle sort subrepticement de sa chambre d'étudiante studieuse.

Sur la pointe des pieds, la voici qui lors de ces séances torrides, alors qu'elle imagine ce que son bien-aimé peut faire à l'autre, cherche non plus à entendre, mais plutôt à voir. Le son n'est plus suffisant : il manque la vision des choses, pour apprendre peut-être un peu également et savoir comment celui qui la fait vibrer en silence s'y prend avec... l'autre. Un curieux mélange de voyeurisme et d'apprentissage qui se révèle en elle.

Alors derrière la porte close, par le trou d'une serrure dont la clé n'est pas tournée, elle s'agenouille pour une prière muette. Celle d'une mateuse qui s'excite à la vue de deux corps se donnant du plaisir. Bien entendu, ses mains ne restent pas inactives et elle suit l'évolution de ces deux amants qui jouissent sans se douter que derrière la cloison mobile se trouve un œil qui décline chacun de leur geste. Adèle soupire parfois à s'en fendre l'âme, et si elle ne se fait pas repérer, c'est vraiment que les cris et gémissements de sa rivale sont à l'unisson de la jouissance que les deux-là se donnent.

Plus passe le temps, plus l'esprit malade de notre jeunette se torture de savoir, de voir aussi – soyons honnête – ces instants sublimes de bête à deux dos dont le mari et l'épouse se gratifient. Il lui faut absolument trouver une solution à son problème et comment, à vingt ans, rivaliser avec une donzelle dont le mari est amoureux. D'une part, la vieille a de l'expérience, mais elle possède un atout supplémentaire : celui de l'amour que lui voue Daniel. Et là, ce n'est pas une mince affaire. Et voilà comment un plan machiavélique se développe dans une caboche tout juste sortie de l'enfance.

⋆

De jour en jour, l'esprit se fixe sur une idée idiote au départ. Mais au fil du temps, Adèle ne sait plus faire la part des choses. Ce type, cet homme, elle le veut, elle le désire au-delà de tout. L'obstacle, c'est sa femme, et il lui faut trouver le moyen de la mettre sur la touche. Pour cela elle envisage toutes les possibilités, toutes les éventualités. Elle se pavane dans la maison en slip et soutien-gorge, fait tout pour être remarquée, en fait. Bien sûr, l'épouse de Daniel la reprend, lui fait la morale, la leçon. Et c'est mal venu dans la cervelle de la fantasque jeune fille.

Quand commence l'étrange rituel auquel elle se livre ? Personne ne le sait, ne le saura. Mais c'est bien dans le cabanon du jardin potager que la belle brune a découvert une boîte de fer-blanc frappée

d'une étiquette rouge : **PRODUIT DANGEREUX**. Adèle la lit et se dit que c'est la fin de son problème. C'est ainsi que durant des mois, jour après jour, elle épice tous les repas de la femme amoureuse. Oh, elle s'arrange toujours pour que seule l'assiette de Suzanne soit agrémentée de sa poudre d'horreur.

Au bout de quelques semaines, le pauvre mari voit son épouse se tordre de douleur. Les examens médicaux ne décèlent pourtant rien d'anormal. Encore faudrait-il que ceux-ci soient axés sur la recherche précise de ce que la brune lui fait ingurgiter. Mais qui imaginerait... l'impensable ? Au fil des mois, soignée avec amour par son Daniel et surveillée comme le lait sur le feu par Adèle, la malheureuse dépérit. C'est à vue d'œil que son état empire. Et finalement, un peu plus d'une année plus tard survient le drame.

Malgré tous les efforts de la médecine, la bonne Suzanne ne survit pas et s'éteint comme une chandelle sur laquelle on souffle trop fort. Ça ne se passe pas évidemment sans douleur. La maison tout entière est endeuillée. Pour le médecin de famille, la brutalité de ce décès amène tout un tas de questions. Et l'éthique veut qu'en cas de doute, il refuse un permis d'inhumer qui enterrerait avec le corps de Suzanne la vilénie accomplie de la jeunette. Les résultats de l'autopsie sont incroyables, surprenants, ahurissants.

Daniel ne veut pas croire ce que les policiers venus pour enquêter lui racontent. Son épouse, sa chérie est morte empoisonnée par de la mort-aux-rats. Dans un premier temps, il fait l'objet de tous les soupçons. Aucun produit n'est retrouvé dans la maison du pauvre veuf. Il subit de longs interrogatoires, une garde à vue prolongée, même. Mais en fin de compte les policiers ne trouvent rien qui puisse le relier à cette mort odieuse. C'est ainsi qu'ils sont amenés à s'intéresser de plus près à cette jeune occupante éplorée.

Adèle tient bon, et les flics n'avancent guère dans leur enquête. Pourquoi cette gosse de vingt piges aurait-elle voulu éliminer une quadragénaire avec qui elle s'entendait plutôt bien ? Personne ne voit dans les yeux de la jeune fille un éclair de triomphe.

Et la vie continue. Sans Suzanne, arrachée prématurément à l'amour de sa vie. La justice cependant est tenace, et surtout elle ne lâche jamais prise. Et c'est en toute discrétion que les protagonistes de cette affaire sont tous mis en surveillance renforcée.

⋆

Les saisons se suivent et la vie reprend tant bien que mal son cours normal. Adèle ne veut pas encore montrer au grand jour son attachement immodéré à Daniel. Lui se révèle tel qu'il a toujours été, un homme aimable et doux. Le matin il s'occupe de la maison avant de partir à son bureau, et Adèle ne rate jamais une occasion de l'aider. Tout semble donc à première vue rentrer dans l'ordre. Et les mois qui passent font reverdir la campagne, mais aussi remonter à la surface les attentes de la jeune femme. Son désir pour Daniel n'a plus de frein, plus de limites non plus.

Le rempart « Suzanne » effacé, elle se dit que séduire le veuf devrait être plus simple. Encore faut-il un angle d'attaque réaliste. Et tout comme sa défunte épouse en son temps, il la rabroue presque sévèrement lorsqu'elle se promène à demi vêtue. Elle continue ses études, et c'est dans le vestiaire de la fac que va se jouer son destin. Un de ses « amis », un jour en passant, trouve bizarre cette boîte avec une tête de mort sur l'étiquette d'un rouge flamboyant. Le gars s'en ouvre à un prof, qui lui est forcément au courant de l'histoire « Suzanne » ; et c'est ainsi que huit mois après la mort de l'épouse de Daniel, une escouade de policiers avertis par le personnel débarque dans ledit vestiaire.

Une perquisition ciblée permet de remonter jusqu'à la fille, et de là à avoir des doutes légitimes il n'y a qu'un pas que les flics s'empressent de franchir. Garde à vue et interrogatoires serrés vont aboutir à ce qu'Adèle, cette fois, crache le morceau. Elle doit tout déballer ; comment elle a instillé le poison dans les aliments et pourquoi. Mais la seule chose sur laquelle elle se refuse à toute explication, c'est sa motivation.

Bien sûr, sa présentation à un juge d'instruction d'abord puis aux trois juges des libertés et de la détention débouche sur une incarcération. Elle croupit donc en prison tout le temps d'une instruction longue et difficile puisqu'elle ne veut plus parler de quoi que ce soit. Des tas de psychiatres, de médecins, d'experts et de contre-experts se livrent une bataille rangée dont l'enjeu reste la santé mentale de la prévenue. Les avis divergent, et en dernier ressort c'est le juge qui décide que finalement, elle est apte à passer en Cour d'assises.

Le jour du grand cirque arrive enfin. C'est une jeune femme aux yeux clairs et vifs qui fait son apparition devant les hommes en robe. Elle ne fixe pourtant qu'un seul point dans la salle : derrière des lunettes noires, il y a ce Daniel, avec toujours cette pointe au cœur et son amour qui n'a jamais cessé de la faire vibrer, survivre même. Elle écoute les uns et les autres démonter sa vie, disséquer chaque période d'une si courte existence. Certains la dépeignent travailleuse et douée, d'autres comme un monstre immoral et dénué de tout sentiment. Puis, lorsqu'on lui demande le pourquoi de son acte si horrible, la jeune femme se contente de regretter celui-ci, sans pour autant l'expliciter. Elle ne quitte pas du regard le type pour qui elle a commis l'irréparable.

Enfin, après des heures et des heures d'une bataille acharnée entre un procureur général défendant la société et un avocat cherchant mille excuses à un crime avoué, c'est elle qui, en dernier, a la parole. D'une petite voix fluette et sans que l'on puisse deviner s'il s'agit d'une mise en scène ou pas, elle déclare :

— Je... suis désolée. Je sais bien que c'est trop tard, et personne ne peut revenir en arrière. Je voudrais demander pardon à tous ceux à qui j'ai fait du mal. Je regrette amèrement ce que j'ai fait et je comprends la punition que j'assumerai jusqu'au bout.

Alors le jury se retire et revient moins de trois heures plus tard. Cette fois, c'est debout que la brune scrute le visage de celui qui envers et contre tout reste dans son cœur et son esprit. C'est

au tour du président de la Cour d'assises de donner la lecture du verdict.

— Mademoiselle, le jury vous a reconnue coupable de l'assassinat de madame...

Le reste se perd dans la mémoire de la jeune femme qui n'entend plus rien. Sauf peut-être le nombre de ces années qui vont compter double puisqu'elle ne verra plus Daniel ; mais elle espère bien qu'il viendra lui rendre visite, et de toute façon, elle va lui écrire, lui expliquer cet amour qui la ronge. Les gendarmes lui passent les menottes et la voici qui remonte dans un fourgon pour rejoindre le trou où elle devra compter les jours.

Son conseil est revenu auprès d'elle pour savoir si elle veut faire appel de la décision qui la condamne. Adèle ose la question délicate du quantum de sa peine :

— Je... je n'ai pas tout compris. Combien de temps de prison ai-je à faire ?

— Vous n'avez pas entendu le président ?

— Non ; mon esprit était ailleurs... Je ne sais plus, ne sais pas !

— Huit ans. Vous avez été condamné à huit années de réclusion criminelle.

— Mais... je sortirai un jour d'ici ?

— Oui. Si l'on retranche la préventive, dans un an et demi vous pourriez déjà obtenir une libération conditionnelle, compte tenu des réductions de peine pour bonne conduite.

— Ah... mais je suis sage.

— Je peux vous poser une question ? Allez-vous faire appel ou non de la décision : nous n'avons que dix jours pour la formuler.

— Non ! Je suis coupable, c'est normal que je paie.

— Une dernière chose. Maintenant que vous êtes fixée sur votre sort, peut-être pouvez-vous me dire pourquoi vous avez empoisonné cette malheureuse femme ?

— ... ? Oh, je crois que depuis le début vous le pressentez. Pas besoin d'en dire davantage. J'attendrai mon heure, et celle-ci viendra. Qui sait ?

La messe est dite. Cette jeune femme ne dira plus rien à ceux qui l'entourent, et Dieu seul sait que dans une prison, il en existe des personnes pour graviter autour des détenues. Elle se mure dans un silence de nonne. Par contre elle écrit, pratiquement chaque jour, à ce mari éploré, celui-là même à qui elle a volé les deux tiers de sa vie. Elle le supplie de venir la voir, de lui pardonner. Elle ne sait plus comment se comporter, et surtout – surtout – elle souhaite garder le contact avec lui, à tout prix. Daniel ne sait plus trop quoi faire de ces lettres émanant de la patte même qui a versé le poison dans la soupe de Suzanne.

⋆

Les jours passent, les mois également. Les années finalement s'étirent, et Adèle n'a pas revu son éternel amour. Il ne lui a pas montré un quelconque signe de vie malgré les centaines de courriers qu'elle lui a envoyés. Pas un geste pour la revoir, pas une seule petite réponse : non, rien de rien. Et cela fait six ans et demi que la brune ressasse dans sa tête l'histoire qui l'a amenée entre ces quatre murs. Dans un mois, exactement, elle doit passer devant une commission d'application des peines pour savoir si sa dernière demande de libération conditionnelle sera, ou non, acceptée.

Elle attend donc sans fébrilité particulière ce fameux moment où elle doit être appelée devant la réunion qui est chargée d'examiner son cas. Et c'est par un matin d'automne que la surveillante la fouille intégralement pour être présentée à cette fameuse commission. Dans la salle où elle est entrée, outre son avocate, une longue tablée de personnes est face à elle. On l'a fait asseoir et une juge lui lit sa demande. Ensuite chacun peut lui poser des questions. Mais elle ne peut que bredouiller des mots sans suite : au milieu de ces gens pour la plupart inconnus, Daniel est là ! Devant lui, une pile de

lettres qui semblent narguer la jeune femme. Apparemment, aucune d'elles n'a été décachetée par celui à qui elles étaient destinées. Et quand la juge donne la parole à Daniel pour recueillir son avis sur l'éventualité d'une sortie de prison d'Adèle, celui-ci la fixe aussi violemment qu'elle le fait, elle.

— Ça ne me ramènera pas mon épouse. Qu'elle traîne en prison ! J'entends qu'elle s'est bien comportée en détention ; par contre, je ne veux plus qu'elle m'envoie de courriers. Je lui ai rapporté ceux qu'elle m'a expédiés depuis qu'elle est ici. Il y en a des centaines. Comment faire pour que cette... fille cesse de me harceler ?

— ... !

Tous regardent les rectangles blancs ornés d'un timbre et d'une marque postale. La juge de l'application des peines en saisit une entre ses doigts.

— Pourquoi donc écrivez-vous aussi assidûment à ce monsieur ? Vous vous rendez compte qu'à cause de vous, il lui est impossible de faire son deuil ? C'est inimaginable ! Comment voulez-vous que nous vous remettions dans la vie active si vous harcelez le mari de votre victime ? Vous pouvez nous expliquer un peu ce comportement aberrant ?

— Je... je ne voulais pas harceler Daniel ! Je voulais simplement lui demander pardon. J'ai fait une énorme bêtise que je paie chaque jour qui passe.

— Parce que vous imaginez que lui peut oublier son épouse simplement en fermant les yeux ? Vous imaginez son existence sans Suzanne ?

— ... Je... Pourquoi ne m'a-t-il jamais répondu ? Un simple mot pour me demander de ne plus lui écrire et j'aurais immédiatement cessé de lui transmettre mes lettres.

— Peut-être que tu n'as pas compris que je ne pouvais pas lire tes mots ? Impossible pour moi, ne serait-ce même que de les décacheter.

— Alors, pourquoi avoir gardé ces courriers ? Peut-être qu'ils contiennent finalement l'explication de l'acte commis par ma cliente !

C'est le conseil d'Adèle qui tente désespérément de sauver ce qui peut encore l'être. Elle sent que les choses une nouvelle fois lui échappent. Mais curieusement, la juge ne semble pas hostile à entendre la condamnée dans ses explications. Encore faudrait-il qu'elle puisse apporter des éclaircissements sur cette incroyable correspondance entre une détenue et le mari de sa victime, mais la jeune femme ne fait que bégayer des mots d'excuse encore une fois. Alors la magistrate lui signifie qu'elle met sa décision en délibéré à trente jours. Adèle regagne sa cellule sous bonne escorte.

Dans ce trou du cul du monde, le temps n'a plus la même durée qu'à l'air libre. Ici, la patience devient loi. Alors, lorsqu'un après-midi, une quinzaine de jours avant la décision de justice qui devrait décider d'une sortie ou non de la brune, une surveillante annonce d'une voix neutre à Adèle qu'elle est appelée au parloir, elle imagine de suite que son conseil veut la voir. Après la fouille d'usage dans la maison, une agente pénitentiaire anonyme la dirige vers l'endroit où se croise le monde libre et celui de la détention.

Ce n'est pas la cabine habituelle où elle retrouve parfois son avocate ; non, elle pénètre dans une salle ouverte équipée de tables et de chaises, au milieu d'autres familles qui visitent leurs condamnées. Une silhouette vaguement familière lui tourne le dos. Adèle se dirige vers ce qui lui semble... son cœur se met à battre tel un tocsin dans sa poitrine. Il est là. Il est beau. Il est... toujours aussi désirable !

— Adèle... je voulais te voir. J'aimerais comprendre, après toutes ces années... pourquoi... pourquoi tu nous as fait tant de mal.

— Oh, Daniel... tu es venu. Je ne peux pas te dire combien ça me rend heureuse...

— Vas-tu enfin me dire ce qui t'a pris ? Comment as-tu pu ? Suzanne... Qu'est-ce qu'elle t'avait fait pour que tu...

— Suzanne ? Tu es là pour me parler d'elle ? Je croyais que tu venais pour moi, pour me voir. Tu sais, les heures sont tellement longues ici... Combien de jours et de nuits ai-je espéré cette entrevue ? Tu es toujours le même. Les années ne t'ont pas changé. Exactement comme dans mon souvenir...

— Bon sang, Adèle, reviens sur terre ! Je veux savoir, comprendre. Tu peux imaginer combien je ressens de haine envers toi ? J'ai souvent rêvé de te serrer le cou parce que tu m'as pris ce que j'avais de plus cher, et à deux reprises.

— Dis-moi que nous nous reverrons... quand je serai loin de cet endroit. Il n'est guère d'instants où je n'ai regretté ce qui est arrivé, mais je ne peux plus faire machine arrière et les pleurs ne servent à rien. Pas plus dans tes yeux que dans les miens. Je voudrais me racheter et...

— Et quoi ? Tu imagines que d'un coup de baguette magique je vais effacer la peine, les incroyables souffrances que tu nous as infligées ? Comment le pourrais-je ? Vraiment... Je venais ici pour être libéré de cette écœurante sensation d'être coupable de je ne sais quoi avec toi. Depuis toutes ces années, je me suis imaginé que c'est à cause de moi que tu as fait ce qui est arrivé. Et je vais repartir les mains vides, l'esprit toujours aussi torturé.

Ils sont les yeux dans les yeux, et les larmes qui coulent de ceux de l'homme sont plus de haine que d'amour. Chez Adèle elles montent aussi, mais pour d'autres raisons. Voir celui qui représente son unique amour être à ce point touché par une erreur malheureuse lui fait mal. Et lorsqu'il se lève pour aller vers autre chose, vers le soleil, elle qui retourne dans l'ombre de ses quatre murs est anéantie. Sa solution devait rapprocher Daniel de son cœur, mais il s'en est éloigné peut-être à jamais.

⋆

— Bonjour, Adèle. La commission d'application des peines a décidé de vous accorder une seconde chance. Compte tenu de votre

conduite durant votre incarcération et de l'avis des membres réunis en commission, vous serez libérée à compter du premier novembre.

— ... !

— À charge pour vous de remplir certaines obligations. Travailler et aller pointer au CPAL une fois par mois. Vous serez aussi soumise à justifier de tous vos déplacements en France. Votre passeport vous est confisqué jusqu'à l'extinction des mesures de libération conditionnelle.

— Ça... ça veut dire que je vais sortir ?

— Oui ! Signez là, là et là. Je vous ferai parvenir une copie de l'ordonnance de libération conditionnelle.

Le directeur de la prison tend les papiers que la jeune femme s'empresse de parapher. Puis l'attente reprend, et avec elle la gamberge de ce qui va se passer. Dehors, après tout ce temps, tout doit avoir tellement changé... L'unique pensée d'Adèle est de retrouver Daniel. Lui expliquer, lui dire, le rassurer et renouer un contact que la mort de Suzanne a rompu. Tout se remet en ordre de marche dans la caboche de celle qui voit enfin le bout du tunnel. Et c'est long, tellement long, cette période d'avant sa levée d'écrou ! Il ne lui reste qu'à rêver à une vie nouvelle...

⋆

La nuit est atrocement longue. Les rondes des surveillantes ne surprennent plus la femme allongée sur le lit, incapable de trouver le sommeil. Dans sa tête défilent des images ; des bruits et des odeurs surprenants également. Tous ces souvenirs revenus d'un temps heureux vont retrouver une place au soleil.

En fait de jour ensoleillé, c'est un crachin digne de Londres qui accompagne la sortie d'Adèle de l'antichambre de l'enfer. Seule son avocate est devant les lourdes portes ; elle fait signe à la demoiselle d'une trentaine de piges qui quitte ce sinistre endroit.

— Bonjour, Adèle !

— Bonjour.

— La nuit n'a pas été trop éprouvante ? Les dernières sont souvent celles que l'on supporte le moins bien.

— Je suis heureuse d'avoir enfin payé ma dette à la société.

— Pas tout à fait : n'oubliez pas les conditions de votre libération. Un seul écart vous reconduirait là d'où vous sortez en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Daniel n'est pas là ? J'aurais aimé qu'il m'accueille aussi à mon retour. Il est fâché après moi ?

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Vous lui avez pris sa femme et vous voudriez qu'il vienne vous remercier ?

— ... J'aimerais pouvoir lui dire deux ou trois choses gentilles ; le consoler, en fait.

— On ne peut pas être juge et partie. Vous devez oublier cela. Je vous emmène dans le petit logement que je vous ai trouvé, et ensuite nous irons voir votre employeur. Samedi à quatorze heures vous devrez aller pointer au commissariat de votre quartier.

Personne ne parle plus, et la voiture avance dans le flot de la circulation. Des modèles nouveaux de véhicules croisent celui de la berline du conseil qui mène la libérée vers sa nouvelle existence. Toutes les deux, elles visitent un joli trois-pièces-cuisine en centre-ville. Et c'est dans une imprimerie qu'elles ont rendez-vous avec un vieil homme qui a accepté de prendre sous son aile la jeune femme. Elle rencontre donc Martial, qui est son patron. Dès demain elle commencera son travail dans la boîte du bonhomme.

Vient fatalement le moment de la journée où plus personne n'encadre Adèle. Et c'est bien seule qu'elle arpente les trottoirs d'une ville méconnaissable. Le temps s'est enfui, emportant avec lui ces rues qu'elle ne reconnaît plus. Elle fait un crochet et se rend dans un autre endroit suffisamment sinistre, sans parler de la pluie qui l'enlaidit plus encore : le cimetière ! Sur la tombe de Suzanne retrouvée grâce à l'aide du concierge, elle dépose un bouquet de roses blanches. Une larme perle au coin des yeux de la brune puis elle se fraie un chemin jusqu'au menton de la belle.

Sur la tombe voisine, une vieille dame droite comme un I scrute cette belle gamine qui pleure sur un parent proche, sans doute. Et lorsque la jeune fille quitte les lieux, l'élégante visiteuse suit cette jeunette qui s'en va. Dans la rue, la gamine semble hésiter.

— Vous allez en ville ? Je peux vous déposer si vous le souhaitez.

— Oh, merci ! Je suis un peu perdue. Je ne reconnais plus vraiment ma ville.

— Ça fait longtemps que vous n'y êtes pas revenue ?

— Presque sept ans...

— Oui, alors les choses doivent vous sembler différentes. Vous avez un parent... au grand jardin ?

— Au grand jardin ? Ah, vous voulez parler du cimetière ? Oui, il y a Suzanne.

— Vous deviez l'aimer beaucoup... Une amie, sans doute ?

— Non. C'est une histoire compliquée ; elle est là à cause de moi.

— Je vois... si vous avez envie d'en parler, je suis médecin. Psychiatre, et parfois il m'arrive d'aider les gens dans la détresse.

— Un jour, un jour lorsque mon cœur se sera apaisé... oui, je viendrai peut-être vous consulter, un jour.

Adèle s'installe dans sa nouvelle existence. Il n'en demeure pas moins que Daniel lui manque. Elle lui laisse enfin un message sur son téléphone portable. Il a gardé le même numéro, des années après le drame. C'est donc dans l'atelier où elle bosse avec Martial qu'une semaine plus tard un individu se présente. Les tempes blanchies, il reste pourtant un bel homme.

— Bonjour ! Pourrais-je parler à Adèle s'il vous plaît ?

— Bonjour ! Elle est à l'atelier. Je vais vous la chercher. Vous pouvez attendre une seconde ici ?

— Oui, merci.

Le vieux bonhomme disparaît, happé par une porte qui communique avec un endroit bruyant. Quelques instants plus tard, la frimousse de la brune passe la porte de l'entrée.

— Daniel ! Si tu savais comme ça me fait plaisir... Je suis si heureuse de te revoir ! Je travaille ici, et je crois que le patron m'aime bien.

— Écoute, Adèle... tu ne dois plus me téléphoner ; plus m'écrire non plus. Toi et moi, nous ne devons plus jamais nous revoir.

— Mais pourquoi ? Tout ce que j'ai fait, tout ce qui est arrivé, c'est pour toi que je l'ai fait.

— Je ne sais pas pourquoi tu m'as volé Suzanne, mais tu dois me laisser tranquille maintenant. Refais ta vie et oublie la mienne, veux-tu ? Je n'arrive pas à me remettre de la mort de mon amour.

— Daniel... Je suis depuis toujours amoureuse de toi. Elle était un obstacle entre toi et moi. Mais elle n'est plus là. Je veux la remplacer, t'aimer comme elle t'aimait, plus fort peut-être. Je ne désire qu'un peu d'amour en retour.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne peux pas avoir fait cela par amour ; ce n'est pas possible ! Ne me dis pas que tu es amoureuse de moi : personne ne peut, n'a le droit de faire de telles choses par amour. C'est monstrueux, plus encore que sur un coup de tête.

— Tu as toujours su, n'est-ce pas, que je t'aimais. Tu ne voulais pas me regarder, pas me voir, pas faire voir que nous étions faits l'un pour l'autre.

Daniel se tient la tête entre les mains. Assis sur un siège, il pleure doucement. Ses larmes en entraînent d'autres chez la jeune femme qui lui fait face. Puis il se redresse, jette enfin un regard dégoûté à cette gosse qui se perd dans sa folie. Il tourne sa grande carcasse vers la sortie. Et elle le supplie...

— Ne me rejette pas ! J'ai besoin de toi. Ne pars pas, je t'en conjure.

Alors l'homme, d'un ton neutre, lui répond froidement :

— Personne ne parle comme cela à son père. Aucune fille digne de ce nom ne tue sa mère pour un prétendu amour pour l'homme qui l'a élevée. Tu avais notre amour à tous les deux. Suzanne était

ta mère ; je suis, par la force des choses, parce que je ne peux rien changer à cela, je suis toujours ton père. Mais tu n'es plus dans mon cœur la fille aimante que j'aurais chérie toute une vie. Tu as voulu plus que ce que nous pouvions t'offrir.

— Mais... Daniel... papa...

— Arrête, Adèle ! Nous ne nous reverrons plus jamais, et cette fois il n'est plus question que tu me harcèles. Plus de courriers, plus de coups de téléphone, sinon je te renvoie là d'où tu sors. Quant à ce genre d'amour que tu sembles attendre de ma part, il m'est impossible d'y donner suite. On ne couche pas avec sa propre progéniture, et moins encore avec celle qui a tué sa mère.

— Ne part pas, Daniel... S'il te plaît ! Qu'est-ce que je vais devenir sans toi, sans ton amour ?

— Regarde en toi-même ! Et demande-toi surtout ce que, moi, je vais devenir sans ta mère. Vis ta vie et ne me dérange plus, sous aucun prétexte : c'est fini ! Je n'ai plus d'enfant, plus de femme non plus. Et ce que tu voulais n'a jamais été, ne sera jamais possible. Je te souhaite de vivre une belle vie, avec une histoire aussi belle que celle que j'ai vécue avec Suzanne. Souhaite seulement aussi de ne pas engendrer un monstre tel que toi... parce que c'est si douloureux.

— Daniel... attends ! Non ! S'il te plaît...

La porte vient de se refermer sur la rue, et Daniel ne s'est pas retourné.

⋆

Quelques jours plus tard, un entrefilet dans le journal local rapportait ceci :

Adèle X, libérée il y a tout juste dix mois de prison où elle avait purgé une peine de huit ans a été trouvé morte dans son petit appartement du centre-ville. L'autopsie montre qu'elle s'est donné la mort vendredi soir. On se souvient qu'elle avait empoisonné sa propre mère sans jamais donner de motif à son geste insensé. Elle

venait d'être fraîchement libérée conditionnellement et n'a laissé aucun mot pouvant expliquer son suicide.

3. Axelle, ou les dragues d'été

Ce que le serveur vient de déposer devant la jeune femme a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Dans le verre givré, un mini-parasol d'où dépasse une paille donne envie aux promeneurs qui flânent comme toujours sur ces bords de plage en juillet ou en août. Derrière des lunettes de soleil, deux yeux vifs scrutent les passants à la recherche de quelque chose de différent. La porteuse de ces écrans sombres a quoi ? Entre vingt-cinq et trente ans ? Le maillot deux-pièces, réduit à son plus strict minimum, laisse apparaître la dorure endiablée de la peau de la jeune fille, entre le soutien-gorge et son slip assorti.

Elle s'empare de la boisson fraîche et regagne lentement un transat sur lequel elle a élu domicile dès le début de la matinée. L'océan à quelques pas de la jeune femme n'a pas même reçu la visite de la belle plante. Un grand type, les abdos à l'air, frimeur au possible, passe et repasse pour attirer le regard que cachent les verres anti-UV de la donzelle. Peine perdue, parce que, si elle a bien repéré le gaillard, il n'est pas du tout son genre. Ceux qui lui plaisent sont plutôt friqués et d'un âge que beaucoup jugeraient « mûr » : la jeunette aime les vieux pleins aux as.

Elle bosse en usine onze mois sur douze et elle se dore la pilule depuis des mois sur une terrasse grosse comme un confetti, dans le seul but de lever un richard qui fréquente la station où elle passe ses vacances tous les ans. Ça ne fait que quelques heures qu'elle est arrivée, mais personne ne s'en douterait tant son bronzage

est surprenant. Le marlou aux biceps dus à une gonflette effrénée repasse une troisième fois. Il tente une approche plus directe et finit par se faire jeter. Cette nana ne sera pas du millet pour son serin. Alors il file vers le sable et les serviettes qui s'y rattachent ; tout le monde a le droit de rêver.

Si la paille reste coincée entre les dents de la belle, le plaisir doit durer le plus longtemps possible. Axelle espère bien trouver un gogo qui va lui offrir le frère jumeau de son cocktail, mais il est sans doute trop tôt et, pour l'heure, le bar n'est squatté que par des mamans avec des gamins piailleurs et pleurnicheurs. Loin là, un vendeur de glaces fait tinter sa cloche et une envolée de moineaux s'empresse de courir vers cet irrésistible appel. Un premier dandy vient de s'accouder au bar, le cul sur un tabouret haut. Les lunettes n'ont pas bronché. Par contre, les quinquets sous celles-ci ont pu de suite jauger le bonhomme.

Une petite cinquantaine, un corsaire à mi-jambes et une chemisette à fleurs ; un baba cool qui monte à l'abreuvoir. Il picole un truc aussi innommable que celui de la gonzesse sur la chaise longue la plus proche. Il en siffle un second et sort de sa poche arrière un larfeuille aussi épais qu'un Petit Larousse. De celui-ci, la môme ne remarque qu'une chose : la couleur des biftons que le gonze sort pour régler sa note. Et l'œil aiguisé de la demoiselle lui fait faire la moue. Un pauvre qui joue au riche. Donc pas la peine de bouger un orteil ou de se casser un ongle pour ce mec. Il serait sec en une soirée, et ce n'est pas ce qu'Axelle désire.

Quitte à se donner, autant que ce soit pour quelque chose ou quelqu'un qui assure financièrement. Ses vacances n'en seront que plus belles et plus riches en évènements variés. C'est toujours donnant-donnant, ce genre de truc. Elle a un beau cul et elle le sait. Alors il se mérite, et de cela elle est certaine. Le bar de la plage se remplit doucettement, et quelques couples viennent aussi se désaltérer. Les familles avec des enfants ont quitté les lieux depuis

un bon moment déjà : c'est l'heure de nourrir les petits. Les grands aussi, bien sûr.

Alors la nénette qui sur son transat fait durer son cocktail depuis plus d'une heure voit enfin arriver le genre de mec qu'elle espère. Un groupe tout particulièrement attire son attention : quatre quinquagénaires rieurs et bien bâtis. Pas du tout hâbleurs comme le godelureau du début de soirée. Non, ceux-là ont l'air plus de maris en goguette, de joyeux fêtards. L'un d'eux qui semble être le chef de la bande mate de temps à autre dans la direction de la fille en bikini. Il parle avec ses copains sans qu'elle puisse entendre ce qui se dit.

Elle retire ses lunettes, et le type finit par accrocher son regard. Les tempes argentées du mec sont un gage de sérieux, du moins dans l'esprit d'Axelle. Encore que pour le raisonnable de ce qu'elle demande chez un homme, il n'est pas besoin d'être sorti de Saint-Cyr pour comprendre. Au bout de longues minutes, le brave pépère parle doucement à l'oreille d'un des serveurs de la paillote, et la jeune femme voit celui-ci tourner les yeux vers elle. Le poisson mord donc ? Attendre encore un peu, laisser engamer d'abord avant de ferrer ensuite. L'employé vient doucement vers elle, d'une démarche chaloupée.

— Bonsoir, Mademoiselle. Monsieur René demande si vous voulez prendre un verre.

— Monsieur René ? Je ne connais pas de René ici.

— C'est le monsieur distingué au bar, celui qui porte un tee-shirt blanc.

— Ah ! Et en quel honneur m'offre-t-il un verre ?

— Bon, je lui dis donc que vous refusez de trinquer en sa compagnie ?

— Hé là ! Un instant : je suis méfiante, moi. Et je ne bois pas avec n'importe qui.

— Je vois. Donc, je vous ressers un Rainbow ? Avec ou sans vodka ? C'est bien ce que vous prenez, n'est-ce pas ?

— Vous avez l'œil, vous ! Oui, et forcez un peu plus sur l'alcool. Je ne vous remercierai jamais assez.

— Bien ! Mais faites gaffe : ces types-là ne sont pas des enfants de chœur non plus...

— Vous les connaissez bien, alors ?

— Je crois que si j'étais vous, je resterais bien loin de ces individus... mais je sais déjà que mes conseils ne valent rien, dans votre esprit.

— Ils ne sont pas sérieux ?

— Ce sont plus ou moins des gens du mitan. Mais je ne vous ai rien dit.

— Des bandits ? C'est ça ? Des gangsters ?

— Bon, écoutez, je ne vais pas vous en dire plus ; c'est à vous de vous faire votre idée. C'est parti pour un Rainbow ... l'arc en ciel dans le glass !

Le jeune serveur est reparti en louvoyant entre les tables et Axelle le voit parler avec son bienfaiteur. Les amis du gars se lèvent presque tous en même temps et le fameux René reste seul planté au bar. Il lève son verre devant sa bouche en suivant la ligne qui mène au visage de la jeune fille. Celle qui a reçu le cocktail fait le geste de trinquer en portant son breuvage devant elle. Alors sans façon, l'autre attrape sa boisson et sans hésiter vient s'asseoir près de la jeunette.

— À votre santé, Mademoiselle...

— Axelle. Je crois que vous, c'est Monsieur René.

— Vous me connaissez donc déjà ?

— Non ; j'ai osé demander au serveur qui je devais remercier pour cela.

Elle porte à nouveau le breuvage coloré au contact cette fois du verre du bonhomme. Il a l'air amusé de voir les efforts de cette minette pour le draguer. Alors si ça lui fait plaisir de se faire sauter, à cette gosse, il ne voit pas pourquoi il devrait hésiter. Les manœuvres d'approche peuvent donc débuter séance tenante.

— Vous êtes en vacances dans notre belle région ?

— Oui. Je viens chaque année. L'océan est d'une telle beauté... Je trime dans une boîte onze mois de l'année pour me payer quatre semaines ici.

— C'est bien, ça ; mais vous pourriez aussi changer de boulot et en trouver un plus... lucratif, avec le minois que vous avez...

— Et vous pensez à quoi exactement là en me disant cela, Monsieur René ?

— Je ne sais pas trop ; du cinéma, par exemple. Ou top model. J'ai des relations qui pourraient vous trouver un truc sympa à faire. Enfin, c'est toujours mieux qu'une usine. Dans la vôtre, on fabrique quoi au juste ?

— Des pièces de voiture. À longueur d'année sur une chaîne... vous voyez le topo ?

— Pas vraiment, non. Mais si vous le dites... Ça vous dirait de dîner avec moi ?

— Vous croyez que c'est bien raisonnable ? Et puis vous êtes sûrement marié... avec des enfants, ou des petits-enfants sans doute.

— J'ai donc l'air si vieux que cela ? Et puis je ne suis pas marié... tout le temps. Quelques heures par jour seulement. Allez ! Laissez-moi vous offrir un bon restaurant, et vous m'en direz des nouvelles.

— D'accord. Mais vous me promettez d'être sage pendant et après le repas ?

— Je ne fais jamais de promesses que je ne pourrais pas tenir. Vous êtes trop fine mouche pour ne pas l'avoir déjà senti. Nous y allons ?

— Vous me ramenez après le dîner ?

— Pas si certain ; peut-être que cette dînette ne sera qu'un hors-d'œuvre, allez savoir...

— Vous me semblez bien coquin !

— Non : je connais surtout le sens pratique de certaines femmes.

— ... ? Que voulez-vous dire ?

— Que vous êtes en chaleur, et que l'argent que je pourrais vous offrir serait le bienvenu. Encore faut-il le gagner : de nos jours on n'a plus rien pour rien.

Axelle vient de baisser les yeux. Le type n'a pas l'air commode, et du coup il lui flanque un peu la trouille. Elle n'ose plus répliquer et se lève.

— Vous me donnez une minute pour me rhabiller ? Et je vous rejoins au bar.

— Bien sûr, ma mignonne. Et dis-toi que tu dois revenir. Si tu as parlé au serveur, j'en ai fait autant, et je sais où tu crèches. Alors tu dois filer droit, ma belle : pas d'entourloupes, et tout se passera bien. Tu seras contente, et moi aussi, du coup.

— Mais...

— Ça va ! File te remettre en état de sortir. Pas la peine non plus de faire des frais de toilette : dès le repas terminé, tu seras en déshabillé et disponible de partout ! C'est bien compris ?

— Mais...

— Chut ! Tu n'as plus ton mot à dire. Allez, file te ressaper. Je te donne cinq minutes pour me retrouver au bar... après, je t'envoie ma cavalerie.

— ... ?

Le type se dirige déjà vers le bar et Axelle ne sait plus sur quel pied danser. Cette fois, elle est dans la mouise. Ses vacances virent au cauchemar. Elle est longue à remettre ses vêtements, pourtant pas si nombreux. Puis elle rejoint, la mort dans l'âme, le vieux beau qui sirote toujours son verre. Il a comme un sourire de triomphe. Axelle, elle, est perdue, et ses yeux se noient dans ceux du serveur bien impuissant à l'aider. Elle lit dans les chailles du garçon « Tu vois, je t'avais bien dit de te méfier ! » Enfin, son compagnon de soirée lui donne une tape sur les fesses.

— On y va, ma poulette ? John, tu mets ça sur ma note.

— Bien, Monsieur René.

Très, trop cérémonieux pour que ce soit honnête, tout cela. La jeune femme suit le gaillard, et c'est dans une voiture au moulin gonflé qu'ils filent vers une destination inconnue de la jeunette. Un quart d'heure plus tard ils se retrouvent dans un restaurant aux odeurs enivrantes ; des plats épicés sans doute plus que la normale donnent un avant-goût de ce qui risque bien d'arriver à la péronnelle imprudente. René reste cependant charmant tout au long d'un repas pris avec un autre mec qui n'arrête pas de chouffer les nichons de l'invitée d'honneur. Cette insistance outrageuse ne passe pas vraiment inaperçue.

Après un dîner somptueux – Axelle doit le reconnaître –, les deux hommes et la minette passent dans un salon privé. Visiblement, ce René est comme chez lui dans cet établissement. La galanterie dont il a fait preuve tout au long du repas prend de suite du plomb dans l'aile dès qu'ils ne sont plus qu'en comité restreint.

— Bien, ma belle. Tu veux bien nous montrer ton joli petit cul ? Tu peux enlever ta culotte et t'installer de manière à ce que l'on puisse se servir de tout cela.

— ... ?

— Tu as très bien compris. Ne t'inquiète pas : nous sommes entre amis, et chez nous le partage est une sorte de loi immuable.

— Mais...

— Ne m'oblige pas à te mettre les points sur les I ! Tu fais seulement ce que l'on t'ordonne de faire : c'est comme ça, et tu n'as plus ton mot à dire. Mais rassure-toi, Jim et moi sommes très... très généreux.

Axelle a des larmes qui spontanément lui montent aux yeux. Apparemment, ça ne fait pas fléchir le mâle qui insiste :

— Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Encore que nous ne serions pas contre une petite séance de claque-baigneur... À toi de choisir : le cul à l'air de ton plein gré, ou nous nous en chargeons de manière plus... musclée.

Vaincue, Axelle, qui ne se sent pas de prendre une dérouillée, opte donc pour le retrait pur et simple de ce qui lui couvre le derrière. Elle ne se presse pas pour faire glisser le triangle de tissu blanc sous les regards des deux vicieux qui s'en amusent. Apparemment, ça ne suffit pas car son chevalier servant insiste avec une voix plus sèche :

— Le reste aussi. Comme ça, nous n'aurons plus à y revenir. Tiens, colle-moi toutes tes fringues dans ce sac et je vais le ranger.

Elle s'exécute en songeant que son repas va lui coûter plus que prévu. Elle reste debout au milieu des canapés de cuir rouge et René fait exactement ce qu'il a dit. La jeune femme le voit s'emparer de la poche de plastique où sont remisés ses habits et même ses chaussures. Cette fois, elle est totalement nue et à la merci des deux hommes. Celui avec qui elle est venue ici se redresse et s'écrie toujours d'une voix ordonnatrice :

— Pendant que je vais mettre ceci en lieu sûr, tu peux faire une gâterie à Jim. Et sois douce... il veut voir ce que tu vaux avec la bouche. Allez au boulot.

— Je... je vous en prie, pas cela ! Non, s'il vous plaît...

— Tu t'y colles ou je te dérouille !

C'est donc sans envie particulière qu'elle doit ouvrir la braguette du type qui a dîné avec son ami et elle. Elle desserre la ceinture sur une bedaine assez rebondie et tire d'un slip une flamberge qui ne lui paraît pas de première jeunesse. Elle est tout de même surprise que si l'engin n'est pas de dimensions spectaculaires, il affiche cependant une rigidité correcte. L'an dernier à pareille époque, elle a sucé quelques-unes de ces bites si semblables ; alors, celle-ci ou une autre... Mais elle en retirait un certain profit qu'elle n'est pas certaine de trouver chez ces deux-là. Elle s'efforce de faire de son mieux.

Ça doit plaire au gaillard qui lui caresse les tempes alors qu'elle ouvre la bouche et fait aller sa langue sur une hampe décidément plus costaude qu'elle ne l'aurait cru. Ce Jim soupire déjà d'aise.

Axelle, ainsi affairée à pomper le mec, n'a pas entendu revenir René. C'est seulement suite à un mouvement dans son champ de vision qu'elle prend conscience d'une présence. En fait de René, ce sont deux autres « amis » qui, en complément de celui qui l'a prise en main, sont dans la pièce. Elle frémit d'un coup.

Quatre mecs pour elle seule : ça fait cher du dîner ! Mais déjà des mains se baladent sur sa croupe à découvert. Les deux nouveaux et René se sont eux aussi mis à poil, preuve que ce truc était bien prémédité. Il n'y a donc plus que celui qu'elle suce qui est toujours fringué. Il la repousse et les mains des autres l'obligent à se redresser. Trois queues sont là à l'encadrer. Elle en prend une dans chaque main et sa bouche avale celle qu'elle ne peut pas tenir. La soirée tourne à l'orgie. Décidément, la malheureuse gosse doit posséder un don pour se mettre dans les ennuis.

Les seins bien en place sont palpés, étirés, pincés. Pas vraiment douloureux, mais c'est assez démoralisant de devenir la chose de ces hommes. Il semble à Axelle que ce sont les gaillards qui étaient passés au bar avec ce René. Elle se retrouve à les sucer tous les uns après les autres, et parfois deux en même temps. Ils l'encouragent par de longs soupirs. Ils ne bandent pas forcément tous intensément, et ce n'en est que plus compliqué.

Forcément, il arrive un moment où – elle s'en doute bien – elle doit passer à la casserole ; et aucun des guignols qui la tirlipotent ne va emmitoufler sa queue dans une capote. À leur âge, les maladies sexuellement transmissibles ne sont plus un véritable obstacle. À quel moment doit-elle s'allonger sur le ventre de l'un d'eux ? Elle ne cherche plus à résister, pensant que plus vite ils éjaculeront, plus vite l'affaire sera terminée. C'est sans compter sur le nombre et la lenteur qu'ils déploient pour savourer son jeune corps.

Elle regimbe bien un peu lorsque René s'attaque à son œillet ; mais la claque sur son cul la remet rapidement dans le droit chemin. Elle doit boire le calice jusqu'à la lie. Ils la pistonnent en cadence, et même s'ils ne sont pas d'une vigueur extrême, elle commence

à ressentir les effets de la double pénétration. Sa libido se met au diapason de ces coups de reins bien modestes. Ça dure longtemps avant que celui qu'elle suce prenne la place de celui qui la sodomise. Ils n'ont du reste pas d'autre choix que ce chemin. Le mec allongé ne va pas se relever pour prêter sa chatte aux autres ; l'effort serait trop conséquent.

Elle suce à nouveau Jim qui ne la lâche plus en faisant des va-et-vient avec sa bite tendue dans sa gorge. Axelle sent une dernière crispation de l'engin qui frétille bien encore un peu dans sa bouche. La sensation qu'il va lui éclater dans le gosier est vite confirmée par un jet rapide de sperme. Oui, rapide, mais peu abondant. Elle se force à avaler la production minimale du type ; celui-là au moins devrait lui foutre la paix. Un de ses potes le remplace de suite. Au fond de ses reins, elle reçoit également une rasade qui arrache un cri au jouisseur.

René se retient toujours. Il continue à bander avec une endurance dont elle ne l'aurait pas cru capable. Il est peut-être moins âgé qu'elle le croit. L'autre aussi qui lui prend la chatte n'est toujours pas satisfait. Il bande toujours d'une manière assez normale. La jeune femme se croit donc sauvée puisque deux loustics se sont vidés en elle, mais c'est sans compter sur le vice des vieux mâles. Pour revenir en forme plus rapidement, les deux « hors-jeu » se stimulent par la vision du triple accouplement.

Finalement, elle est secouée comme un prunier et doit une fois de plus lécher des couilles, celles qui pendent sous les queues flaccides de ses partouzeurs. Quand enfin René et son acolyte se répandent l'un dans son anus et l'autre dans son minou, elle se sent tirée de sa position sur celui qui vient de se soulager dans sa chatte. Elle est étendue sur la moquette de la pièce où ils la besognent tous. Là, l'un d'entre eux – Jim, lui semble-t-il – vient asseoir son cul sur son visage.

— Lèche-moi le trou ! Allez, une feuille de rose, ma belle. Tu es tout de même une sacrée belle salope !

— ... mummm...

— Il t'a dit de lécher, alors tu obéis. C'est bien compris ?

L'ordre s'accompagne d'une beigne sur les seins. Immédiatement domptée, la panthère s'exécute. La langue dans le sillon trouve au fond le cratère, et Axelle ne voit plus qui vient de lui remonter les jambes. Elle est à nouveau bourrée à coups de bassin qui se veulent amples. Son baiser anal devient comme une sorte d'élément déclencheur : son ventre se déchaîne sans trop qu'elle en sache la raison. Étrange, comme la tête et le corps parfois ne sont pas en symbiose. De plus, les commentaires de René ont, eux également, une certaine incidence sur cette montée d'un plaisir trouble.

— Je vous l'avais parié que c'était une bonne cochonne. Regarde-moi ça, Jim : elle broute le fion de Jean-Luc et ça la fait mouiller. Vas-y, Elmer, fais-la couiner, cette salope.

— ... C'est vrai... elle est extra... aaa. Tu as le chic pour les dénicher, les chaudasses de cette envergure. Et si... tu crois qu'elle serait d'accord...

Axelle, à demi étouffée par le croupion du satyre qui frotte son derche sur le visage de la belle, n'entend pas tout le dialogue entre les deux meneurs de la bande. Elle se laisse submerger par ses émotions et râle désormais sous les assauts poussifs de son tringleur. Elle se fiche désormais totalement de savoir comment ils la prennent ; elle a juste besoin d'être saillie pour expulser son trop-plein d'envie croissant. Alors il est bien sûr que, malgré la faiblesse de l'attribut qui la bourrine, elle plonge dans un orgasme qui va grandissant.

Elle explose en soupirs et cris en tout genre. Tous ses muscles se mettent en branle et la secouent sur l'ensemble de son corps. Elle jouit longtemps après que le trou de balle se soit éclipsé, et ceci sans que plus personne ne la touche vraiment. René garde sa main dans la sienne. Lorsqu'elle se calme, tous ses nerfs sont relâchés. La jolie jeunette se sent tout alanguie. Ils sont les quatre autour d'elle ; elle peut à présent détailler tout à loisir chacun d'entre eux. Les

nudités sont bien différentes d'un homme à l'autre. Et les limaces qui reposent au bas des ventres ne sont pas semblables non plus.

— Alors, Axelle, tu as tout de même pris ton pied ? Tu vois bien que j'avais raison : tu es chaude, et il te fallait de la queue pour te mettre en joie. Et puis ça nous a permis de nous souvenir combien c'est bon le partage, parfois.

— ... !

— Oui, et si cela te tente avec René, nous avons une chose à te demander. Mais avant tout, tu es en vacances pour combien de temps ?

— ... ? C'est mon premier jour, donc encore quatre semaines complètes.

— Alors, écoute ! Nous avons l'intention de partir en bateau le long de la côte pour nous rendre en Espagne et au Portugal. Si ça te convient, tu pourrais être notre mousse.

— Votre mousse ? C'est quoi, un mousse ?

— Notre matelot, quoi ! Mais nous pourrions tous t'utiliser de la manière qui nous conviendrait, tu piges ? Rien ne t'oblige à dire oui. Par contre, si tu viens, tu seras notre gonzesse à tous.

— Tous ? Ça veut dire vous quatre ?

— Pas exactement. Il devrait y avoir aussi deux autres nanas, plus âgées que toi. Et l'équipage du bateau.

— Ça fait beaucoup de monde, ça, non ?

— Neuf personnes, sans te compter. Mais je ne sais pas si les femmes sont gouines. Peut-être Solange. Et puis elles aussi seront partagées, c'est notre deal.

— Et je gagne quoi, moi, dans votre « promenade de santé » ?

— Qu'est-ce qu'on donne à Mariette et à Solange pour le séjour de trois semaines ? Tu sais, toi, Jim, puisque le banquier c'est toi ?

— Oh... je suis certain que tu aurais plus que six mois de salaire de ton taf. Tu bosses en usine, m'a dit René.

— Oui.

— Alors disons que nous pourrions aller jusqu'à...

Devant l'énormité de la somme qui sonne déjà aux oreilles d'Axelle, elle frémit d'aise. Elle réfléchit un instant. Se laisser baiser, même pour une fortune, c'est toujours un peu jouer à la pute, et il lui reste un zeste de pudeur tout au fond de l'âme. Un autre argument vient aussi accélérer la décision de la jolie môme ; c'est la voix de René qui refait surface :

— Tu te décides vite ; nous avons déjà une autre prétendante. Elle aussi a passé le test avec succès. J'avoue que tu es plus bandante que la petite rousse de Jean-Luc, mais il nous faut une réponse.

— Vous partiriez quand ?

— Demain après-midi. Tu vois pourquoi il y a le feu.

— Je ne serai pas frappée, c'est sûr ?

— Mais oui... enfin, parfois une tape sur le cul, mais rien de grave.

— Bon, alors d'accord. Je pars en croisière en votre compagnie, Messieurs.

— À la bonne heure ! Eh bien, ça m'a remis en forme cette conversation, les amis... Tu nous offres une seconde tournée ?

Évidemment qu'Axelle est repartie de la pièce après avoir essuyé une nouvelle fois les liqueurs séminales de ces loustics. Et le reste de la nuit, elle n'arrive pas à dormir. Elle contemple le chèque que le nommé Jim lui a remis pour services rendus et à venir. Elle n'arrive pas à y croire. Bon, elle va devoir se taper du cul tous les jours et n'importe quand : c'est son unique contrat avec les vieux barbons. Mais elle s'en est assez bien sortie durant la première soirée ; il n'y a donc aucune inquiétude à avoir pour la durée de la croisière.

Bon, il y a bien la présence des deux autres femelles qui la chiffonne un peu ; mais après tout, ce sont les types qui la font venir avec eux, et ça lui suffit. À quatorze heures, elle est sur l'embarcadère ; sa première surprise est la taille du rafiot : un yacht de vingt mètres avec des cabines plus que luxueuses. Mariette et Solange sont le jour et la nuit ; l'une est blonde alors que l'autre

est d'une noirceur de tifs semblable à un corbeau. Les deux sont sur le pont et regardent la jeune fille monter l'échelle de coupée.

— Salut ! Moi, c'est Mariette ; et la noiraude, là, c'est Solange. Voici Éric, notre pilote, et Juan, son aide navigateur. Pour les bonshommes, tu les connais, paraît-il, déjà... intimement.

— Ah, bonjour la discrétion ! Je vois que les nouvelles se propagent vite au bord de l'océan.

— Allons, ne sois pas agressive. Nous sommes heureuses de te voir prendre en charge une partie du boulot...

— Du boulot ?

— Oui : sept mecs pour deux femmes, c'est pas vraiment de tout repos ; tu ne seras pas de trop.

— Je vois... L'équipage aussi a droit de cuissage ?

— Ça fait partie du plan. René a dû t'affranchir, non ? Jim t'a donné de quoi oublier la fatigue ?

— Pas de souci de ce côté-là. Nous partons quand ?

— Oh, d'ici deux à trois minutes. Le plein est fait, tout est à bord. Il ne manque que Jean-Luc, mais il arrive.

⋆

Le bateau vient de quitter le port, et dès la pleine mer les deux femmes se mettent à l'aise. Elles invitent du regard la nouvelle recrue à faire de même. Juan vient de monter sur le pont avant de larges matelas, et les donzelles s'y prélassent toutes trois. Solange semble contente de voir la côte s'éloigner.

— Les choses sérieuses vont bientôt commencer. Je te recommande d'essayer aussi Éric : c'est un coup exceptionnel. Tu jugeras par toi-même.

— Et le nommé Juan, il est aussi... bien monté ?

— Bof ! Je crois qu'il est là aussi pour nos petits vieux. Dans le lit, certains ne crachent pas sur un trou du cul masculin, si tu vois ce que je veux dire... Jean-Luc est bi, et je crois bien que Jim aussi

fait dans l'anus mâle. Faute de grive, on mange bien des merles, non ?

Les gonzesses rient sur leurs matelas alors que René arrive, aussi nu que les trois voyageuses allongées. Il a un vrai sourire.

— Belle brochette de salopes ! Trois belles putes, et je vois que vous vous entendez comme larronnes en foire. L'une de vous aime le gazon ? J'adorerais visionner une scène entre la nouvelle et l'une de vous deux. Solange, tentée par la chatte de ta voisine ?

— Je m'en fiche. Après tout, je suis grassement rémunérée pour vous faire plaisir ; alors une bite ou un con... encore que parfois ces derniers en portent une.

— Quel humour, ma vieille... Allez, tu t'y colles puisque tu as la langue bien pendue. Au moins tu te tairas et ça me fera des vacances. Vas-y, fais bander papa !

Axelle, sur le dos, sent le museau de la petite fouine s'infiltrer entre ses cuisses largement ouvertes. Elle ferme les yeux et se laisse bercer par la caresse et les mouvements donnés par l'océan au bateau. Elle s'imagine sur une plage avec un beau jeune homme, puis elle songe à ce rectangle de papier qu'elle a bien camouflé dans son sac à main... et ça lui donne un courage qui risque de s'avérer nécessaire. Les râles qui se font jour à ses côtés sont ceux de la blonde qui se laisse monter par un des trois larrons invités par René.

Aux cris qu'elle pousse, pourquoi donc Axelle a-t-elle l'impression qu'elle simule un orgasme ? Solange aussi gémit maintenant, et en entrouvrant les paupières, la léchée sait pourquoi : René est à genoux derrière elle et lui laboure les reins. Le yacht étant piloté par Juan, Éric – son chef – vient se mêler à la fête. Après tout, plus il y a de fous et plus on rit. Axelle n'a pas besoin de faire semblant, elle. Le nouveau venu n'a guère plus de quarante balais, et lorsqu'il écarte Solange de son entrecuisse pour prendre sa place, la plus jeune sait que ça va être sa fête.

L'engin qui vient se ficher entre ses longs fuseaux trouve très vite l'entrée de sa chatte humidifiée par la léchotte de la blonde. Lui est plus nerveux, plus souple également, et sa pénétration fait de suite remuer la gamine. Il sait faire l'amour, et elle apprécie les larges coups donnés en remuant son bassin. Il alterne mouvements lents et d'autres plus rythmés, et n'a besoin que de quelques secondes pour que la couche sous Axelle soit trempée. Elle mouille et se raccroche au cou du gaillard qui la pistonne de fort belle façon.

Quand Éric s'est soulagé avec un « han » qui remplit l'espace, il se glisse sur le flanc de la belle et passe sa tête sous le ventre de Solange qui, à genoux, se laisse tringler par René. Éberluée, Axelle voit que le pilote lape le haut de la fente qui s'ouvre et se ferme au passage de la verge plus ou moins tendue qui la pénètre. Un plaisir inattendu la surprend suite à cette vision dantesque d'une partie de cul sur un bateau de plaisance. Un long voyage qui débute par une partouze où toutes sont consentantes. La traversée ne fait que commencer.

Les jours suivants sont une enfilade de parties charnelles. Les trois poules sont ouvertes et accueillantes de partout. Il n'y a guère d'endroits sur le navire où ne résonnent des cris dus au sexe. Tous participent, avec plus ou moins de bonheur, en fonction de la bonne forme de leur trique. La jeune fille découvre aussi que parfois les fesses des hommes peuvent accueillir, au même titre que les siennes, un gland qui ne deviendra jamais chêne ; mais c'est bien connu : là où il y a chêne, il ne saurait y avoir de plaisir.

⋆

Septembre et sa cohorte de mauvais moments reviennent déjà. La jeune Axelle est rentrée de vacances, bronzée comme un Petit Lu. Elle est radieuse. Les beaux jours et l'air marin lui donnent un teint de brugnon adorable à croquer. Le matin de la reprise s'est avéré difficile. Il lui reste pourtant de beaux souvenirs, ceux d'un océan d'un bleu profond. Mais comment répondre aux questions de

ses amis travailleurs qui, eux, n'ont pas la chance ou l'envie d'aller se frotter aux flots atlantiques ? Comment leur expliquer aussi que les vagues, elle les a surtout matées en position horizontale ?

Personne ne pourrait se douter que durant son mois de vacances, elle a sûrement plus baisé qu'eux dans toute une année. Comment aussi leur expliquer la présence sur son livret A d'économies gagnées non pas à la sueur de son front, mais bien à la mouille de sa chatte ? Ces gens simples et droits ne comprendraient pas, n'apprécieraient pas sans doute que cette nana digne d'une gravure de mode se soit tapé toute une escouade de vieux beaux, et en supplément l'équipage entier d'une croisière feutrée entre gens riches.

Puis il y a eu aussi les divertissements rafraîchissants de longues parties de broute-minou. Elle aussi a dû s'attaquer à ce qui, chez les deux autres nanas, ressemble tellement à ce qu'elle a entre les jambes... et elle n'avouera jamais à personne que, finalement, de ces petits jeux entre adultes, un beau capitaine, s'il l'a fait jouir presque tous les jours, s'est trouvé concurrencé par les agréables minettes de Solange et de Mariette. Pas plus qu'elle ne reconnaîtra devant personne qu'elle a plus apprécié lécher les deux autres que sucer René et sa suite.

Un bien bel été et de bonnes vacances. Finalement, les zéros n'étaient pas que sur la somme empochée...

4. Héloïse, ou les deux visages d'une femme

Dans la main une jupe sobre, mais courte. Le visage de la fausse blonde s'anime d'un sourire lorsqu'elle fait signe à la vendeuse. La jeune fille qui la guette depuis un moment sent bien que celle-là est une vraie cliente potentielle, alors elle accourt, aguichée par l'appât d'une vente possible. Elle va se mettre au service de cette jolie quadra qui l'attend avec impatience.

— Vous auriez un trente-huit dans ce modèle ?

— Dans ce coloris ? Vous n'en avez pas trouvé sur le portant ? Je vais voir dans la réserve. Mais si vous voulez bien, vous pouvez l'essayer dans une autre couleur : cette jupe existe aussi en bleu nuit et en brun.

— Ah ? Montrez-moi celle en bleu. En trente-huit, si vous en avez.

— Je crois ; voyons voir...

La jeunette fouille dans la longue lignée que la tringle chromée supporte puis, avec un large sourire, elle déniche ce que la dame demande.

— Voilà, c'est le même modèle que celle que vous tenez. Vous pouvez l'essayer dans une cabine par-là. Je vais fouiller dans la réserve à la recherche de ce modèle sombre dans votre taille.

— Merci. Vous me rejoignez là ?

— Oui, oui, bien sûr !

La cliente lui montre la cabine centrale, et la jeunette file vers la resserre qui sert de réserve au magasin. Au bout de quelques

minutes elle découvre ce que la femme désire, et c'est fièrement qu'elle revient vers les essayages. De loin, la vendeuse aperçoit les jambes de sa cliente, qu'elle appelle doucement dès qu'elle est suffisamment proche de la cabine.

— Voilà, Madame, j'ai trouvé la jupe que vous désirez.

La porte de tissu s'entrouvre.

— Eh bien entrez, voyons ! Ne me dites pas que vous n'avez jamais de femmes en soutien-gorge et petite culotte. Dans votre métier, ce doit être monnaie courante, non ?

— ...

Elle avance la main pour tendre le vêtement, et la fausse blonde s'efface pour qu'elle entre vraiment. Le rideau retombe sur les deux filles dans l'exiguë cabine. La cliente attrape au vol le chiffon noir, et déjà elle lève un pied pour passer la jupe. Celle-ci remonte le long des fuseaux gainés de nylon de cette nana sans gêne. La taille lui va à ravir ; c'est comme une seconde peau sur le corps svelte de la dame.

— On la dirait créée pour vous. Elle tombe bien et vous va comme un gant.

— Vous croyez ? C'est vrai que là, la matière est douce.

Elle frotte ses paumes de mains sur sa croupe en lissant le tissu, ce qui fait ressortir davantage le fessier rebondi de la gaillarde qui enchaîne :

— Dites-moi ce qui conviendrait pour un haut... se mariant bien avec cette jolie jupe. Vous devez avoir le coup d'œil pour ce genre de chose.

— J'ai sûrement ce qu'il vous faut ; c'est pour une occasion spéciale, ou c'est à porter souvent et en bonne compagnie ?

— Disons, Mademoiselle, que j'aimerais sortir bien vêtue et que je voudrais faire sensation, si vous voyez ce que je veux dire...

— Pour plaire à un homme, donc ?

— Quelque part, oui... ou à plusieurs, le cas échéant.

La femme fait un clin d'œil malicieux à la jeune fille qui se dit qu'un chemisier rouge pourpre pourrait affiner encore plus la silhouette de cette belle plante.

— J'ai peut-être ce qu'il vous faut. Je reviens.

Elle repart vers les portants et rentre avec trois modèles sublimes. La brune teinte en blond se saisit d'un premier chemisier ; elle siffle de contentement.

— Waouh... vous avez sacrément l'œil : c'est tout simplement génial ! C'est ma taille ?

— Comme ça, à vue de nez, je dirais que ça va vous convenir...

— Ravissant, tout simplement ravissant !

Les boutons se referment sur le soutien-gorge pour cacher une poitrine pas vraiment volumineuse, mais plutôt harmonieuse. Une nouvelle fois deux pattes lissent l'étoffe sur les obus désormais dissimulés par une gangue rouge sombre. L'effet est saisissant. Les deux nanas se rendent de concert vers un miroir en pied qui se situe au fond de la rangée de cabines. La blonde se tourne et se retourne, admirant sans doute sa cambrure de reins que l'image reflète.

— C'est... juste parfait. Bon, voyons voir si je peux trouver un second haut qui me fasse aussi belle ; j'ai tendance à tacher souvent mes vêtements, alors...

— Je vous ai choisi deux autres modèles de style un peu différent.

— Je vois cela... Vous êtes formidable ; je vous embrasserais, si j'osais.

L'employée se demande un instant ce qu'il ne faut pas faire pour satisfaire ces femmes d'un âge certain. Pas vraiment jeune, mais pas encore très vieille, et qui se raccroche à ce genre de détail pour croire encore à l'amour. Dans cette cliente, elle a l'impression de voir une réplique de sa propre mère. Au demeurant, elle est ravie, cette femme. Elle revient sur le chemisier couleur sang et son choix s'arrête sur une seconde chemise cintrée qui lui va également

à ravir, mais plus sobre coté teinte : le blanc écru convient bien au corps de cette femelle qui transpire la sensualité.

— Bien ! Je prends la jupe noire, le chemisier rouge ainsi que le corsage écru. Vous n'avez rien vu qui clochait ?

— Non... enfin... je dois vous suggérer de mettre des sous-vêtements plus dans les tons des chemisiers, parce que ceux-ci sont presque transparents.

— C'est vrai, ça, maintenant que vous le dites. Où sont les parures de sous-vêtements ?

— Au fond du magasin, sur votre droite. Je ne pense pas que vous ayez besoin de mon avis pour ceux-ci.

— Pourquoi ? Vous êtes si prude ? Je ne suis pas suffisamment jolie à regarder ?

— Je... je ne voulais pas rentrer trop dans votre intimité ; et ce genre d'article, pour les essais...

— Oui, je vous comprends, mais d'un autre côté votre bon sens et votre bon goût me sont salutaires. Sans vous, il y aurait quelques fautes de goût. Alors venez me montrer ce qui me conviendrait.

Fabienne hausse les épaules et garde le sourire. Elle ne sent pas spécialement attirée par les femmes, mais cette cliente a un « je ne sais quoi » qui fait que c'est difficile de lui résister, puis une idée idiote fait sourire la jeune femme : elle songe que la dame aux cheveux teints doit avoir un portefeuille bien rempli, que quelques billets vont changer de mains. De quoi faire grimper son intéressement aux ventes journalières. Après tout, il n'y a pas de petits profits. Elle emboîte donc le pas à la quadragénaire qui s'élance vers les soutiens-gorge et autres parures qui embellissent le corps des femmes.

Quelques instants plus tard, toutes deux sont de retour dans la cabine, et sans même tirer le rideau la blonde se dévêt à nouveau. Elle laisse à l'air ses seins qui ne tombent pas. Sur ceux-ci elle colle le soutien-gorge se mariant avec le rouge du corsage qu'elle convoite, puis elle retire la jupe qu'elle portait à son arrivée et

change de culotte sans aucune pudeur. Au passage, Fabienne a le temps de se rincer l'œil et d'apercevoir un buisson d'un brun uni, preuve – s'il en fallait une – que cette femme n'est pas blonde. Deux pattes se coulent sur le chiffon assorti au soutif, et les fesses retrouvent la caresse de ces deux coquines qui suivent le rebondi appétissant de la femelle. Elle a une sorte de risette.

— Alors ? Comment me trouvez-vous ? Pensez-vous qu'un homme puisse toujours s'intéresser à cela ?

— Mais...

— Allons, soyez franche ! Vous me trouvez trop grosse ? N'ayez aucune crainte, je ne suis pas rancunière et je peux tout entendre de votre bouche. Vous avez l'habitude de voir des femmes essayer des fringues.

— À vrai dire... quand je serai plus vieille, j'aimerais vous ressembler. Votre ligne est... sublime, et vous êtes tellement belle...

— Je vois. Vous savez, ma belle, la flatterie aussi fait partie de ces métiers qui nous embellissent ; alors merci, même si j'imagine que vous garderez pour vous vos appréciations.

— Non ! Je vous ai dit ce que je pensais : beaucoup de filles de mon âge aimeraient avoir un physique tel que le vôtre.

— C'est très gentil. Bon, je dois partir. Allons à la caisse, voulez-vous... Fabienne, si j'en juge par le prénom marqué sur votre veste. Vous avez été exemplaire. Encore merci. Tenez, voici ma carte si d'aventure vous aviez envie de passer me voir.

— ... ?

— Ne cherchez pas midi à quatorze heures. Je m'appelle Héloïse, et je pourrais vous apprendre aussi pas mal de petits trucs qui servent dans la vie d'une femme. Vous avez le profil, et – ce qui ne gâche rien – c'est très rémunérateur. Alors, si un jour vous vous ennuyez... appelez-moi à ce numéro. Allez, je vais payer et je file : je suis déjà passablement en retard.

⋆

Pour Fabienne, la semaine se termine plutôt bien. La bourgeoise qui est passée à la boutique a non seulement acheté pour près de trois cents euros de fringues, mais en plus elle lui a laissé un pourboire royal : un billet de cinquante euros qui dort désormais dans sa poche. Une aubaine pour la jeune fille qui ne gagne pas lourd, finalement. Enfin, elle se dit qu'il est difficile d'allier un emploi qui lui plaît à un salaire conséquent. Et comme elle n'a pas vraiment le choix... autant en profiter. Ce billet représente quelques heures de cinéma, un petit restaurant peut-être, ou au minimum une sortie sympathique. Alors elle est heureuse.

Le samedi soir, dès la fermeture du magasin, débute un long week-end de repos fait d'un dimanche et d'un lundi chômés. Pour demain ce sera grasse matinée au menu, et puis... il fera jour bien assez tôt, et Fabienne trouvera bien de quoi occuper son temps libre. Elle vit seule dans un petit immeuble situé pas très loin de la boutique où elle travaille. Chez elle, dans sa cuisine bien agencée, elle se dessape rapidement et passe sous la douche, histoire de se décrasser de ces odeurs de sueur accumulées tout au long des heures de travail.

La douche, c'est également un instant de détente et de plaisir. Pour cette jeune femme de vingt-six ans qui vit seule, sans famille, l'eau représente la vie. Abandonnée à sa naissance par des parents dont elle n'a pas la moindre petite idée, pas le plus petit souvenir, elle a vécu dans un orphelinat jusqu'à sa majorité. L'adoption dont elle aurait pu faire l'objet ne s'est jamais réalisée, voilà tout. Alors chez elle, même si c'est petit, comparé à une chambre du pensionnat où elle a fait ses études, c'est le paradis.

Après cette lessive personnelle, il est temps de s'occuper du linge de la semaine. Elle vide toutes les poches de ses frusques avant de placer celles qui en ont besoin dans le lave-linge. Si sa veste de travail ne fait pas partie des objets à laver, elle subit tout de même la fouille. D'une poche, un joli billet tout neuf de cinquante euros rejoint quelques économies dans la cachette de Fabienne.

Mais un papier est également réapparu lors de ces investigations vestimentaires : une carte de visite sur laquelle sont imprimés un nom et une adresse, ainsi qu'un numéro de téléphone.

Ce bristol termine sa course sur le plan de travail, dans une vasque où s'accumulent divers papiers, lettres ou factures. Il dort là et ne sert finalement à rien d'autre qu'à encombrer le plateau, au milieu de ces choses qui sont toujours à trier... plus tard. Il y sera oublié jusqu'à ce qu'il fasse l'objet d'un futur transfert vers une poubelle qui sera à vider bientôt.

La soirée, après un repas léger, se passe sur le canapé devant le poste de télévision. La jeune femme finit par s'endormir en paix dans le calme de son salon. Elle rêve à cette cliente généreuse ; allez donc savoir pourquoi cette femme l'a marquée... Par son sans-gêne, par son pourboire généreux : ce n'est pas souvent que ça lui arrive. Puis les songes de Fabienne tournent autour du corps de cette nana bien roulée. Son esprit vagabonde entre sommeil et éveil, lui échauffant les sens. Dans ses souvenirs, une touffe de poils bruns remonte à la surface, et puis la poitrine de la quadra, avec deux seins sur lesquels, pour une raison inconnue, elle semble faire une fixette.

La neige de l'écran fait face à la jeune fille, qui en sursaut reprend contact avec la réalité du monde qui l'entoure. Dehors il fait nuit, la rue est dépeuplée. Seuls quelques rares taxis en maraude passent au ralenti sous les fenêtres de son immeuble. Alors la locataire de l'appartement retire les derniers oripeaux qui la couvrent encore, se glisse dans un lit bien frais, et médite sur sa vie. Elle se sent fébrile et agitée. Pour se soulager les nerfs et calmer ses inquiétudes, elle ne connaît qu'un seul moyen efficace : elle répète des gestes qu'elle et ses consœurs de l'orphelinat ont si souvent pratiqués lors de nuits si semblables à celle qu'elle vit là.

Deux mains partent à l'assaut d'un corps exigeant, d'un ventre qui réclame comme un dû ; des caresses apaisantes. Elle y trouve rapidement son compte et enfin se libère par un orgasme puissant,

tout juste satisfaisant peut-être. Mais faute de grives, on mange bien des merles. Alors...

Et le dimanche matin, c'est le couple de voisins de l'appartement contigu au sien qui se charge de lui rappeler qu'il existe bien d'autres façons d'apaiser les corps.

Les cris de la dame d'à-côté sont à l'unisson des soupirs du monsieur qui fornique ou nique fort, mais les deux termes en cet instant se rejoignent tellement bien ! C'est si flagrant que la jeune Fabienne s'octroie elle aussi un petit en-cas manuel. Alors c'est à trois qu'ils expriment chacun de leur côté de la cloison les bienfaits d'une thérapie ancestrale. La vendeuse se rendort, et son retour à la réalité ne se fait qu'en début d'après-midi ; cette fois, c'est son estomac qui lui rappelle qu'elle doit s'alimenter aussi pour vivre.

Elle passe donc un peu de temps à poil dans sa cuisine ; après tout, elle est seule et ne dérange personne. C'est au moment de se servir son omelette aux oignons que son bras heurte la soucoupe où gisent les papelards en attente. Adroitement, elle rattrape au vol le plateau, bien qu'un carton s'en échappe, un petit rectangle blanc noirci de lignes et de lettres sombres. Pourquoi cette fichue carte de visite et cette satanée bonne femme reviennent-elles sans arrêt dans les pattes et la caboche de l'employée ? Un vrai mystère !

Tout en dégustant ses ovules brouillés de poules d'élevage, elle ne peut s'empêcher de laisser ses yeux s'attarder sur le numéro de téléphone, et après une vaisselle vite expédiée, mue par elle ne sait quel instinct animal bizarre, ses doigts se retrouvent sur le clavier de son téléphone portable. Comme par hasard, le numéro qu'elle compose est celui de cette Héloïse inconnue jusqu'à la veille. À la troisième sonnerie, la voix enjouée de la fausse blonde répond à celle plus timide de la jeune femme :

— Allô ?

— Allô, Madame Héloïse... c'est la vendeuse du magasin de prêt-à-porter de la rue des États-Unis. Vous me remettez ?

— Bien entendu ! J'attendais votre appel, mais pas aussi vite, je l'avoue.

— Je vous dérange ? Auquel cas, je peux vous rappeler un peu plus tard.

— Mais non ! Ne soyez pas bête. Je vous imagine avec une grande destinée. Vous avez des tas d'atouts. Bon, je vous envoie mon chauffeur si vous me donnez votre adresse. Rassurez-vous, nous ne ferons que discuter entre femmes. Mais vous devrez être honnête en tous points avec moi, d'accord ?

— Euh, oui, oui, bien sûr. Mais pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

— Parce que vous avez un profil qui convient à ce que j'ai à vous proposer, et jusque-là je ne me suis jamais fourvoyée. Donc c'est bien d'accord ?

— D'accord pourquoi ? Je ne...

— Pour que mon chauffeur vous prenne en charge. Donnez-moi votre adresse ; pour votre téléphone, ce n'est plus nécessaire : il s'affiche sur mon portable.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la jeune femme, sans aucune peur ni méfiance, dicte à la femme son adresse. Lorsque le vide laissé par l'interruption volontaire de la conversation s'installe, Fabienne ne revient pas de son audace : jamais elle n'a fait preuve d'une telle hardiesse envers quiconque. Elle s'habille à la hâte puisque le bonhomme doit la prendre en charge dans une demi-heure. Ça ne lui laisse guère de temps pour gamberger. Elle se refait une rapide beauté et se sape du mieux possible. Il n'était que temps : dans la rue, une longue berline vient de freiner pour stopper devant l'immeuble de Fabienne. Un type en uniforme gris et casquette en descend.

L'homme a levé la tête, cherchant des yeux les fenêtres qui sont en façade. Bien sûr, il ne peut pas savoir lesquelles sont celles de la fille qu'il vient chercher, mais il sait par contre où trouver le bouton du digicode.

— Bonjour. Je suis Paul, le chauffeur de Madame Héloïse.

— J'arrive, Monsieur, j'arrive dans une seconde.

La voix qui lui parle est plutôt agréable.

— Ne vous précipitez pas ; j'ai tout mon temps. Madame n'est pas pressée, elle saura vous attendre.

Le type est jeune. La voiture se faufile dans la circulation, et au bout d'une quinzaine de minutes ils se retrouvent dans la cour d'une maison plutôt cossue. Le chauffeur lui ouvre la portière, et sur le perron, en haut de cinq marches, Héloïse l'attend. Elle est vêtue d'une longue robe stricte et sombre. L'entrée où est reçue la jeune femme est aussi grande que son appartement. Un vaste escalier de pierre monte vers un balcon qui surplombe le hall. Des chambres sont à l'étage. Finalement, c'est vers un boudoir du rez-de-chaussée que se dirigent les deux femmes.

— Asseyez-vous. Un rafraîchissement ?

Sans attendre de réponse elle frappe dans ses mains, et surgi de nulle part le chauffeur arrive.

— Apportez-nous du thé glacé, s'il vous plaît, Paul.

— Bien, Madame.

Après son départ, Héloïse s'adresse à la jeunette assise sur un fauteuil :

— Vous avez un compagnon ? Un petit ami ?

— ... ?

— Je vous ai dit que vous auriez à répondre à toutes mes questions !

— Non, je suis seule.

— Vierge, ou vous avez déjà couché ?

— Euh... oui, une fois.

— À votre âge, une seule expérience ? C'était un homme ou une femme ?

— Un homme.

— Donc vous n'avez pas renouvelé l'expérience. Y a-t-il un problème qui vous ait empêché de le refaire ?

— Non : ça ne s'est pas trouvé, c'est tout.

— Bien. Et si je vous proposais une association... gagnante-gagnante, vous seriez partante ?

— Je ne comprends pas...

— Rencontrer des messieurs, gentils mais assez... âgés et surtout très généreux, ça vous intéresserait ?

— ... ?

— Oui, des hommes qui aiment les jeunes femmes pas trop farouches. Un petit complément de votre salaire que j'imagine plutôt peu élevé. Mais c'est vous seule qui devez décider. Et si c'est oui, je vous ferai faire un bout d'essai avec mon homme à tout faire. Paul n'est pas seulement mon chauffeur, il est aussi mon homme de confiance, et parfois... mon amant. À vous de savoir ce que vous voulez.

— Je...

— Je vois bien que vous hésitez, mais je peux vous guider... si vous me faites confiance.

— Ben...

— Je comprends, alors venez.

Héloïse s'est levée et a fait signe à la jeune fille de la suivre. Elles sont désormais dans une sorte de petite chambre équipée d'un lit pour une personne et d'un portant. Sans état d'âme, la quadra s'adresse à Fabienne d'une voix douce :

— Vous voulez bien vous dévêtir ?

— Me déshabiller ? Ici ?

— Oui. Il m'est possible de voir votre corps ? Nous sommes entre femmes, non ? Alors...

Un peu déstabilisée par la demande, elle déboutonne fébrilement son chemisier, puis c'est avec l'aide d'Héloïse que le vêtement quitte sa peau. Vient le tour de la jupe. Comme la jeune femme a de nouveau une hésitation très visible, c'est la quadra qui s'active à faire glisser le zip de la ceinture. La corolle de tissu glisse sur

les longues gambettes de Fabienne, et la jeunette se retrouve en sous-vêtements dans l'espèce de réduit que les nanas occupent.

— Pour le reste, je peux faire appel à Paul ?

— Paul ? Je...

— Une simple formalité, rien de plus.

Un nouveau haussement d'épaules de la gamine et il est trop tard ; la voix de la femme qui hèle son homme à tout faire fait tressaillir le corps presque nu.

— Paul, s'il vous plaît !

— Oui, Madame ?

— Vous voulez bien vous occuper de mademoiselle ?

— Si elle est d'accord.

— Vous l'êtes, n'est-ce pas, Fabienne ?

— Euh... ou... oui.

— À la bonne heure !

Le type s'est déjà rapproché à frôler ce corps qui lui fait désormais face. Ses mains sont chaudes et douces. La maîtresse des lieux fait un clin d'œil au garçon, encouragement tacite à aller de l'avant, et les pattes se jouent rapidement de l'agrafe du soutien-gorge, puis la culotte aussi s'envole vers le reste des habits en tas sur le pied du lit. Fabienne se sent poussée vers la couche, et lorsque ses mollets sont en appui sur le bord du pieu, le chauffeur la fait asseoir. La tache sombre du pubis est bien en vue alors qu'Héloïse s'assied également, mais sur l'autre côté du plumard. Elle prend la main de la jeune femme.

— Vous êtes superbe. Ne craignez rien, Paul est très doux et va vous donner du plaisir tendrement.

— Je... vous croyez que c'est nécessaire ?

— Allons, détendez-vous.

La bouche d'Héloïse se penche vers la joue de la jeune, et tout en embrassant celle-ci, elle force quelque peu sur le haut du corps pour que la belle se retrouve couchée cette fois.

— C'est parfait. Broutez-moi ce minou, Paul. Et vous, Fabienne, détendez-vous. Vous allez trouver cela agréable.

Aussitôt dit, aussi rapidement fait. Le bonhomme a déjà le museau entre les deux cuisses, et du bout de la langue il écarte délicatement la chair des grandes lèvres, pourtant perdues dans une broussaille de poils. La jeune femme ferme les yeux, mais l'autre femme la rappelle à l'ordre :

— Non, ne fermez pas les paupières : je désire voir toutes vos réactions à chacune des actions entreprises sur vous et votre ventre. Voilà, c'est bien ! Respirez gentiment... C'est bon, n'est-ce pas ?

— Humm...

Paul continue, mais sur un signe de sa patronne il se redresse. Si elle ne voit pas vraiment ce qu'il se passe, au son, Fabienne comprend que l'homme se déshabille. Quand il revient contre elle, il est nu, et cette fois il est agenouillé au-dessus du visage des deux dames. La main d'Héloïse guide alors la verge qui bande devant les lèvres de celle qui est allongée, vers l'entrée de sa bouche puis, la seconde main sur le front de la jeunette, elle lui demande d'une voix rauque :

— Prenez-la. Allons, sucez cette belle bite. Montrez-moi votre savoir-faire.

Comment expliquer que la môme pompe alors le dard ? Enfin, tout y passe, et c'est toujours sous la houlette de la quadra que la gamine se laisse baiser avec des soupirs de plus en plus expressifs. Elle obéit au doigt et à l'œil à cette dame âgée qui la fait prendre par son propre amant, mais c'est bref : lorsque la fausse blonde voit et entend jouir la jeune, d'un signe elle fait se retirer le type. Lui aussi ne dit rien, et tout en récupérant ses fringues il file vers un autre coin de la maison. Mais Fabienne doit encore passer à la salle de bain, et dans la baignoire elle écoute Héloïse lui parler de ce qu'elle attend d'elle :

— Vous avez été fabuleuse ! Vous êtes prête pour ce que je voudrais vous proposer. Si cela vous rassure, ce que vous avez fait

en compagnie de Paul vous aurait sans doute rapporté autant que deux semaines de votre travail. Vous voyez, ce n'est pas si terrible, et vous me semblez douée. De plus, le sexe de mon chauffeur est d'un diamètre bien supérieur à celui des messieurs généreux que je peux vous faire rencontrer. Vous êtes intéressée ?

— Je ne sais pas... enfin, pas vraiment. Ce serait quand, ces rencontres ?

— La première : ce soir avec moi et deux hommes. Après, ce serait à vous de définir le rythme et la cadence. Mais je suis certaine que vous allez y prendre goût et que vous allez en vivre plutôt bien.

— ... ?

— Oui ! De plus, la plupart du temps, il n'y a même pas de pénétration, et c'est pourquoi je dois avoir recours moi aussi à... Paul lorsque mon corps réclame trop. Ils nous échauffent, ces gentlemen, mais ne savent ou ne peuvent pas toujours éteindre les feux qu'ils allument.

— Vous me parlez de ce soir ? Mais... vous aussi seriez là ?

— Oui : une partie fine à quatre, en quelque sorte, et une première pour vous, ma belle oiselle. Mais c'est toujours à vous de décider. Par contre si vous dites oui, nous ne reculerons pas, ni moi ni vous. C'est bien saisi ?

— Bon, je veux bien faire un essai, voir en vrai ce que ça peut donner. Je ne promets cependant rien...

— Alors tapez là ! Nous passons un peu de temps à nous pomponner, et à vingt heures nous irons dîner avec ces messieurs. Vous verrez, ils sont toujours adorables... des papys gâteau, quoi ! Et remarquez que je n'ai pas dit « gâteux »...

⋆

Six mois se sont écoulés, et presque un soir sur deux Fabienne ouvre sa porte. Elle ne regarde plus la tête des hommes qui viennent chez elle pour y chercher une heure ou deux de tendresse. Elle revoit

Héloïse de temps à autre pour des « cas plus sérieux ». Toutes deux sont devenues des amies. La journée, la jeune vendeuse continue son travail au magasin. Sa patronne l'a même augmentée, tant elle sait y faire avec la clientèle. Son chiffre d'affaires augmente de mois en mois. Chose étrange, beaucoup d'hommes seuls achètent des vêtements de femmes qui ne se montrent jamais.

Ces types-là paient rubis sur l'ongle ; il n'y a rien à redire. Le pourcentage sur les ventes rapporte gros à la jeune femme qui vient de se payer une jolie voiture de luxe. Elle a aussi signé un compromis de vente pour une petite maison dans les faubourgs, un peu plus loin de son magasin il est vrai, d'où évidemment le besoin de posséder cette mignonne décapotable. Tout le monde semble y trouver son compte, alors pourquoi chercher la petite bête ? Du reste, quelquefois ces vieux clients aisés font de l'œil à la patronne de Fabienne.

La jeune femme hésite encore à proposer à Nadine, c'est le prénom de la propriétaire de la boutique de fringues, oui, Fabienne hésite encore à lui parler de cet accord prometteur avec Héloïse. Un jour prochain qui sait... pour le moment l'une et l'autre profitent un peu de ces portefeuilles bien épais et tout roule donc. Mais un jour viendra... où il sera temps de partager également ces soirs avec de nouvelles têtes féminines. Après tout, certaines femmes savent avoir comme les messieurs deux visages. Deux faces dont l'une plus sombre qui finalement rendent bien des services au commun des mortels.

⋆

Fabienne habite une jolie villa. Elle part souvent en vacances avec un fiancé. Si ce monsieur n'est jamais le même, tous ceux qu'elle fréquente ont un point commun : ils sont reconnaissables à ce qu'ils possèdent tous de luxueuses berlines, de grandes maisons, et parfois s'offrent des yachts immenses... Et lorsque d'aventure un trop riche s'en vient à partir, un autre guère plus pauvre remplace

le précédent. De quoi vivre une existence de rêve, tant que le corps le permet, que la beauté de cette femme demeure intacte.

⋆

L'avancée en âge a conforté la position de cette fourmi ; elle a fini par acheter ce magasin de vêtements prêt-à-porter dont elle était une des toutes premières employées, comme quoi il est possible de se sortir de la condition d'ouvrière, pour peu que la Nature soit généreuse avec les dames.

Les atouts d'Héloïse se sont pourtant un tantinet fanés, mais elle a su, tel un écureuil, engranger quelques noisettes pour le long hiver qui arrive. Puis Fabienne, sa jeune amie, a repris le flambeau, et la cohorte de jeunes filles qui se bouscule au portillon s'acquitte d'une redevance minime. Mais un sou plus un sou et encore d'autres... à la fin ils deviennent matelas !

La chambre qu'occupe la vieille dame, fausse blonde jadis, est souvent visitée pour des conseils... toujours bienvenus. Héloïse ne teinte plus sa crinière blanche, mais sait toujours d'une main douce rassurer, et avec Fabienne elles se racontent des souvenirs déjà lointains, ceux d'un temps où Paul, jeune chauffeur, ne faisait pas que conduire... Si les temps changent, les besoins restent identiques, et les dames savent toujours redonner le moral aux hommes, surtout s'ils sont... très riches ! Et il existe encore des hommes à tout faire qui n'ont pour tout bagage qu'une belle gueule et... la gaule flamboyante.

5. Judith, ou les joies de la vie de famille

Vingt fois, cent fois peut-être Judith a rappelé à Stéphane de ranger sa chambre. Rien à faire. Un vrai capharnaüm qui la rend malade encore ce matin. Le jeune homme, brillant dans des études de droit, se fiche totalement de la vie en communauté. Il oublie un peu vite que c'est elle qui range ses affaires, nettoie, astique, passe son temps à entretenir l'appartement dans lequel ils vivent tous les deux. Il dépasse les bornes, et elle est bien décidée à lui faire la morale une fois de plus. Mais pour cela, elle doit attendre qu'il rentre de ses cours.

Naturellement, Judith en a marre de répéter à longueur de semaine des paroles dont le gaillard ne tient jamais compte. Il vit avec elle depuis le début de la nouvelle année scolaire. À vingt-six ans, la petite rousse est la sœur aînée du loustic que ses parents lui ont finalement imposé. Pour qu'ils assument les charges et son quotidien, le temps des études de leur fils bien-aimé, le deal a été clair. Nancy et Franck se sont montrés intransigeants : elle doit vivre avec Stéphane dans l'appartement qu'ils ont acquis pour leurs enfants dans cette banlieue.

Celui-ci est confortablement meublé et agréable avec ses quatre chambres, sa salle de bain et une cuisine où la jeune femme passe du temps. Elle est également en dernière année de ses études. Dès l'année prochaine, elle devrait être interne au CHU local. Son frère, de quatre ans son cadet, est donc tout naturellement venu s'installer avec elle dans une des chambres libres de cet espace

perdu en pleine verdure, à moins de dix minutes à pied de leur lieu d'études. Un privilège inouï pour ces deux jeunes nantis.

Par contre, autant la jeune fille est pointilleuse sur l'hygiène et la propreté, autant son fichu frangin se tape du rangement. Il ne veut que bosser ; le reste n'est qu'accessoire et fioritures dans son esprit. Son but dans la vie ? Être avocat comme papa pour reprendre le flambeau. Alors, que sa frangine râle le laisse indifférent, ce qui amène Judith à remettre de l'ordre dans la chambre aussi du frérot. Les chaussettes sales, les calbutes qui traînent, ça fait mauvais genre. Comme elle va faire une lessive, autant laver aussi le linge du drôle qui n'est même pas capable de le mettre dans la panière de la salle de bain. Alors, avant de passer un coup d'aspirateur pour nettoyer, elle doit un minimum ranger ce qui jonche le sol.

Ce faisant, après avoir ramassé les effets à laver, ceux à replier, et remis de l'ordre dans la chambre de son frère, elle retape un peu le lit. En redressant l'oreiller, elle fait une découverte inattendue : camouflé entre la tête de lit et le mur, un bout d'étoffe violette est tiré de sa cachette. Judith prend le truc ; visiblement, il s'agit d'une culotte de femme. Jusque-là, ça peut sembler normal. Ce qui l'est sans doute moins, c'est qu'il s'agit d'une des siennes ! Et sur la dentelle délicate de ce fin triangle, des taches suspectes dont la provenance n'est pas aussi indéterminée que cela sont bien visibles.

Les doigts de la jeune femme qui frottent les endroits souillés sont humides. Machinalement, elle les porte à ses narines. Le doute n'est plus permis : ce saligaud de Stéphane se branle dans ses culottes ! Un comble, tout de même... Merde alors, il va donc piocher dans ses affaires. Puis en la retournent sous toutes les coutures, elle doit se rendre à l'évidence : il s'agit de celle qu'elle portait avant-hier.

L'objet retrouvé regagne la place qu'il devait occuper quelques heures plus tôt, le panier de linge sale. Puis, comme elle s'est englué les doigts dans la semence fraîche de son frère, elle en profite pour se laver les mains. En pestant bien sûr contre ce jeune coq qui ne

trouve rien de mieux à faire que de fantasmer sur ses dessous. Elle sait bien qu'à son âge c'est naturel de se masturber ; mais de là à lui voler ses slips... La jeune fille sait déjà qu'elle n'osera pas non plus aborder ce sujet avec lui.

⋆

L'amphi se vide lentement tandis que Stéphane discute encore avec deux des étudiants avec qui il partage les bancs. Entre lui et ces deux-là, c'est un peu à la vie, à la mort. Ils sont comme lui un peu paumés, un peu seuls aussi. Encore que Stéphane soit privilégié puisque sa frangine vit dans le même appartement. Il bénéficie donc d'une sorte de continuité de vie de famille. De plus, si Judith est stricte – pour ne pas dire chiante – sur pas mal de points, elle ne se préoccupe pas de ce qu'il fait en dehors de leur espace de vie commun.

Il faut reconnaître que Judith, de quatre ans plus vieille que lui, est plutôt bien roulée. Parfois, souvent même, il regrette qu'elle soit sa sœur. Il rêve de se la taper et il lui arrive de fantasmer sur elle. Il ne s'en ouvre pas à ses copains, mais s'il osait... il tenterait bien sa chance, une fois, pour voir. Maxime et Loïc, les deux compères avec qui il passe le plus clair de son temps en dehors du cocon familial imposé par ses parents, ont chacun une petite amie. Alors il s'invente des histoires de fesse pour frimer un peu.

Un soir que Judith et lui rentraient des courses, Maxime les a aperçus, ce qui a donné un crédit sans faille à ses récits plutôt croustillants, se voulant les rivaux de ceux de ses amis. Loïc, lui aussi, narre parfois des aventures débridées vécues avec une certaine Sylvette que personne n'a jamais croisée. Le troisième larron ne veut pas parler cul, et encore moins raconter ce qu'il fait en compagnie de sa Bettina. Les deux autres sont donc persuadés que la belle fille rousse est la copine attitrée de leur pote.

Les mains se serrent avant que chacun prenne le large, et Stéphane retourne vers sa chambre. À son retour, Judith est à la

cuisine. Elle a travaillé tout le matin dans le service de pédiatrie de l'hôpital où elle sera bientôt médecin si tout va bien pour elle. Pour l'heure, le dîner se prépare sous ses mains douces. Un rapide bisou de son frère sur la joue et elle replonge dans ses occupations. Lui se dirige vers son île. Tout de suite, il sait que sa frangine a fait une incursion dans son antre : tout est bien en place, les fringues sales ont disparu, et le lit est tiré.

Il se colle le nez dans un Code pénal et oublie le reste. Une petite heure plus tard, les odeurs de cuisine le dérangent, et pour que son estomac ne réclame pas trop fort, il tire la porte. Puis, pour faire un break, il ouvre sur son ordinateur portable un de ces sites un peu légers où des femmes toutes plus belles les unes que les autres font des trucs dont tous les hommes rêvent. Naturellement, le résultat est plus que probant, et ceci très rapidement. La porte fermée lui procure la discrétion dont il a besoin.

Sur l'écran, la fille a des cheveux roux. Simple coïncidence ? Pas si sûr, parce que depuis un moment Stéphane est obnubilé par sa grande sœur. Celle sur l'écran a la langue agile et le feu aux fesses. Sur les images qui défilent, ce n'est qu'une partie de sexe débridée, et la violence des clichés est si forte qu'au bout d'une minute le jeune homme ouvre sa braguette. La tige qui émerge du slip se cale parfaitement dans le creux d'une main qu'un poignet leste agite frénétiquement. C'est rapide. C'est court. Le Kleenex finit de torcher les gouttes éparses d'un lait crémeux.

⋆

Judith a vu son frère rentrer plus tôt que d'ordinaire. Après la bise usuelle marquant leur fraternité, il a bien vite gagné sa chambre. La porte non close, lors de plusieurs coups d'œil, elle l'a trouvé occupé sur son grand livre rouge : le Dalloz est depuis longtemps son unique livre de chevet. Alors, affairée à cuisiner un bœuf bourguignon et de la purée pour une dînette en tête-à-tête, elle n'a pas entendu la cloison de bois se refermer. Lorsqu'elle s'en

rend compte, elle se demande bien pourquoi Stéphane a besoin d'intimité.

Quelque part, l'histoire de sa petite culotte maculée de semence revient comme un éclair un soir d'orage. Rendue curieuse, elle se déplace sur la pointe des pieds. Il n'y a que peu d'espace entre la cuisine et la piaule de son frérot. S'il a pris soin de tirer la porte, il n'a pas pensé à tourner la clé dans la serrure. Et le spectacle par le trou de celle-ci est édifiant : assis devant son ordinateur, le gaillard astique une queue qu'elle devine plus qu'elle ne la voit. Les écouteurs sur les oreilles, il semble lire une vidéo intéressante.

La jeune fille reste de longues secondes à suivre la course de la pogne qui monte et descend, puis la fusée blanchâtre qui jaillit pour ensuite disparaître dans un mouchoir jetable ; elle se sent humide de partout : avec sa branlette, ce petit con lui a mis le feu au derrière. Toujours sur son siège, il continue de masser généreusement ce manche qui vient pourtant de pleurer. Judith ne sait plus trop quoi faire. Elle aimerait bien elle aussi se caresser, mais sur la gazinière sa popote mijote. Elle reflue discrètement vers la cuisine.

Une heure plus tard, la table dressée, Judith appelle son frère :

— Stéphane, tu veux bien venir ? Il est temps de passer à table, le dîner est prêt.

— J'arrive !

Il a répondu, et c'est vrai qu'il se présente rapidement pour se glisser les pieds sous la table. Elle l'arrête d'un geste.

— Tu ne veux pas te laver les mains ?

— Ah oui, zut !

Il s'est redressé et la regarde curieusement. Aurait-elle senti l'odeur du sexe sur ses doigts ? Ce n'est pas possible, elle est trop loin de lui. Non, c'est encore sa sacro-sainte horreur de la saleté. Il s'exécute pourtant. Elle s'écarte de l'évier, et une noix de savon liquide au creux de sa paume, il se passe les pognes sous la flotte. Judith est vêtue d'une robe rouge qui laisse ses bras découverts ; sa poitrine tend le tissu au niveau des seins qui attirent le regard du

garçon. Il rougit de sentir sur lui les yeux de sa sœur. Elle ouvre la bouche pour parler, puis y renonce presque immédiatement.

L'un en face de l'autre, ils dînent en silence. Un silence qui devient pesant. Ce mur qui se crée entre eux est soudain troué par Stéphane, qui d'une voix neutre laisse tomber une banalité :

— C'est bon... Tu cuisines aussi bien que maman.

— Oui ? Merci. Et je fais le ménage aussi bien qu'elle, non ? Dis-moi, quand vas-tu te décider à grandir ?

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je ne te demande pas la lune. Juste de mettre ton linge sale dans le panier à lessive. C'est encore trop te demander ? Je n'ai pas envie de jouer la bonniche.

— Je te promets de faire un effort. Au fait, tu rentres vendredi à la maison ?

— Non, je suis de garde samedi matin. J'ai prévenu les parents. Et toi ?

— Ben oui. De toute façon, Loïc et sa Sylvette seront chez eux ; je suppose que pour Max et sa Bettina, ce sera pareil. Mais toi, Judith, tu n'as donc pas de petit copain ?

— Non. J'ai déjà fort à faire : c'est ma dernière année, et ça ne rigole pas. Et puis l'appartement...

— Tu devrais bien prendre un peu de temps pour toi, tu sais... Tu as raison ; je crois que je serai plus vigilant à partir de maintenant. Nous ne discutons presque jamais, toi et moi. Tu es devenue une belle jeune femme ; je ne peux pas croire que pas un garçon ne s'intéresse à toi ; dans le milieu hospitalier...

— Arrête, Stéphane ! C'est un mythe, les infirmières nues sous leur blouse ou les femmes médecins qui tripotent leurs patients pour le plaisir, pas plus que les avocats ne couchent avec leurs clientes : déontologiquement, c'est interdit. Et puis je n'ai guère de temps pour les flirts ou la bagatelle. Chaque chose en son temps ; je me rattraperai.

— C'est dommage de perdre du temps... à t'occuper de moi et de cet appart. Sors au moins une fois de temps à autre ; va en boîte, fais-toi plaisir, bon sang !

— Tu peux parler, toi... À part tes deux potes Maxime et Loïc dont j'entends toujours causer et dont je ne vois jamais les bouilles, tu fréquentes qui d'autre ? Leurs petites amies sont comment, hein ?

Bien incapable de répondre, le jeune homme aide pour une fois sa sœur à desservir et il place lui-même les couverts dans le lave-vaisselle. Elle le regarde, médusée.

— Eh ben... il va tomber quoi ? Ce soir est à marquer d'une pierre blanche sur le calendrier.

— C'est ça, fous-toi de moi ! Tu vois, quand je veux te donner un coup de main...

— C'est que tu ne m'y as guère habituée.

— C'est vrai...

Il s'est retourné vers Judith. En passant l'éponge pour nettoyer la table, sa main heurte par inadvertance un sein qui avance un peu sur le tablier de bois.

— Pardon. Je...

— Ça va, tu n'as pas fait exprès.

— J'aurais peut-être dû...

— Quoi ?

— Ils ont l'air beaux et fermes. Tu es une belle gonzesse et tu le sais bien.

— Tu dérailles ou quoi ? Je te rappelle que tu es mon frère.

— Un frère, c'est aussi un homme et une sœur reste une femme, il me semble.

— Je ne veux rien entendre d'autre, d'accord ? Tu n'as jamais prononcé ces mots-là. Et puis à ce propos, tu ne voles plus non plus mes culottes dans le panier !

— Ah, tu sais ?

— J'ai refait ton lit, et je l'ai trouvée. C'est normal que tu passes tout seul tes envies, mais évite mes fringues.

Stéphane est devenu tout rouge. Il semble honteux de s'être fait prendre la main dans le sac.

— Pourquoi tu n'invites jamais tes amis et leurs copines ?

— Je dois te faire un aveu : ils me prennent tous pour un jeunot.

— Oh, ça passera, ça, quand tu auras toi aussi un flirt.

— À ce propos, je leur ai dit que je vivais avec ma petite amie ; et comme l'un d'eux un jour nous a aperçus alors que nous faisions les courses... je n'ai pas démenti.

— Tu es malade, mon pauvre ! Ils vont bien savoir un jour ou l'autre.

— Tu ne vas pas me faire passer pour un con au moins ?

— Pff, l'esprit tordu ! Méfie-toi, Stéphane, ça te jouera des tours. Bon, puisque tu as débarrassé, je vais prendre ma douche. À tout à l'heure.

— Ouais, tu ne veux pas que je te frotte le dos ?

— Idiot ! File, sale type ! Allez, disparais dans ta chambre !

La caresse de l'eau est un bienfait dont elle ne se prive pas. Finalement, ses mains font un voyage initiatique au pays des monts et des merveilles. Dans la cabine vitrée, le gel odorant recouvre la peau sous des millions de bulles délicates. Équipés d'un gant en éponge, les doigts vont et viennent, n'épargnant aucun recoin de cette anatomie féminine qui se révèle demandeuse. Un buisson entretenu attire l'œil par une couleur aussi particulière que celle des tifs de la demoiselle qui se débarrasse de toutes les impuretés d'une longue journée : Judith est une vraie rousse.

Ses prunelles d'un vert émeraude lui donnent un regard particulier. Mais contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, il lui semble que les hommes ne sont pas attirés par cette beauté différente. Alors les paroles de ce frère plus jeune, si elles lui ont fait plaisir, ont également réussi à réveiller chez elle une envie qui ne demande qu'à éclore. À son âge, elle est toujours vierge ; pas par goût, pas par acharnement à trouver le bon mec, non. C'est juste que personne ne lui a tapé dans l'œil, et surtout qu'elle n'a jamais

vraiment été draguée par un type, ou du moins assez assidûment pour se laisser faire. Et le simple fait de savoir que Stéphane se soulage dans ses culottes, ça la chatouille un peu. Alors elle se sert de ses mains, là sous la douche, pour se faire du bien.

C'est assez puissant pour que les images qui tournent en boucle dans sa tête soient suffisamment suggestives. La scène de masturbation remonte derrière son front avec force. Survient donc par paliers successifs une montée d'un désir trouble qui va crescendo jusqu'à son terme en apothéose jouissance. Ses muscles se tétanisent puis tremblotent de partout alors qu'elle ne peut retenir un cri. Heureusement que l'eau en masque un peu la puissance ; pourvu que Stéphane n'ait rien entendu. Enfin, est-ce vraiment une chance ? En cet instant, la femme en elle est plus présente que la sœur. Pour un peu... elle réagirait d'une manière insensée.

À peine sortie de l'eau, elle sèche ce corps qui d'un coup lui paraît bien pesant. Son orgasme n'a soulagé que la chair, pas l'âme. Sa coiffure avec ses cheveux mi-longs lui prend plus de temps ; elle l'emmaillote dans une serviette à « la fakir » puis passe une crème de soin raffermissante sur son épiderme. Pour finir, une nuisette affriolante cache tous ces trésors dont personne ne s'est encore servi. Une bouffée de parfum aux senteurs exotiques, expulsée par un vaporisateur, vient enrober l'ensemble.

De nouveau, elle vaque dans l'appartement. Il lui faut préparer ses vêtements pour demain. Blouse blanche stricte sur un tailleur tout aussi sobre, une paire de collants plus facile à porter que des bas, et des sous-vêtements bien pliés et parfumés : voilà de quoi passer le reste de la soirée l'esprit libéré des contraintes matérielles du lendemain. Reste un temps relativement libre à mettre à profit pour suivre un bon film peut-être à la télévision. Et quoi de mieux que le vaste salon aménagé de cet appartement pour cela ?

⋆

Le jeune homme a rangé la cuisine ; du coup, il a l'impression d'avoir fait quelque chose de surhumain. Tout fier, il regagne sa chambre. Sa frangine est sous la douche, le bruit de l'eau qui coule en atteste. Allez savoir pourquoi la pensée que le corps nu de celle qui reste tout de même une nana vient lui titiller l'esprit. Il l'imagine et se demande si... oui, c'est con et il le sait, si sa chatte est ornée de poils roux. Il y a tant de rumeurs qui courent sur les femmes qui portent des chevelures flamboyantes !

C'est de toute façon une vraie rousse. Même ses yeux sont verts comme ceux des chats. Il en a souvent plaisanté avec elle. À force de songer à ce cul qu'elle promène dans des fringues serrées dans ce lieu où ils cohabitent, sa gaule est revenue. Elle ne fait rien, c'est sûr, pour l'aguicher. C'est seulement son esprit de mec tordu qui remet le couvert. Merde ! Si ça continue, il va finir par se branler vingt fois par jour en se remémorant le popotin de sa frangine ! Et dire qu'il ne l'a pas même aperçue à poil...

Il se retrouve dans sa piaule avec sa quille à la main. D'instinct, il commence un va-et-vient forcené, mais dans sa caboche quelque chose lui dit de ne pas aller jusqu'au bout, de se calmer. Il ne va quand même pas devenir un onaniste convaincu, non mais ! Histoire de se vider la tête plutôt que les burnes, il décide d'aller voir si la télé ne diffuserait pas un bon film. Dans la salle de bain, la lumière est toujours allumée, signe que Judith s'y trouve encore.

Le salon est là sur la gauche. L'appart est bien meublé par papa et maman qui ont veillé à ce que leur progéniture ne manque de rien. Un canapé trois places et deux fauteuils qui l'encadrent font face à un immense meuble bibliothèque au milieu duquel un téléviseur dernière génération dort pour l'instant. La box assure Internet partout dans la maison, wi-fi oblige. Muni de la télécommande, l'apprenti avocat débute un zapping censé lui permettre de découvrir le programme idéal pour une soirée de détente, et c'est sur un truc un peu vieillot que s'arrête son choix : Dany Boon en facteur de choc donne la réplique à un Kad Mérad désopilant.

Le générique de début se déroule sur l'écran avec une petite musique de fond. C'est l'instant que choisit Judith pour, elle aussi, débarquer dans le salon.

— Tu as choisi quoi ?

— Un truc marrant, mais on peut changer si tu veux.

— Le titre ? Bon sang, dis-moi le titre au moins.

— Bienvenue chez les Ch'tis.

— Bon, au moins on n'aura pas à se forcer l'esprit pour comprendre. C'est du réchauffé, mais ça me va.

— D'accord. Ça va juste commencer. Tu te mets où ? Sur le canapé, ou bien tu prends un fauteuil ?

— Peu importe : à mon avis, je vais m'endormir dans pas longtemps.

— Prends le divan, tu pourras étendre tes guibolles.

Elle le trouve soudain bien prévenant, mais c'est sympa qu'il le soit. Elle s'installe donc au milieu de la longue assise du siège de cuir couleur crème, puis elle replie ses deux jambes sous ses fesses, tirant sur sa nuisette un peu courte pour la garder sur ses genoux. Stéphane colle son derrière sur le fauteuil qui est à sa gauche. Les images défilent, et l'acteur qui joue se retrouve dans une position délicate suite à une série de mensonges. À la dérobée, le garçon jette un coup d'œil vers sa sœurette qui bâille déjà.

La serviette qui lui enturbanne la tête est appuyée contre le dossier du canapé. Sous la fine étoffe légèrement transparente, il devine la poitrine qui la tend à chaque respiration. Ses seins laissent entrevoir une pointe marquée dans le tissu peu épais. Et du coup, le calme relatif du garçon est de nouveau perturbé par l'imagination de ces nichons haut perchés. Et fatalement, chez lui, c'est toujours sous la ceinture que se déclare le séisme. Il pose sa main sur sa braguette, pensant sans doute masquer la déformation de l'endroit.

Ça ne sert finalement à rien puisque Judith a déjà fermé les volets de son regard clair. La bouche entrouverte, elle laisse échapper de petits sons bizarres à chacune de ses inspirations. Si en

plus elle se met à ronfler... mais non, le bruit se calme, et dans sa demi inconscience elle étend complètement ses cannes sur le divan, amenant sa tête sur l'accoudoir proche du fauteuil occupé par son frère. Elle bâille une fois de plus, étirant son corps telle une chatte.

Si les actions du film continuent leur petit bonhomme de chemin sur l'écran, le garçon, lui, ne suit plus rien d'autre que la forme allongée sur le sofa. La nuisette est suffisamment remontée pour qu'il devine l'absence de sous-vêtements. Et puis les seins ronds qui se dessinent à présent sur le devant du trop court négligé qu'ils compriment... c'est fou ce qu'elle est attirante ! Elle ne ronfle plus, mais semble ronronner doucettement. Que se passe-t-il dans la tête du jeune homme ? Devant lui, cette forme alitée n'est plus rien d'autre qu'une femme.

Lentement, il décolle ses fesses de son siège, se penche en avant et finit par se relever complètement. Puis il s'agenouille devant le lit improvisé où dort Judith. Il ne bouge pas, restant de longues minutes à observer ce corps de rêve totalement relâché. Oh, il y mettrait bien les mains, la bouche ; une furieuse envie de l'embrasser lui monte au cerveau, mais il lui reste un zeste de pudeur, une peur de se faire incendier si d'aventure elle se réveillait. Alors il se contente de ce qu'elle offre, bien involontairement peut-être.

⋆

Le son et les images se perdent dans le dédale d'une cervelle féminine fatiguée. Il fait bon, et Stéphane est calme sur son siège. Absorbé par la vision du film, il ne bouge pas. Judith sent que déjà le sommeil la gagne. Elle devrait aller se coucher, mais elle se trouve si bien là...

Elle est réveillée toute seule par son propre ronflement. Alors, sans réfléchir vraiment, elle s'étend sur le canapé que gracieusement le frangin lui a laissé. Sa tête vient se poser, proche du corps de son colocataire. Il ne fait pas mine de la voir. Du coup, elle referme ses quinquets et repose ses paupières.

Elle est bien, dans un monde pas totalement clos par le sommeil, mais pas non plus suffisamment en éveil. Elle sait – elle devine – le mouvement devant elle : une ombre qu'elle ne cherche pas à distinguer s'est accroupie face à sa couche provisoire. C'est drôle comme elle semble contente de se sentir moins seule... Elle ne bouge pas, mais ses sens pas vraiment endormis lui laissent entendre le souffle de celui qui s'est rapproché de sa place. Pourquoi ne réagit-elle pas alors que des gestes plus saccadés lui rappellent vaguement un autre moment de cette même journée ?

Il lui semble – mais dans son songe, elle est si bien – il lui semble, oui, que ce bras qu'elle imagine bouge de haut en bas, que la main masque une amplitude menant à un évènement marquant. Le souffle s'est juste un peu plus ajusté pour venir au centre d'elle. Elle se sent épiée, scrutée à la loupe, mais puisque c'est délicieux, pas besoin de s'énerver. Puis elle a chaud, terriblement chaud, et sa patte glisse sur le nylon du vêtement qu'elle porte. Derrière ses paupières, il n'y a plus de mouvements.

C'est sur sa poitrine que le vent court désormais. Un souffle qui ne tiédit pas et augmente encore la température de ce qui lui creuse le ventre. Alors, pourquoi hésiter ? Elle a besoin de toucher, de caresser ce ventre qui la démange. L'ourlet de son déshabillé est sur son nombril et elle se voit, touchant doucement ces flammes qui lui brûlent l'entrejambe. Lentement d'abord puis plus rapidement, elle laisse filer ses doigts dans des recoins entraînant des vertiges sensationnels. C'est trop top !

Quand donc a-t-elle la véritable sensation que sa main tient un truc bouillant ? Aucune idée ! Mais elle sait que son bras refait des gestes qu'elle copie sur certains aperçus plus tôt. C'est drôle comme l'impression de réel se fait place dans son esprit. Elle masturbe un sexe ; de cela elle en est certaine dans son songe érotique. Son ventre réclame de la bite et elle gémit doucement. Rien à faire, ça ne passe pas totalement. Elle a les yeux ouverts ou fermés ? Impossible à dire. Dans le noir, la réalité n'est pas probante. Elle

se frotte sur ce qui est dur au centre de son corps. Elle crie, elle hurle même. Et c'est la délivrance.

Une main lui parcourt la fente qui suinte de bonheur. De nouveau une bouffée de chaleur l'envahit. Elle murmure toujours dans son sommeil :

— Baise-moi... caresse-moi. Oui, donne-moi du plaisir.

— ...

— Prends-moi, fais de moi une femme. Oh, j'ai tellement envie... oui, touche-moi, vas-y ! Ne crains rien.

Elle vit ce qui se passe. La main est là qui la fouille ; un doigt qui la pénètre lui arrache pourtant un cri rauque. La patte reflue. Mais c'est pour mieux être reprise par les mains de Judith, qui la replaque de suite sur l'endroit qu'elle vient de quitter.

— Reste là ! Continue ta danse de sauvage ! Oui, donne-moi ce que j'attends. Ne t'inquiète pas de cette virginité dont je veux me débarrasser. Viens ! Je veux aussi goûter à ta queue ; tu veux bien, dis ? Tu es d'accord ?

— ...

Elle se vautre sur le canapé, ses fesses rebondies se cabrent sous le doigt qui les frôle. Le mec n'a pas de visage. Ou plutôt si, il en a dix, vingt... cent. Il a toutes les gueules du monde. Et lentement elle jouit sous les assauts d'un sexe gorgé de sang qui la défonce tantôt lentement, parfois trop violemment. Elle revient à la charge par ses mots amoureux qu'elle veut crus et attirants :

— Ne t'arrête pas, prends-moi ! Oui, baise-moi comme personne ne l'a encore fait. Je veux être une femme, ta femme, pour un instant, une nuit, une minute, une vie. Je veux te sentir en moi. N'aie pas peur. Enfonce-toi en moi avec ça...

Sa main tient toujours le mandrin qu'elle attire vers elle à toucher sa chatte pour que l'engin s'y engage. Un premier coup de reins la fait plier et hurler. Puis le second qui, cette fois, accentue une douleur incompréhensible. Et enfin un rythme de croisière où le bien et le mal se mélangent en une seule sensation. Une émotion

de se sentir enfin dépucelée, comme si l'hymen devenait à la fois étoile et soleil, nuit et jour confondus.

— C'est bon... n'arrête pas, n'arrête plus, plus jamais... donne... donne, donne-moi du plaisir !

⋆

À genoux devant le corps de sa sœur, Stéphane se masturbe doucement. Elle crie sans trop qu'il comprenne pourquoi. Le son de ses paroles ne couvre pas celui des acteurs du film. Le garçon tend l'oreille mais n'arrive pas à saisir le sens de ce qu'elle marmonne entre ses dents. Il arrête sa branlette, effrayé par les gémissements de la jeune femme qui fait visiblement un cauchemar. Mais les mains de Judith aussi font un étrange périple pour se rendre aux confins de son déshabillé. Il reste coi de la voir remonter le fin tissu.

Elle aussi se touche en gesticulant dans tous les sens et se recroqueville sur le sofa. Elle bouge dans une crise d'hystérie ressemblant fortement à une danse amoureuse. Elle rêve à quelque chose de très excitant, à en juger par ces déhanchements forcenés. Sa main tripote sa chatte surmontée d'un buisson enflammé et ses seins se soulèvent alors qu'elle braille des mots insensés. Stéphane ne bronche plus. Sa queue reste pourtant raide comme un piquet de pâture. Il ne tente pas de calmer ou de réveiller celle qui lui offre un étrange spectacle.

Les doigts de sa sœur griffent le bas de son ventre. Elle le soulève pour enfoncer en elle un index rageur. À aucun moment elle n'a cessé de marmonner des suites de phrases indéchiffrables pour l'ouïe de Stéphane, et ses phalanges tendues en guise de bite miniature s'enfoncent dans ce que le garçon guette avec insistance. De la chatte suinte de la mouille, et l'index semble être avalé par cette cavité humide. Judith hurle encore et encore. La dernière phrase devient plus compréhensible et le jeune homme croit comprendre « C'est bon... n'arrête pas, n'arrête plus, plus jamais... donne... donne, donne-moi du plaisir ! » mais il n'est certain de rien. Il se

recule un peu, et la main qui revient de la cave a une petite tache de sang sur l'ongle de l'index. Merde ! Cette fois, elle va trop loin ! Il a peur qu'elle se fasse du mal. Il hésite, recule un peu plus et se rassoit sur son fauteuil. Sa sœur est désormais plus calme, mais son cou et en sueur. Alors il pose sa main sur le bras de la femme allongée.

— Judith... Judith, bon sang, réveille-toi !

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je crois que tu as fait un cauchemar... Tu cries depuis au moins cinq minutes et tu t'agites dans tous les sens.

— Quoi ? Où sommes-nous ?

— Ben... dans le salon et nous regardons le film.

— Merde ! J'ai vraiment crié et rêvé ?

— Oui ; ça ne devait pas être si désagréable... Mais regarde ta main !

— Ma... main ?

— Oui. Tu as dû te griffer quelque part, tu vois... il y a un peu de sang sur le canapé.

⋆

— Vous croyez que vous saurez mettre mes mots par écrit ? C'est une histoire vraie que je viens de vous raconter là. Elle a eu lieu... en... j'étais bien jeune et bien con. Depuis, je me suis marié et mes deux enfants, Maryse et Bruno font leurs études. Eux ont par contre seulement deux ans d'écart. Et devinez quoi... eh bien ils cohabitent dans le même appartement que ma sœur et moi.

— Et Judith, elle ? Qu'est-elle devenue ?

— Regardez la télévision mercredi soir ; vous la verrez : elle passe dans une émission avec un de ses confrères cardiologue. Elle vit aux Etats-Unis, et est toujours célibataire. Je crois – elle ne l'avouera jamais – je crois qu'elle aime seulement les femmes.

— Merci de m'avoir reçue. Je vous fais parvenir une copie du récit en avant-première.

— Vous m'en donnerez un exemplaire pour Judith ? Je suis sûr qu'elle sera bien surprise de lire certains passages...

— Eh bien au revoir, Stéphane, et à très bientôt.

— Au revoir, et merci encore, Jane, de m'avoir écouté avec attention.

6. Vénus, ou la passagère inconnue

Marc Genty roule vitres ouvertes. Pourtant, en ce début de novembre, la température n'est guère clémente ; mais il fume en douce et ne veut pas que Mylène, sa femme, lui fasse encore une scène. Depuis quelques mois, le couple qu'il forme avec cette ravissante créature aux yeux de chatte bat de l'aile. Il a sa part de responsabilités dans cette histoire, ce qu'il reconnaît volontiers. Il traîne souvent avec ses vieux potes, ceux de l'école communale, retrouvés un peu par hasard après s'être perdus de vue pendant une quinzaine d'années.

« Traîner » est un euphémisme tout paternel : il picole trop, et il le sait bien. Mais bon, comment résister lors de soirées où les hauts faits d'armes de jeunesse des uns et des autres incitent à trinquer allégrement ? Là, en compagnie d'Arthur, Georges ou encore Damien, il avait tiré une taffe ou deux puis, de bouffée en bouffée, il s'est remis à fumailler clandestinement. Alors sa rousse râle davantage à chacune de ses sorties.

Elle s'est d'abord imaginé que Marc avait une maîtresse. Puis elle a compris qu'il n'est déjà pas un acharné du sexe avec elle ; alors, avoir une amante lui passe largement au-dessus de la tête. Par contre, elle a vite saisi qu'il boit un peu plus que la normale, et là, la pilule ne passe pas. Si en plus elle découvre des odeurs de cigarettes... ça va être sa fête, et il aura encore droit à l'hôtel du cul tourné, ou peut-être même que c'est sur le canapé qu'il va finir sa nuit, après sa soirée bien arrosée.

Il rentre du village avec quelques grammes dans chaque œil, alors il roule sur de petits chemins pour ne pas risquer une mauvaise rencontre avec les hommes en bleu. C'est sa hantise. Se voir retirer son permis de conduire serait la pire des catastrophes. C'est donc toutes vitres ouvertes à l'avant de son véhicule et en chantant à tue-tête qu'au loin, il aperçoit des lumières. Immédiatement celles-ci sont assimilées dans son esprit à des gyrophares ; et ces feux clignotants-là, il tient à les éviter à tout prix. Il s'arrête donc au beau milieu d'une forêt de sapins. Il coupe le moteur et se tait.

Le silence est lourd, pesant, et le froid de la nuit lui tombe sur les épaules ; tant qu'il roulait, c'était supportable. Mais ce sont surtout les lumières de police qui dégrisent légèrement Marc, qui fait quelques pas, avançant à couvert pour se rendre compte de ce qui motive le ballet étrange de ces lueurs lointaines. Ces cons vont encore le mettre plus en retard qu'il ne l'est déjà, et cette fois il est bon pour une sévère engueulade ; il n'y coupera plus, c'est sûr.

Bizarre comme les lumières semblent venir du dessus des grands arbres. L'idée saugrenue que les flics ont peut-être mobilisé un hélicoptère lui traverse l'esprit ; Marc se met à rigoler de sa connerie. Bon, il est sans aucun doute un peu gris, mais de là à lui envoyer la cavalerie ailée, il reste de la marge. S'avançant un peu sur le chemin, il découvre à plusieurs centaines de mètres de l'endroit où il se trouve un engin totalement inconnu se tient en l'air ; c'est lui qui émet des flashs lumineux comparables aux gyrophares des gendarmes.

Interloqué, notre buveur n'en revient pas. C'est quoi, ce truc qui se tient entre ciel et terre, presque à la cime des sapins ? Comme ceux-là ont entre vingt et trente ans, ils font quoi ? Pas loin de vingt-cinq mètres de haut. Il le sait, il les a repiqués avec son grand-père quand il avait six ou sept piges. Merde, c'est tout de même glaçant, ce spectacle... Il se jure que si c'est un tour de ses quinquets ou de l'alcool, il ne boira plus une goutte de bibine ni de pinard. Encore moins de son sky préféré. La boule en suspension

au-dessus du faîte des arbres est soudain encore plus illuminée ; Marc a même l'impression qu'un rayon vert vient de balayer le sol autour de la chose qui stationne là-haut.

Dans ce halo d'une couleur indescriptible, il apparaît au bonhomme tremblant qu'une forme se déplace. Marc se prend le bras gauche entre pouce et index et se pince pour s'assurer qu'il n'est pas en plein rêve. Une silhouette sort lentement de ce torrent verdâtre qui donne une clarté étrange à tout ce qui l'entoure, éclairant autant que le soleil en plein jour. Le seul problème, c'est qu'il est vingt heures trente et qu'en novembre, à cette heure-là, il fait aussi sombre que dans une galerie de mine. Et comme si cela ne suffisait pas, le truc suspendu dans l'air s'éloigne rapidement sans émettre le moindre bruit.

Secoué par cette vision sortie tout droit de son cerveau embrumé, Marc Genty regagne fissa sa voiture. Il démarre et ferme les vitres. Il est gelé lorsqu'il reprend la voie ordinaire qui le mène chez lui. L'image de sa femme l'attendant ne le motive pas vraiment à foncer, mais il sent que ses tripes sont nouées par ce à quoi il vient d'assister. Et au croisement du chemin qu'il quitte et de la route départementale sur laquelle il doit faire encore un kilomètre, quelque chose surgit soudain dans le pinceau de ses phares.

En fait de quelque chose, c'est plutôt quelqu'un, et en l'occurrence une femme qui longe la route bitumée. Le pied de Marc écrase le frein pour éviter la silhouette qui lui fait sortir les yeux des orbites. Il y a de quoi être désappointé : dans le faisceau des phares, la femme qui marche est jeune, très jeune. De plus, elle est... entièrement nue. À l'extérieur de l'habitacle de sa petite routière, la température avoisine le zéro et un vent cinglant frappe de plein fouet la jeune femme qui ne semble pas avoir vu la voiture. Il ouvre la portière, mais la drôle de dame passe, tel un zombie, le long du fossé qui borde la route.

— Hé, attendez ! Vous allez attraper la mort. Où allez-vous comme ça ? D'où venez-vous en pleine nuit par un froid de canard pareil ?

L'autre ne fait pas mine de l'apercevoir et continue son chemin sans broncher. Marc court derrière la femme qui erre par un temps à ne pas mettre un chien dehors. Il lui attrape le bras. La créature est froide, comme morte. L'homme revoit le spectre lointain, aperçu dans la lumière de l'étrange engin qui vient de partir, il ne sait ni comment ni où. En courant, il repart vers sa bagnole, et muni d'une couverture il fonce vers la donzelle qui va mourir de froid, il en est convaincu. Cette fois, elle s'arrête et se laisse emmitoufler dans le plaid de laine.

— Venez ! Venez dans la voiture : vous allez attraper la mort à courir dans la nuit glaciale.

— ...

— Vous êtes muette ou quoi ?

La créature, dans sa couvrante à carreaux rouge et noir, est assise à la place du passager avant. D'un coup, Marc réalise que ça va être coton de raconter à sa bourgeoise qu'il vient de « trouver » une femme à poil au milieu de nulle part. Mais décemment, il ne peut abandonner la nana en pleine nature par ce froid intense. Alors tant pis, advienne que pourra, la décision de la ramener chez lui n'est pas la plus facile qui soit. C'est pourtant ce qu'il fait. Ce sont donc deux personnes qui roulent en direction de Mylène.

⋆

Mylène, trente-sept ans, attend une fois de plus son mari. Marc a depuis quelque temps changé. Lui qui rentre d'ordinaire pour le dîner est de plus en plus souvent en retard. Alors, devant la table dressée, la blonde plantureuse s'énerve un peu. Les copains, c'est bien, mais à trop haute dose ça l'insupporte. Ce soir elle se sent – se sentait – d'humeur coquine. Elle s'est habillée assez court, avec

l'espoir que Marc la regarde autrement. Elle veut renouer avec lui des relations mari-femme plus normales.

Ça fait combien de temps qu'il ne l'a pas touché ? Ça remonte à... si loin qu'elle ne retrouve plus le dernier soir, la dernière fois où il lui a fait l'amour. Elle frissonne en songeant que l'idée que son mari puisse avoir une maîtresse n'est pas si dingue que cela. Il lui raconte qu'il passe du temps avec ses amis, mais elle n'en sait rien, finalement. Et puis il boit trop. Alors ce soir, elle veut sortir le grand jeu. Le ramener dans le lit pour autre chose que dormir.

Et pour cela, elle a mis le paquet. Jupe courte malgré le temps exécrable de ce début d'hiver. Un chemisier dont l'échancrure non boutonnée devrait réveiller, chez celui qu'elle aime malgré tout, des ardeurs un peu en berne depuis trop longtemps. Sous ses oripeaux qu'elle juge plutôt... suggestifs, pas de culotte ni de soutien-gorge. De surcroît, elle a passé un long moment à la salle de bain, prenant soin de ce corps qu'elle compte bien lui offrir. Mais encore faudrait-il que ce con revienne.

La nuit est tombée, et avec elle le gel et la froidure. Alors dans le salon elle vient préparer le feu dans la cheminée : un plus pour ce qui lui trotte dans la tête. Le dîner est prêt, et deux assiettes s'acoquinent avec des bougies qu'elle n'allumera qu'à la dernière seconde, au retour du maître de céans. Retour qui se fait appeler « Désiré », ravivant ses vieux démons et ses suspicions légitimes. La pensée d'une maîtresse potentielle fait une réapparition progressive dans l'esprit de la blonde.

Elle grommelle depuis quelque dix minutes, pestant après son Marc qui gâche toujours tout. Un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine lui montre au loin des lueurs suspectes. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé... Et s'il s'était fait rattraper par la patrouille ? Il lui arrive de plus en plus fréquemment de rouler un peu bourré, conséquence directe de ses retrouvailles avec ses anciens amis d'école. Mylène se tord les doigts en imaginant le pire. Au-dehors,

le thermomètre indique une température négative. Merde, où est-il encore passé, cet idiot ?

Mais voici que dans la longue allée qui va de la route à la cour de leur maison, les pinceaux des phares avancent lentement. Ouf ! Le cœur de la blonde fait un grand bond dans sa poitrine. Marc arrive, et elle est bien décidée à exécuter son plan de sauvetage de leur mariage en perdition. Alors elle ferme les volets roulants de la cuisine puis s'avance sur le perron. Marc est près de sa voiture et tient la portière passager ouverte. Elle ne comprend pas vraiment ce qui se passe.

— Mylène, viens m'aider. Viens vite !

— Quoi ? Ne me dis pas que tu as ramené un de tes poivrots de copains beurré à la maison ?

— Mais non ! Viens me donner un coup de main. Regarde ce que j'ai trouvé sur le bord de la route : une femme complètement à poil.

— Mais... une femme à poil ? Tu te fiches de moi, là ! Dis-moi que tu n'as pas fait ça...

— Quoi, ça ? Elle semble muette et elle était complètement gelée. Je ne pouvais pas la laisser sur la route dans cet état.

— C'est ta maîtresse, et tu me mènes en bateau, c'est bien cela ? Tu me prends pour une conne pour de bon...

— Mylène, nom de Dieu ! Donne-moi un coup de main pour sortir cette dame de la voiture et l'emmener au chaud. Elle va bien finir par nous dire, nous expliquer ce qui lui arrive.

— Je crois que tu vas avoir toi aussi de sérieuses explications à me fournir ; si tu t'imagines que je vais gober ton histoire de gonzesse nue sur la route... il fait moins dix !

— Elle te racontera son histoire toute seule. Donne-moi donc un coup de main !

Ensemble, ils parviennent à extraire la femme qui ne réagit pas du tout. Puis, pour qu'elle ne marche pas les pieds nus sur le sol gelé, dès qu'elle est hors de l'habitacle de son véhicule Marc la

soulève et l'emporte vers l'intérieur de la maison. Machinalement, Mylène est passée devant eux et ouvre la porte.

— Mets-la dans le salon, il y a du feu dans la cheminée.

— ...

— Oui, j'avais envie de passer un moment avec toi sur le canapé, mais visiblement tu as déjà rempli tes devoirs extraconjugaux ailleurs.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne pouvais pas la laisser dans le froid et pas non plus appeler les flics... j'ai dépassé la dose autorisée pour conduire... je n'avais que cette solution.

— Mais bien sûr ! Va à la salle de bain chercher mon peignoir. Elle y sera mieux que dans ta couverture. Et elle a bien un prénom ta... naufragée de la route ?

— Je ne la connais pas ; comment dois-je te le dire ?

Marc file chercher le peignoir, et c'est Mylène qui se charge de la couvrir. Lorsque la couvrante quitte le corps de la femme qui est brune, dans la lumière du salon l'épouse de Marc émet comme un sifflement.

— Eh bien, tu ne te refuses rien ! Ça ne m'étonne pas que nous ne fassions plus jamais l'amour : je ne pourrai jamais rivaliser avec... ça. Toi, mon bonhomme, tu vas me le payer. Tu ne perds rien pour attendre.

— Mais...

— Ça va, Madame ? Comment vous appelez-vous ?

— ...

La brune ne semble pas entendre, mais son visage reprend quelques couleurs. Ses yeux hagards scintillent d'une lumière étrange. Enfin sa respiration saccadée reprend un rythme proche de la normalité. La femme renaît. Elle tend les mains vers l'insert.

— Vous avez faim ? Mylène – c'est mon épouse – va vous mettre une assiette. Nous appellerons les gendarmes demain matin, si vous voulez.

— ...

— Marc a raison. Venez, nous devons dîner.

Ils aident l'étrangère à se remettre debout. Mylène se déchausse, et les mules qu'elle porte terminent leur course aux pieds de la créature que son mari a amenée chez eux. De plus, dans l'esprit de la blonde, une lueur de soulagement naît : Marc ne peut pas avoir inventé un truc pareil. Et il a encore bu un peu, elle l'a senti. Tout comme elle a reniflé l'odeur de tabac dont ses fringues sont imprégnées. Quant à cette femme sortie de nulle part, elle ne dégage aucune fragrance d'un quelconque parfum ; seul celui qui émane de son peignoir est ostensiblement présent. Du reste, la créature sort peu à peu de sa torpeur.

Alors Marc lui narre par le détail les lumières bizarres, sa peur d'un contrôle de police, puis la découverte de la personne nue sur le bord de la route. Il tente même d'expliquer qu'il a eu la sensation que cette personne venait de la boule qu'il a vue en suspension au-dessus des arbres. Mylène ne l'interrompt pas, elle le laisse raconter. Ses yeux sont rivés sur le visage de la nana qui, sur sa chaise, revient peu à peu à elle.

— C'est une très belle femme. D'après toi, elle sort du néant ?

— Je n'en sais rien. Je dis juste que j'ai vu comme un rayon vert et qu'une silhouette qui pourrait bien être elle en est sortie. Mais je ne fais qu'avancer une hypothèse. Pas forcément la bonne.

— Elle n'a donc pas encore dit un mot ?

— Non, rien. Mais peut-être va-t-elle enfin sortir de sa torpeur et nous raconter... qui elle est et d'où elle vient.

— On devrait la nourrir, lui donner la becquée comme à un gosse. Merde, ça me fout la trouille, cette affaire !

— Et moi donc... J'aurais dû appeler les flics, mais mon permis et tout le bordel qu'un retrait peut entraîner...

— Madame... Madame, vous m'entendez ?

La tête aux cheveux bruns vient de se tourner vers la source de l'appel, vers la musique de la voix. Pas un son audible ne sort cependant de la gorge qui tente un gargouillis incompréhensible. Les

deux billes brunes roulent dans leurs orbites. La fourchette chargée d'aliments que Mylène porte aux lèvres de l'inconnue est happée par les mâchoires entrouvertes. Lentement, l'autre mastique la bouchée. La déglutition se fait au bout d'un long moment. L'épouse de Marc tente alors de lui mettre le couvert dans la main.

Finalement ça fonctionne, et la brune arrive à manger doucement. Marc et Mylène font de même. C'est seulement à cet instant que le mari s'aperçoit que la table était déjà dressée avant son arrivée et que ce qui est étalé pour le dîner n'est pas ordinaire : les bougies – bien que non allumées – la bouteille de champagne dans le seau à glace, rien n'est habituel.

— On fêtait quoi ? Je ne me souviens pas que ce soit l'anniversaire de quelqu'un, ce soir.

— Non. J'avais seulement envie... de te dire que je t'aimais toujours.

— Moi aussi, Mylène, je t'aime toujours, et je ne t'ai jamais trompée. C'est vrai que je bois trop, que je vois trop souvent mes anciens copains d'école, mais je te promets que je vais y remédier.

— Quant à ton cadeau d'amour... il est très, très étrange.

— Je... je suis désolé, tu me comprends ? Je ne pouvais pas la laisser mourir de froid.

— Oui, oui, mais qui est-elle, et d'où vient-elle ? Elle n'est tout de même pas tombée du ciel ! En tout cas, elle retrouve l'appétit. Sers-nous donc un petit verre de bulles...

— Tout de suite ma chérie. Tu crois qu'elle peut en prendre aussi ?

— C'est une adulte, sans aucun doute. Alors verse-lui une flûte aussi. Souhaitons, surtout pour toi, que sa version des faits soit identique à la tienne.

Le repas prend fin sans que la brune n'ait prononcé une seule parole. Ses regards vont et viennent sur tout ce qui l'entoure. Mylène a comme l'impression que – c'est bête à dire – mais que ces quinquets sont semblables à des appareils photo et qu'ils s'imprègnent

de tout ce qu'ils entrevoient. Un sentiment de malaise couve dans le crâne de la blonde. Elle chasse l'idée persistante que Marc et cette poupée muette sont amants. Pourquoi éprouverait-il le besoin d'inventer une fadaise de cette ampleur ? Pour le plaisir de lui faire mal ? Ça n'aurait aucune signification ; et puis elle connaît bien son Marc : il n'a pas l'esprit aussi tordu. Machinalement, elle dessert la table, puis son mari et elle, en compagnie de la passagère de la nuit, retournent au coin du feu. À nouveau la brune a ce geste simple de tendre les bras, approchant ainsi ses mains de la source de chaleur. Instinctivement, Mylène lui parle.

— Oui. Les flammes. Il fait bon, n'est-ce pas ?

— Bon... n'est... cee... paaas ?

— Eh ben voilà ! On sait que vous avez une langue.

La voix de l'étrangère est rauque, métallique. Comme si elle sortait d'un ordinateur, d'une machine. C'est bien l'impression bizarre qu'en retirent Mylène et Marc. La femme respire de nouveau plus vite. Elle semble chercher au fond de ses tripes quelque chose qui ne veut pas sortir, puis elle reprend d'une voix toujours neutre et monocorde :

— Je m'appelle Vénus. Je ne suis pas humaine. Je suis fabriquée à l'image des Terriens... femelles.

— ... Quoi ? C'est une plaisanterie, Marc ! Ta copine débloque totalement. Elle délire.

— Mon système de bord détecte vos voix, vos sons, et les accorde en fonction d'un programme implanté sur mon disque dur. Je ne pouvais pas vous parler avant que l'analyse soit réalisée totalement. Ce n'est pas parfait, mais je pense que vous pouvez me comprendre.

— ...

— J'ai ingéré vos aliments pour analyse : c'est viable pour les habitants de votre planète. Je ressens aussi le chaud mais je dois m'en tenir éloignée pour ne pas risquer de voir fondre certains de mes composants.

— Vous vous foutez de nous ?

— Si « foutez » est là assimilé à « moquez », la réponse est non. Je suis là pour parachever une étude sur la nature des relations entre les mâles et les femelles de cette planète. Mes constructeurs vous ont mis sur écoute depuis des millénaires. Ils viennent régulièrement, et des spécimens dans mon genre sont expédiés sur cette terre. Ils recueillent toutes sortes de données, et lors de leur rapatriement, les renseignements ainsi collectés sont dépouillés et comptabilisés. Nos concepteurs s'assurent de cette manière de votre évolution au fil du temps.

— Mais... c'est une blague ! Vous êtes la maîtresse de mon mari !

— Maîtresse ? L'analyse de ce vocable renvoie à plusieurs interprétations de son sens.

— Pour... pourquoi alors êtes-vous sur Terre, vous ?

— Pour étudier, voir les différentes manières employées par les êtres vivants de cette planète pour se reproduire.

— Vous sous-entendez que vous regardez les gens faire l'amour ?

— Si « faire l'amour » signifie « se reproduire », alors oui.

— Mais vous êtes bien une femme ?

— Je suis conçue sur le modèle standard femelle le plus courant sur votre monde. Si vous voulez faire une démonstration de votre mode de reproduction, je peux me mettre en veille. Je n'enregistrerai que les images et les sons, sans aucune intervention de ma part.

— Quoi ? Vous voulez dire que vous voulez nous mater en train de... baiser ? C'est insensé ! Qu'est-ce qui peut vous donner à penser que nous sommes dans une ambiance amoureuse ?

— Les études des mœurs des humains faites précédemment : des vêtements adaptés, l'ingestion d'aliments différents de ceux habituels ; et puis les femelles sécrètent des phéromones que mon analyseur de particules a décryptées ici.

Marc écoute Mylène discuter avec la poupée. Il n'arrive pas à croire que ce qui se tient là, dans leur salon, n'est pas vraiment une

femme. Son épouse a également la même impression de malaise. La chose, la créature, parle d'une voix apparentée à celle de leur ordinateur. Neutre et métallique, sans émotions particulières, accrochant certains mots ou les anglicisant parfois dans leur terminaison. De là à croire que c'est un automate, il y a loin de la coupe aux lèvres. Une poupée gonflable plus vraie que nature.

Il n'en demeure pas moins vrai que ce truc, cette machine, croit avoir senti que son épouse est en attente d'un moment câlin. Ce qui expliquerait donc la table mise, l'accoutrement légèrement outrancier de Mylène, et même le champagne accompagnant le dîner. Mais une poupée de latex qui mange et boit, lui non plus n'arrive pas à y croire. Le mieux à faire est donc de s'adresser à la seule personne qui détient la réponse.

— Mylène ? Tu avais vraiment envie de... faire l'amour avec moi ce soir ?

— C'est si surprenant ? Tu n'aurais pas toi aussi aimé cela ?

— Si ! Si, bien sûr. Tout ce décor signifie donc que cette étrangère a raison ?

— Ce qui me surprend, c'est qu'elle a bien analysé la situation. Mais de là à accepter le fait qu'elle soit une espionne martienne... balivernes que tout ceci !

— Pas martienne : je viens d'une planète qui gravite autour d'une étoile située dans cette zone d'espace que vous dénommez « constellation du Centaure », mais je ne peux pas vous révéler mes origines précises. « Espionne » n'est pas non plus le bon choix ; « étudiante androïde en mission d'exploration du cosmos » serait plus approprié. « Baliverne » est inconnu de mon logiciel de traitement de votre parole. J'ai une mission à accomplir, et sept-cent-vingt heures de votre temps pour exécuter ma tâche.

— Un mois ? Et comment comptez-vous vous y prendre ? Marc et moi ne sommes pas des cobayes, et un voyeur – femme extraterrestre ou pas – ce n'est pas notre truc.

— Tu dis ça, Mylène, mais moi, ça m'émoustillerait plutôt de savoir qu'une partie de jambes en l'air entre nous pourrait devenir un sujet d'étude pour des scientifiques interplanétaires. Et puis c'est comme faire l'amour devant la télévision allumée, tu ne crois pas ?

— Je te trouve bien égrillard, ce soir...

— Qui a tout préparé pour que ce soit ma fête ? Et puis le robot n'interviendra pas, il nous l'a fait remarquer, il me semble.

— Oui... mais il y a trop de similitudes avec une vraie femme ; c'est plutôt gênant.

— Je ne suis pas sexuée ; vous pouvez vérifier. Les mâles et les femelles androïdes n'ont de différents que le torse et la voix. Pour d'autres missions, c'est impératif qu'ils se rapprochent le plus possible du modèle d'origine des terres visitées.

— Parce que vous allez aussi ailleurs ? Sur la Lune, par exemple ?

— Non. Nos pères créateurs ont cessé de coloniser la face cachée de la Lune dès qu'ils ont compris que vous étiez en mesure de vous y poser. Toutes les ressources utiles à la survie de leur forme de vie se trouvant sur votre satellite sont taries depuis longtemps. Que vous réalisiez en ma présence votre acte de procréation me ferait avancer dans ma mission ; ça écourterait aussi mon passage sur votre planète.

Les deux époux se regardent et se sourient. La poupée qui parle les laisse perplexes. La chose est assise sur un fauteuil ; sa tête reste immobile, yeux braqués sur le couple installé, lui, sur le sofa. Les mains des deux amants sont l'une dans l'autre. Lequel prend l'initiative d'embrasser son vis-à-vis ? Ce n'est plus important à ce stade. Mylène se sent comme remuée de l'intérieur par ce premier baiser échangé. Elle y répond avec fougue, empressement, pourtant mêlé d'une certaine retenue : la présence de l'étrangère n'arrive pas à couper l'embrasement de ses sens. Marc revient à la charge par d'autres pelles qui enflamment les corps.

Les pattes de son mari découvrent rapidement l'absence intégrale de sous-vêtements. Il semble rendu fou par la sensation d'abandon total de ce corps qu'il étreint farouchement. Bientôt deux jolies pommes sont découvertes, puis c'est au tour de l'entre-jambe de Mylène qui ne tarde pas à être dévoilé grâce aux caresses précises de son Marc. Le reste n'est plus que jeux amoureux sans se soucier de l'étude entreprise par l'être venu d'ailleurs. Vénus ne bronche plus ; les appareils photo ou caméras qui constituent ses yeux brillent d'une lueur sans âme.

Dès que le feu est allumé dans la peau de la femme qui reconquiert son mari, elle en oublie la présence de l'androïde. Mylène se déchaîne, sa passion prenant le dessus sur sa peur. Marc, tout heureux de revivre un épisode aussi singulier, profite de ce retour de flamme ; il a toujours apprécié la manière de faire l'amour de cette femme dont il est amoureux depuis le premier jour. Il refait pour elle, avec elle, des gestes oubliés, des mouvements dont il a perdu jusqu'à la saveur. Et les gémissements, les soupirs remplissent leur salon. Elle est belle, il bande, et le rituel immuable de l'amour les étreint tous deux.

Vénus, si elle n'en perd pas une miette, n'exprime aucun sentiment. Elle suit sans état d'âme les prouesses sexuelles des deux qui se donnent, jouissent et renouvellent plusieurs fois leurs jeux d'amour. Mais comme pour toutes les bonnes choses, il arrive un moment où les corps s'épuisent. Alors, dans les bras l'un de l'autre, les deux amants se refont quelques caresses, puis Mylène se rend à la salle de bain. Les traces luisantes sur son ventre et ses cuisses attestent que Marc n'a pas fait semblant. Celui-ci reste nu sur le canapé dont le plaid est souillé de sécrétions mélangées. Et comme s'il s'agissait d'une vraie personne, l'homme parle à cette Vénus immobile :

— Alors, vous avez réussi à mettre en images ce que vous venez de voir ?

— Oui. C'est donc cela que vous appelez sur cette planète « faire l'amour » ?

— Il y a plein d'autres mots pour décrire ce qui s'est passé. On dit plus vulgairement « baiser, s'envoyer en l'air, tringler, niquer » ; enfin, ce ne sont pas les mots qui manquent pour cela. Vous avez aussi analysé le plus important de cette affaire ?

— Je ne comprends pas le sens de vos propos.

— Pour que cela soit réussi, il faut que les émotions emportent tout sur leur passage. Les corps s'épousent, se marient, et pour que l'union soit totale, les deux protagonistes doivent absolument lâcher prise et laisser leurs esprits exprimer les sentiments qui les réunissent.

— Je ne suis pas programmée pour ressentir les émotions. Je ne fais qu'enregistrer ce qui se passe. Mais je peux, grâce à un programme spécial, dire si vous étiez dans le bon tempo, si vous étiez à l'unisson.

— Et ? Nous avons réussi le test de passage ?

— Test ? Il n'y avait pas de test. Je peux simplement affirmer que les cris et les soupirs de la femelle et du mâle étaient synchronisés. La quantité de semence implantée dans celle que vous nommez « Mylène » est suffisante pour concevoir beaucoup de petits Terriens. Par contre, le mécanisme de fécondation ne paraît pas très au point puisque le gâchis est trop important au regard des efforts fournis.

— Parce que vous comparez la quantité et le volume et quantifiez le temps passé à l'acte ? Mais ça ne marche pas comme ça entre les hommes et les femmes !

— Les données que je répercute tiennent compte de tous ces paramètres. Je n'y suis pour rien.

— Et vos... créateurs ? Comment se reproduisent-ils donc ? Ils ont bien un moyen de faire l'amour, tout de même...

— Impossible de répondre à votre question : je suis en sommeil entre mes missions. Mon ordinateur interne est désactivé.

— En fait, vous n'êtes qu'un morceau de chair équipé d'un processeur et programmé pour certaines tâches ?

— Oui. Il existe beaucoup de modèles ; certains sont prévus pour d'autres expériences avec votre population. Peut-être même qu'ils sont conçus pour recréer les conditions sexuelles de votre planète. Les logiciels sont formatés dès le départ.

— Mais ne m'avez-vous pas dit être asexuée ?

— C'est exact. Pour ce passage-là, mes concepteurs en ont décidé ainsi. Je ne saurais vous en dire plus.

— Il n'y a que des androïdes qui séjournent sur notre monde ?

— Je ne suis pas habilitée à répondre non plus à cette question. De plus, je dois recharger mes batteries.

— Ah bon ! Et comment faites-vous cela ?

— J'ai seulement besoin d'une source lumineuse. Votre étoile ; le Soleil, par exemple.

— D'accord... donc vous devez attendre le jour, c'est-à-dire demain. Et que va-t-il se passer là, tout de suite ?

— Je vais me mettre en veille pour garder un peu de vitalité, et dès que la source de lumière sera suffisante, l'auto-rechargement de mes accus se fera automatiquement.

— Alors votre étude est abandonnée durant votre mise en veille ?

— Pas tout à fait : mon cerveau électronique enregistre et transmet toujours certaines données relatives à ma mission.

⋆

La conversation est brusquement interrompue par le retour de Mylène. Elle rigole de voir Marc discuter avec la poupée.

— Ça me fait drôle de t'entendre parler à une marionnette. On va se coucher ? Ta copine extraterrestre peut dormir dans le fauteuil, non ?

— Oui. Je crois qu'elle s'est mise en veille.

— Elle peut encore enregistrer notre discussion ? Je crois que malgré le fait que ce ne soit pas une vraie femme, j'ai joui plus fort de savoir que cette machine-là nous épiait et nous filmait.

— Moi aussi, j'ai senti que c'était différent. On ne deviendrait pas un peu pervers sur nos vieux jours ? En tous cas, j'ai adoré ta manière de me faire l'amour, mais ce n'est pas un scoop ; je suis toujours aussi amoureux de toi ma belle.

— Tu crois que la voyeuse va passer un mois chez nous ?

— Je n'en sais fichtre rien. Mais si c'est chaque soir aussi agréable et fort, le robot peut passer sa vie ici !

— Tu crois qu'on peut parler de vie pour un ordinateur ?

— Je m'en fous ! Tu sais quoi ? J'ai encore un soupçon d'envie. On abandonne la poupée ici et on va dans notre lit ?

— Pourquoi pas ? Je suis certaine que l'appétit vient en mangeant. Et rien que de t'écouter, je sens que... moi aussi... tu vois ce que je veux dire ?

— D'accord. Bonne nuit, Vénus ; fais de beaux rêves. Et surtout, reste sage ; nous allons oublier de l'être, Mylène et moi !

Une lumière clignote dans les yeux de la chose. Et comme si elle avait déjà appris beaucoup des humains, une de ses paupières extrêmement bien imitée se ferme en un clin d'œil coquin.

Seules les flammes de la cheminée éclairent encore le salon. Quelque part au fond de l'univers, des ondes porteuses de sons et d'images d'un couple forniquant s'envolent en silence. Dans un lit tout proche, deux amants recommencent les gestes éternels d'un amour qui n'a rien de platonique.

La roue tourne, et au lever, l'androïde a disparu.

Mylène et Marc ont-ils rêvé toute cette histoire ? Ils semblent cependant si sincères en me la narrant que j'y crois, moi !

7. Pauline, ou les amours virtuelles

Jeudi 11 mai.

Répondeur téléphonique :

```
Bonsoir.
Suite à votre appel, je vous confirme mon passage à votre
domicile samedi matin à dix heures.
Merci de me rappeler en cas d'empêchement de votre part.
Cordialement,
Sally.
```

⋆

Samedi 13 mai, quelque part en France.

— Bonjour.

— Bonjour. Vous êtes Sally ?

— Oui, je suis à l'heure ? C'est un peu galère pour trouver votre maison. Vous êtes perdue ici, mais quel calme !

— Entrez, voulez-vous ? Il fait encore un peu frais malgré les premiers rayons de soleil. Je suis... un peu intimidée. Je n'arrive pas à croire que mon histoire vous intéresse. Vous voulez boire quelque chose ?

— Si vous avez du café, volontiers !

— Oh, je viens d'en faire du tout frais...

— On peut s'installer par ici ? J'ai seulement besoin d'une table et d'une prise de courant ; vous avez bien cela ici ?

— Oui, je ne vis pas à l'âge de pierre !

— Bien.

La jeune femme qui vient d'en faire entrer une plus âgée chez elle est visiblement émue. Mal à l'aise aussi sans doute, et Sally ressent ce trouble. Elle attend patiemment que la brune serve ses tasses d'un breuvage noir et odorant.

— Je... je ne sais pas par où commencer...

— Et si, tout bêtement, vous me racontiez qui vous êtes et comment vous avez fait appel à moi ? Ce serait un excellent point de départ.

— Vous... vous allez écrire tout ce que je vais vous dire ? En temps réel ?

— Je vais noter les grandes lignes. C'est pourquoi j'ai besoin de courant et d'une table. Mais ici nous sommes parfaitement installées, et je peux taper correctement. On s'y colle ?

— Je... vous posez des questions, ou je commence à me présenter ?

— Je vous écoute. Si j'ai besoin de points de détail, je vous poserai les questions utiles à ce moment-là.

— Alors, je me lance.

— Parfait !

⋆

— Je m'appelle Pauline. J'ai trente-six ans, et je vis seule depuis mon divorce il y a tout juste dix-huit mois. Éric, mon mari – mon ex-mari, pardon – était militaire. Officier dans l'armée de terre, et il voyageait souvent. Quand je dis voyager, ça veut surtout dire qu'on l'expédiait partout où il y avait des conflits. Nous restions de longues périodes sans nous voir. Et c'est sans doute cela qui a motivé ma décision. Nous sommes restés ensemble presque onze ans, durant lesquels notre vie de couple effective n'a pas excédé plus de six mois consécutifs par an.

— Quand vous dites six mois consécutifs, ça sous-entend qu'il ne rentrait jamais plus de temps à la maison par année ?

— Oui, c'est cela. Et pas totalement à la maison puisque la journée il était à la caserne et que nous vivions dans les petites maisons destinées aux officiers. Parmi d'autres familles, donc, et lorsque nos maris étaient en opération ou en mission, nous, les épouses, nous étions donc plus ou moins les unes sur les autres. Je n'ai jamais aimé cette promiscuité. Alors c'est sur mon ordinateur portable que je passais le plus clair de mon temps.

— Vous ne sortiez pas ? N'aviez donc pas d'amis, d'amies ?

— Pas vraiment. Vous voyez, ici ce n'est pas vraiment ma région ; et puis à dire vrai, les femmes de militaires ne sont pas très proches les unes des autres. Les ragots, les rumeurs, les médisances ne sont pas mon truc, et je suis du genre plutôt sauvage. Difficile donc dans ces conditions de vivre normalement. D'où mon intérêt particulier pour Internet. Puis j'ai trouvé un petit job à la poste.

— Ce n'est pas sur concours habituellement, ce genre de travail ?

— Plus maintenant. Je ne suis pas fonctionnaire, mais contractuelle. Et ce n'est que vingt heures mensuelles, de quoi ne pas crever d'ennui dans l'appartement de la caserne.

— Je peux vous poser une question... intime ?

— Vous êtes là pour faire votre travail ; alors autant régler les détails de suite, n'est-ce pas ?

— Tout à fait d'accord avec vous. Avez-vous eu envie ou une possibilité de tromper Éric, votre mari ?

— Des possibilités ? Je suppose que toutes les femmes en ont toujours pour peu qu'elles prennent soin d'elles. Que je l'ai fait ? J'avoue avoir été souvent tentée, mais sans jamais succomber à cette envie. Est-ce légitime de vouloir se sentir femme ? Peut-être que mon corps aurait aimé, mais ma tête, elle, ne suivait pas vraiment. Et, pire, je n'ai jamais osé le faire.

— Et lui alors, celui dont vous me parlez dans vos messages ? Vous ne l'avez pas invité, pas aimé ?

— Non ! C'est une parenthèse étrange dans ma vie. Un peu plus qu'un confident, sans véritablement qu'il ait été mon amant. Ou alors un amant de cœur simplement. Comment vous expliquer...

— Racontez-moi alors votre rencontre... virtuelle avec lui.

— Je dois vous dire que je suis allée sur des tas de sites assez « olé-olé », et que pour finir je suis arrivée un soir de trop d'ennuis sur celui dont je vous parle dans mes courriels. Bon, il n'y a pas d'images, pas de vidéos, juste des lectures. Il faut, comme dans tout, faire un tri pour différencier le bon du médiocre, voire du très mauvais. Et ce site possède donc un forum. Chaque inscription sur le site oblige le souscripteur à une présentation sommaire ; j'ai donc suivi la règle en tous points. Il m'arrivait aussi parfois de prendre part à certaines discussions. Plutôt discrètement, bien sûr : je suis de nature effacée et modérée.

— Ces dialogues, ces fils étaient... sexuels ?

— Pour partie, mais pas toujours. Et c'est à l'occasion de l'un d'eux que je l'ai repéré. Sans doute que lui aussi m'a remarquée – surtout ma logique raisonnable –, et c'est ainsi qu'il a pris contact avec moi.

— Comment ? De quelle façon ? Vous me donnerez son nom ou son pseudo ?

— Je pense qu'il en a plusieurs. Du reste, il officie toujours sur plusieurs sites du même type, alimente les forums et possède une érudition hors norme. Il parle de tous les sujets avec aisance et ne se montre pas... comment vous dire... hautain ou condescendant.

— Je vous sens encore très... attirée par ce monsieur !

— Ah ? Vous trouvez ?

— Oui : vous en parlez au présent, comme s'il était dans la pièce près de nous. Est-ce le cas ? Son ombre vous poursuit ?

— Je préfère taire cela ; le garder pour moi, si vous le voulez bien.

— C'est votre droit le plus absolu, bien sûr. Mais pour écrire votre récit, j'ai besoin d'éléments, et surtout de les ressentir. Du

concret, du palpable, et de croire en ces sentiments qui vous ont animée, ou vous animent encore. Vous me suivez ?

— Bien entendu. Cette histoire a mené à la faillite mon mariage, et je ne veux pas heurter les sensibilités de qui que ce soit. Je n'ai eu que ce que je méritais. Mais la vérité n'est pas celle entendue ici ou là. J'ai vécu mille morts, et la meilleure chose reste cette confession.

— Je suis là pour cela. Je vous assure que ce ne sont en rien des attaques personnelles. Je crois que votre démarche est constructive. Mais pour narrer une période tumultueuse de la vie de quelqu'un, j'ai aussi besoin de sentir que ce qu'il – ou elle – me raconte est prenant et me touche véritablement.

— Je ne mens pas ni n'omets rien. C'est juste un peu confus dans ma tête, et mes sentiments se mélangent. Donc, je l'appellerai « Serge » ; nous ne sommes pas si loin de la vérité, du reste, avec ce prénom. Nous avons commencé par échanger quelques mots sans importance, surtout basés sur des dialogues lors de nos réponses à des attitudes bizarres et chroniques sur le forum de l'unique site où je lisais des récits.

— Quelles sont vos aspirations en matière de lecture ? Vous aimez les romans, les policiers, les histoires un peu scabreuses ?

— C'est quoi, « un peu scabreuses », dans votre esprit ?

— J'entends par là des récits qui parlent d'amour, de sexe, et d'un mix de tout cela.

— À dire vrai, j'ai lu des trucs sur l'amour, cru parfois, incestueux aussi à d'autres moments. Je dois dire que j'aime les histoires de rencontres assez bien écrites et qui savent allier l'amour, le sexe à l'état pur et un brin d'humour. Lorsqu'elles sont bien décrites, en bon français, je crois que je pourrais... non, soyons objective : je peux en jouir sans même d'interventions quelconques de mes mains.

— Donc juste par l'imagination ? Alors pourquoi ne pas regarder tout bêtement un film – pardonnez-moi l'expression – un film de cul ?

— Parce que c'est moche, tout bêtement. Les sentiments sonnent faux, sont mal rendus, et les filles, les femmes sont toujours dans des situations où je vous mets au défi de croire qu'elles peuvent être réelles. Ça pue le faux, et de surcroît les sentiments restent très peu dépeints. Rien de très motivant à regarder une femme se faire enfiler par une ribambelle de mecs, tous montés comme des taureaux. Et l'envie chez moi ne peut que se confondre avec une certaine vision de l'amour amenant au sexe.

— Je change de sujet, là. Vous voulez me parler de Serge ?

— Il faut savoir que c'est un homme. Un homme dans le bon sens du terme. Il a pas mal bourlingué et vit bien loin de cette région que j'ai adoptée définitivement. Nous ne nous sommes jamais rencontrés autrement que de façon virtuelle. Et puis il est amoureux de notre langue. Je crois que ses origines sont partagées entre cette France qu'il aime et une culture plus slave.

— Vous auriez aimé le voir pour de bon ? Vous en étiez ou en êtes encore amoureuse ?

— Non. Le mot « amoureuse » ne correspond pas vraiment à l'état dans lequel nos longues conversations écrites me plongeaient. C'est plus profond que ce que nous appelons vulgairement « amour ». Je pencherais plus pour un engouement, un besoin de sentir que j'existe. Et sans être vraiment présent physiquement, il l'était bien plus qu'Éric, même lorsque ce dernier se trouvait à la maison.

— Je ne comprends pas...

— J'ai aimé Éric ; peut-être que je l'aime encore ? Mais pour Serge, c'était autre chose. Il était mon mentor, un maître dont je ne pouvais me passer. Rien de masochiste dans mes propos, pas plus que de réducteur. Je ne trouve pas les mots ; je crois que c'est de son savoir que j'avais seulement besoin.

— Vous êtes soumise ?

— Pas le moins du monde ! Oui, je sens ce que vous imaginez ; mais non, il n'est pas un « maître » dans ce sens-là du terme. Il n'a jamais été question d'ordres ou de quoi que ce soit de ressemblant entre lui et moi. Nos longs échanges épistolaires restaient de natures diverses et éclectiques. Il semblait capable de parler durant toute une nuit des étoiles, de revenir sur un « fake » qui insultait sa probité ou pouvait raconter des nuits de beuveries avec ses amis pour revenir une page plus loin à des choses plus métaphysiques. Et ces messages m'ont fait un bien fou. J'ai coupé les ponts lorsqu'Éric a trouvé le dossier de nos écrits sur mon ordinateur.

— Ça a entraîné votre divorce ?

— Oui. Son esprit strict de militaire a tout de suite assimilé ces échanges à de la tromperie. Bien entendu, dans certains passages il pouvait penser que c'était... chaud, ou hard. Mais il n'y a jamais eu de rapports concrets et amoureux entre Serge et moi. Nos liens sont restés sur un plan purement amical, et le plaisir de lui répondre par de longues lettres n'avait d'égal que celui de recevoir ses tirades tout aussi bien ficelées.

— Pourquoi, dans votre courrier, m'avoir dit que vous n'aviez pas lutté pour garder votre mari ? Vous étiez en mesure de démontrer que c'était juste... platonique.

— Sans doute. Mais Éric était un homme entier ; il ne pouvait pas partager cette idée qu'une femme – la sienne en l'occurrence – puisse écrire à un autre homme sans pour cela qu'il existât entre eux un lien amoureux. Chez lui, le doute était plus fort que son amour pour moi. Et dans son métier... la mort rôdait souvent autour de lui. La moindre erreur pouvait lui coûter la vie. De plus, nous ne nous retrouvions que pour faire l'amour le soir. Alors, avec tous ces mois, ces années passées loin l'un de l'autre... notre relation ne devenait plus que charnelle. Et dans l'esprit des autres, j'étais la salope qui profitait de l'absence de son mari pour tringler ailleurs.

— Vous vous êtes donc séparés sans pour autant que cela vous entraîne vers cet autre, ce Serge inconnu ?

— Oui. Le divorce a été une étape difficile, et j'aurais aimé un peu de soutien. Par contre, je n'ai pas voulu mêler cet homme à tout cela. Il ne sait sûrement pas aujourd'hui que la femme avec qui il correspondait a eu un tas d'ennuis justement à cause de ses messages. Le contenu ne peut cependant pas amener à la conclusion absolue que je suis coupable ou innocente. Et j'ai préparé pour vous, si vous acceptez d'écrire ce bouquin pour moi, des copies de tous nos échanges.

— C'est bien, mais c'est vrai que je préfère entendre de votre bouche les détails tels que vous les avez, vous, ressentis. C'est très différent d'une lecture de documents. Vous avez, m'avez-vous dit, trente-six ans ? Mais votre... correspondant, lui, comment est-il ?

— Il est plus âgé ; plus sage aussi, si les années rendent plus éclairé. Il porte des cheveux longs, baba cool encore. Adore la musique, aime les plaisirs de la vie. Il doit aussi aimer beaucoup les femmes, et reste marié également depuis des années. D'après ce que j'ai lu ici ou là sur les forums, il ne crache pas sur un bon verre. Respectueux également de toutes les formes de vie : il est végétarien.

— Un ange ! Vous me le décrivez comme un ange, là ?

— Non. Je vous livre le peu que je sais. Il semble capable de partager son goût pour l'alcool avec d'autres et parfois sa baignoire avec des amis. Il sait recevoir et a sans doute abusé de psychotropes dans sa jeunesse. Sinon je ne sais rien de lui. Vous voyez, il y a dans chaque être humain un peu de démoniaque et d'angélique qui se confondent.

— Vous avez rêvé de faire l'amour avec lui ?

— Non, jamais. J'ai seulement imaginé que ses longues mains – du reste, le sont-elles ? – que ses longues pattes caressaient ma joue. Sa voix, aussi. J'ai souvent fermé les yeux pour tenter d'en deviner les accents. Mais de l'oreille à la bouche, il y a des tas de

kilomètres qui ne seront jamais comblés. Je n'arrive plus non plus à me souvenir des intonations de celle d'Éric, et pourtant, lui et moi avons partagé bien plus que Serge et moi ne le ferons jamais. L'esprit est un farceur : il sait créer des illusions et faire en sorte que les mauvais souvenirs s'estompent rapidement.

— Vous regrettez votre mari ?

— Je crois que ce n'est pas totalement faux, mais que ce n'est pas exact. Il me manque, bien sûr, et je suis malheureuse de ce qui lui est arrivé. Mais je songe aussi que nous nous serions séparés lui et moi un jour. Son travail était une maîtresse plus enivrante que moi. Il côtoyait la mort. Ses journées étaient faites d'adrénaline et d'émotions fortes que je n'aurais pu compenser. Il était amoureux de cette vie dangereuse. Et j'ai dû compenser la peur de ce que je pressentais par cette relation avec Serge. Mais là encore, il aurait pu s'appeler Charles, Gilles, ou même d'un prénom féminin : ma seule attente était de déstresser, et je me suis perdue dans des récits où les hommes et les femmes vivaient en cinq pages des aventures que je n'osais pas.

— Vous avez vécu ou vivez depuis une autre histoire avec quelqu'un ?

— Non, pas vraiment envie. En quinze mois j'ai divorcé et enterré le seul homme avec qui j'ai partagé quelque chose. Nos routes se sont croisées, ont divergé, et puis celle d'Éric a été stoppée net en Irak. Serge n'est pas un homme : c'est un courant d'air frais qui a traversé mon horizon. Ses dialogues et sa façon de penser me manquent plus que l'être physique, que je ne connais pas du reste. Le peu que j'en sais me suffit.

— Comment avez-vous ressenti le fait que votre... ex-mari ne serait plus jamais présent ?

— Je l'avais perdu dès que son regard avait lu les mots de Serge. Vous savez, sur son visage ce soir-là, il y avait... un sourire ! Un peu comme une victoire. Il me répétait sans arrêt depuis les endroits

où il m'appelait une fois par semaine « Un jour tu prendras un amant, je le sais ! »

— Mais vous n'avez jamais tenté de le faire changer d'avis, de le mettre devant le fait exact de votre relation ?

— C'est très compliqué de se justifier. Il n'avait lu que ce qu'il espérait lire. Puis il est allé voir un avocat et j'ai su que c'était fini. À quoi bon lutter contre ce qui ne peut que faire plus de mal encore ?

— Pourquoi avoir interrompu vos échanges avec votre « ami virtuel » ? Vous auriez peut-être trouvé une épaule pour pleurer.

— Ce n'était pas ce que je cherchais. Je ne me plaignais pas, et j'avais pris conscience que les retours de mission et les départs d'Éric devenaient plus douloureux à chaque fois pour tous les deux. Lui ne vivait que pour la guerre, ou pour être sur les terrains les plus minés de cette Terre. Il aimait cela, ne s'en cachait pas non plus. Pour lui, je devais être la femme au foyer, la femme qui devait attendre sagement le retour du guerrier.

— Donc Serge devenait en quelque sorte une soupape de sécurité ?

— Je n'irai pas tout à fait jusque-là, encore qu'à bien y réfléchir, il y avait un peu de cela. Le destin nous amène parfois à faire des trucs que l'on regrette trop souvent. La parenthèse « Serge » n'est pas de ce style. Il a fait partie de ma vie, en même temps que mon mari. Il existait parce que mon mari existait. Je m'explique mal peut-être, mais Éric parti, Serge ne pouvait pas survivre à son départ. Ils étaient étroitement liés pour des raisons que mon esprit ne saurait résumer.

— Comment avez-vous vécu les jours les plus sombres ?

— Je savais que pour mon mari... ex... ça ne devait pas toujours être drôle. Vous voyez ? Un jour ou l'autre ça devait revenir comme un boomerang. Personne ne peut vivre sur le fil du rasoir sans jamais se couper une fois. Alors pour certains ce ne sont, fort heureusement, que des égratignures ; mais lui était du genre à s'engager totalement

dans ce qui lui plaisait. Et je crois que j'ai toujours su qu'il ferait tout pour vivre sa passion avec un débordement de trop.

— Que pensez-vous des femmes qui vous ont prise à parti lors des funérailles de... d'Éric ?

— Ce sont leurs peurs, oui, leurs peurs, qui les ont poussées à agir de la sorte.

— Leurs peurs ? Pourquoi ?

— Vous imaginez les tensions internes de savoir leurs hommes à la place d'Éric ? Toutes ont sans aucun doute songé que demain elles pouvaient être là, à recevoir une médaille merdique de la part de ce pays si reconnaissant. Elles ont aussi estimé que je ne méritais pas, par mon divorce, le droit d'être là. Après, j'ai ressenti cette haine, mais elle n'était engendrée que par des émotions trop fortes d'imaginer que j'étais une salope qui bénéficiait des circonstances.

— Vous vivez loin de toute cette agitation, désormais. Que souhaiteriez-vous si vous aviez le pouvoir de revenir en arrière ? Et votre... ami Serge, vous envisagez de reprendre contact avec lui ?

— Non. Pour la simple et bonne raison que je n'ai plus d'attentes ou de besoins. Je ne veux plus qu'oublier la période la plus noire de mon existence. Cet homme en a fait partie, au même titre que la guerre, que la mort d'Éric, mais je ne me sens pas coupable de ce qui est arrivé. Ce que je veux, c'est que ma version de cette affaire soit, au même titre que celle que les journaux ont donnée, lue et entendue. C'est mon seul but.

— Je crois que vous auriez pu ou su l'écrire toute seule ; qu'en pensez-vous ?

— Pas du tout. Vous autres avez des plans, des schémas qui vous permettent d'avancer et de cloisonner les émotions, le ressenti, le vécu des gens. Moi, je serais trop brouillonne, trop... prise par le fait que j'étais au centre de cette histoire. Je crois que je suis redevenue vivante le soir de mon divorce, et c'est ce que les autres ont du mal à pardonner. Mais comment faire ressortir cela sans

avoir l'air d'une moins que rien ? Quant à Serge... il vit une vie à part, une existence que j'ai longée.

— ... ? Vous voulez étoffer un peu cette phrase ?

— Si vous voulez. Je pense que cet homme n'était en fait qu'un pont, un passage, un « check point Charlie », telle une passerelle entre un monde de réalité solitaire et un univers impalpable. Il existe dans notre entourage mille manières de vivre sa solitude. La mienne, trop pesante, avait besoin d'un exutoire, d'être extériorisée, et j'ai reporté sans doute toute la nécessité de me libérer sur un Serge virtuel. Il ne pouvait pas me faire de mal, et je suppose que, question affinités, je ne pouvais qu'approcher quelqu'un qui me ressemblait.

— Un feeling entre deux inconnus... oui, ça semble être le cas.

— Je préfère mon mot à moi ! Le vôtre est trop... utilisé à mauvais escient. Tout comme cet hideux « lol » à cause duquel j'attrape des boutons. Notre sourire franchouillard est tellement plus sympathique... Enfin, je sais, vous allez me dire que je dois vivre avec mon temps.

— Vous ne comptez pas renouer de liens avec votre compagnon virtuel ?

— Aucun. Je voudrais simplement vivre en paix. Je ne bosse plus à la poste, et vous voyez là-haut ?

— ... Où cela ?

— Sur cette colline. Les petits points sombres qui se déplacent... ce sont mes chevrettes. Je fabrique du fromage avec leur lait. Je le vends au marché tous les mardis. Je vis chichement, mais je vis bien. Je suis loin d'Internet et de cette saloperie de guerre du Golfe. Bien sûr que si Éric revenait je serais son amie, mais pas plus. Il ne vivait que pour les trucs remplis de dangers. Les sauts en parachute et la bagarre, c'était son trip ! Pour Serge, c'est différent, mais pas diamétralement opposé.

— Ça a le mérite de n'être pas très net... et nécessite quelques éclaircissements !

— Oui. Si vous lisez entre les lignes, je crois que lui, ce ne sont pas les bastons ni les coups durs qui le transcendent : il est plus pris par les fautes d'orthographe et les bons mots que par le combat. En fait, il en livre d'autres et se charge d'une adrénaline différente. Mais ils sont faits du même bois.

— Vous pensez que je pourrais le contacter pour avoir *sa version* de l'histoire ? Je pourrais juxtaposer les deux points de vue, faire une synthèse des deux visions de ce qui vous touche.

— Je suppose que c'est possible ; mais vous ne lui parlez pas de la mort d'Éric, et surtout je veux rester anonyme. Pas question que la pitié de qui que ce soit vienne entacher ce que je garde au fond de mon cœur. Nous ne vivions plus ensemble, Éric et moi, mais notre amour s'était transformé en une amitié solide. Lui aussi a cherché à connaître « Serge » ; la balle qui lui a ôté la vie l'a, du coup, vraisemblablement empêché d'aller plus avant dans sa quête. Et ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il soit parti avec cette image de tromperie de ma part. Vous ne pouvez imaginer comme c'est désolant...

— Vous avez ma parole que je serai discrète. Mais vous, comment le ressentiez-vous ce... fantôme ? Parce que si vous ne l'avez jamais vu, ce n'était peut-être qu'une illusion ? Ne pensez-vous pas que vous avez enjolivé la situation ?

— Je songe surtout que Serge fait partie de ces gens qu'il suffit de croiser une fois pour leur rester fidèle et amie. C'est bien de cela qu'il s'agit. D'une amitié indéfectible plus que d'amour platonique ou non. Je ne crois pas pourtant entre l'amitié durable entre les femmes et les hommes. Un jour ou l'autre ça se transforme toujours en attirance charnelle. Et je ne veux pas qu'une telle chose arrive, afin de garder intact le souvenir de l'un et de l'autre.

— Donc vous aussi avez peur, peur du regard de cet inconnu ? Peur de lui parler vraiment, peur de son timbre de voix ? Peur de voir que, finalement, vous idéalisiez cette relation ?

— Il y a de cela dans ce que vous dites. Une grande part, bien entendu. Mais imaginez la suite si nous venions à nous regarder, à nous sourire... Songez un peu à ce que je pourrais avoir comme image de moi si d'aventure ces échanges dérivaient et partaient vers des actes sexuels concrets ? Où serait la différence entre une tromperie ordinaire, une rouerie de femme adultère, et l'image de ce que mon cœur veut garder ?

⋆

Sally regarde fixement cette brune qui pense à voix haute plus qu'elle ne narre son parcours. Il y a sur le visage de cette Pauline quelque chose de jamais vu ailleurs : un air de vérité, comme si les paroles prononcées étaient vécues au moment où la gorge les exprime. Elle tapote sur son clavier, lien tenu entre un passé encore proche et un avenir dont elle détient la clé. Mais l'autre revient en posant une question plutôt saugrenue :

— Vous ne voulez pas un autre café ? Et si nous goûtions un de mes crottins ?

— Hein ? Ah oui, pardon : j'étais dans mes écrits... Un quoi ? Vous me proposez un quoi ?

— Un café. Et un morceau de mon fromage... un de ceux que je fabrique. Vous avez du frais, et du plus mûr. Ça vous tente ? Après, on pourrait reprendre le fil de notre conversation...

— J'ai déjà une foule d'éléments ; je crois que je vais écrire avec vous ce livre de votre vérité.

— Ce n'est pas ma vérité, mais un réajustement des évènements. Plein de gens ont écrit un tas de saloperies sur mon compte. Pour la plupart des habitants de la ville de garnison où nous habitions avant notre divorce ; aussi pour les familles des compagnons d'arme d'Éric, pour sa propre famille, je suis celle qui l'a trahi.

— Pourtant vous ne viviez plus ensemble depuis...

— Oui, quelques mois avant notre divorce, mais les gens ne pardonnent rien à celle qui, à leurs yeux, a fauté. Ce qui n'était pas le cas du tout.

— C'est bon !

— Quoi ?

— Votre fromage... il est excellent.

— Ah oui ? Au moins aurai-je réussi cela dans ma nouvelle vie. Pour en revenir à nos moutons, je n'ai jamais eu un seul amant. Serge ne peut pas être considéré comme tel. Nous avons beaucoup échangé et je me suis toujours refusée à envisager autre chose qu'une amitié épistolaire dans cette relation. Bien entendu qu'Éric n'a pas vu sous le même angle que moi ces transmissions et réceptions de courriels. Ça ne donne à personne le droit de me juger ou de me salir. Enfin, ça, c'est ma pensée, mon intime conviction, et c'est pour cela que je me bats aujourd'hui.

— Mais... Serge, comment l'appeliez-vous sur le papier ?

— « Monsieur », et je l'ai toujours vouvoyé. Il n'y a aucune ambiguïté à ce sujet. Du reste, lorsque vous aurez lu ces pages et ces pages de conversations écrites, vous verrez que son principal pseudo peut parfois prêter à confusion, mais que je ne l'ai jamais employé, ni en français ni en russe, d'où il tire toute son essence.

— Ah bon ? Je ne comprends pas et ne parle pas le russe, mais je fouillerai de ce côté. C'est vrai que son pseudo aurait une connotation spécifique dans une autre langue ? Le russe, dites-vous ? Je verrai donc. Vous ne voulez pas m'en donner la signification ?

— Non. Cherchez, et vous trouverez. Mais en aucun cas nous n'avons vécu une idylle, et je suis restée une femme fidèle à mon mari, avant et après notre séparation.

— Vous avez envie de refaire votre vie ?

— Je n'en sais rien. Pour l'instant mes chèvres suffisent à mon bonheur. Et puis la Nature offre tout ce dont j'ai besoin. J'ai donc l'essentiel.

— Oui. Et le superflu, alors ? Et puis, à trente-six ans, personne ne peut vivre sans amour.

— Ne confondons pas amour et sexe. De l'amour, j'en ai plus qu'il ne m'en faut. Mes chevrettes sont attachantes, et surtout elles ne me font jamais aucun reproche. Elles se laissent caresser et viennent aussi se frotter contre moi pour me montrer leur affection. Quant au sexe... je sais bien qu'un jour ou l'autre je ferai comme toutes les femmes : j'y reviendrai.

— Ça ne vous manque pas ? Comment faites-vous pour rester abstinente aussi longtemps ? Je ne m'habitue jamais à de longues périodes de jeûne. J'ai toujours besoin d'un contact humain... Nous sommes donc faites autrement ?

— Pas du tout, mais je ferme mon esprit à ces choses de la chair. Je dois avouer que parfois... c'est difficile, pénible, et que mes mains se perdent, s'égarent. Mais ce n'est que passager, et l'instant d'après c'est oublié.

— Allons, ne me mentez pas... Je sens dans votre voix ce petit trouble si reconnaissable.

— Vous êtes mariée, vous ? Ou du moins avez-vous un compagnon ?

— Non, mais j'aime aussi que mon corps soit assouvi de ses demandes. Que ma faim de louve s'exprime dans des soirs de sexe. Je ne suis pas, non plus, plus portée sur un sexe que sur l'autre.

— Vous aimez aussi... les femmes ? C'est drôle ! À vous voir, on ne peut pas l'imaginer...

— Est-ce si surprenant ? De nos jours tout est permis dans ce domaine. Ne me dites pas que vous n'y avez jamais songé, ne serait-ce que l'espace d'une fraction de seconde.

— Non, jamais. Mais vous mettez le doigt sur quelque chose qui – pardon pour l'expression – mais qui chatouille bien des esprits. Pas plus que je n'ai eu dans l'idée de rencontrer Serge pour ce genre de liaison, je n'ai jamais envisagé ce genre de situation. Confrontée à une demande féminine explicite.

— Hé là ! Je n'ai fait qu'exprimer mes propres sensations, pas une demande formelle.

— Pourtant le ton et quelque chose dans votre voix me laissent penser que vous aviez envisagé d'un coup, l'opportunité de m'en toucher deux mots. Et ça fait un étrange parcours dans mon cerveau. Il n'y a pas d'hostilité ni de frémissement d'horreur à simplement visionner des scènes saphiques. C'est juste que... ça ne m'était jamais venu à l'esprit. Je ne crois pas que ce soit fondamentalement divergent des rapports entre un homme et une femme. L'amour est une bénédiction en toute circonstance, pour peu qu'il se partage.

— Donc vous n'écrirez plus jamais à Serge ? Pas un simple mot pour m'introduire ? Pour qu'il soit au courant de votre démarche pour la rédaction d'un bouquin ?

— Non : il a une autre vie, bien éloignée de celle que je veux. Et puis... je crois qu'Éric compte encore tellement pour moi. Mais vous devriez sans doute laisser durant quelques minutes votre foutu clavier ; depuis votre arrivée, vous le martyrisez en retranscrivant la plupart de mes paroles.

— Vous voulez que je parte ? Ça vous indispose de savoir que je suis bisexuelle ? Il suffit de me le dire. J'ai senti votre revirement après mes mots malheureux. Ce n'était pas le but... je crois que je ne saurai jamais fermer ma grande bouche.

— Ne vous méprenez donc pas sur mes intentions ; je ne vous chasse pas : je ne vous demande que de délaisser quelque temps votre ordinateur portable. Il est des moments qui sont à vivre plutôt qu'à parler ou à écrire.

— Que voulez-vous dire ?

— Que les incendies doivent toujours être circonscrits dès leur départ, au risque de les voir prendre de l'ampleur.

— Pauline ? C'est bien ce que je crois comprendre ? Vous...

— Oui, je ! Mais ça ne s'écrira pas, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison. Je referme le livre... pour ouvrir le premier chapitre d'un nouveau roman.

— Chut, Sally... Fermons les volets et les yeux... Vous entendez les clochettes de mes chevrettes ? Elles jouent une musique douce... Allons venez, allons nous en bercer.

8. Célène, ou la bête de scène

Face aux comédiens, combien sont-ils ? Célène ne sait pas et s'en contrefout. Dans les coulisses, elle attend que son tour d'entrer en scène arrive en regardant de biais ces deux protagonistes qui sont les principaux acteurs de la pièce. Elle n'a qu'un petit bout de rôle, pas plus de cinq minutes, mais comme tous les soirs depuis trente-deux représentations elle sent au fil des minutes son ventre se serrer. La peur, le trac – qu'on appelle ça comme on veut – ne prévient pas. Elle sent la sueur lui dégouliner sur le cou. Les gouttes filent vers le creux formé par deux seins compressés dans son soutien-gorge pigeonnant. Elle ne le porte que pour les besoins de la cause, c'est-à-dire juste pour sa minuscule réplique ; après, elle pourra enfin se libérer de ce carcan qui lui noue les tripes.

Encore deux phrases et c'est à elle. Elle y va dare-dare. Ses jambes la supportent à peine. La voici en pleine lumière où elle expédie les mots qu'elle a appris par cœur. Elle y met l'intonation voulue par le metteur en scène, et la femme lui donne la réplique, puis c'est le mari qui l'apostrophe et celle-ci lui parle. Elle doit de nouveau donner la répartie.

Une fois que c'est fait, elle, la soubrette de service, ramasse les deux verres sur le guéridon et sort tranquillement des planches. Ça a l'air simple, facile, mais en fait ce foutu trac lui fait presque perdre ses moyens. Elle se sent trempée de sueur. Cette fois, elle n'a plus à traîner dans les coursives, derrière le rideau : non, elle prend les escaliers et se retrouve dans le long couloir des loges. Elle

partage la sienne avec deux autres petites mains de la pièce qui se joue chaque soir à guichets fermés.

Rebecca est là qui attend. Elle aussi se fait un sang d'encre. Sa présence sur le plateau est bien plus longue que celle de Célène, mais c'est seulement au deuxième acte de ce marivaudage rigolo exécuté devant un parterre de Parisiens rieurs.

— Alors ça y est ? Tu as fini ?

— Ouais ! C'est une bonne salle, ce soir ; ils rient sans être chauffés. Tu veux bien m'aider à dénouer ce caraco qui me serre la poitrine à tel point que je transpire ?

— Tu es comme moi : le trac, ce fichu monceau de trouille qui m'étreint aussi les boyaux, à m'en faire gerber parfois...

— Oui... je suis trempée de sueur froide. Et puis ce soutien-gorge qui me serre les nichons... Enfin, ça me permet aussi de bouffer un peu autre chose que des sandwichs.

— Mumm... comment peux-tu faire des nœuds pareils ? Il va falloir des ciseaux pour couper le lacet.

— Hé ! Déconne pas ! Tu as entendu l'habilleuse ? Si on abîme les costumes, on doit raquer de notre poche. Et moi, l'argent, j'en ai besoin.

— Comme tout le monde. Bien entendu, je rigole. Voilà, tu peux respirer plus librement.

— Ah, je crois que l'entracte arrive... Nos deux vedettes vont encore avoir des reproches à me faire ?

— Tiens ! Je ne suis donc pas la seule à qui ça arrive ?

— Ben non : pas assez fort, pas assez vite, pas assez ceci, trop cela... mais je crois que c'est pour eux un moyen d'évacuer leur stress. Ils sont comme nous, angoissés avant de monter sur scène.

— Ils devraient faire comme je ne sais plus quel couple de comédiens ; ils baisaient avant de passer devant le public, ça les détendait.

— Moi, je t'avoue que pour se faire tirer par ce Julien, faut avoir vachement faim ! Geneviève n'est pas si moche, et elle a sans doute d'autres ambitions.

— Des prétendants mieux que son compère de jeu ? Oui, ce n'est pas difficile. Mais on critique, là, et où est donc passée Sarah ? Elle était là avant ton retour de la salle. Elle est remontée vers les coulisses, et depuis... plus revenue. Merde ! Ils vont tirer le rideau pour le second acte.

— Voilà ! Au moins quelque chose sera tiré, ce soir, tu ne crois pas ?

— ... !

— Hé, détends-toi ! Je sais, c'est con d'avoir le trac, mais il revient soir après soir. Bon, je vais prendre une douche et je file. Toi aussi tu es invitée à la soirée d'anniversaire de Geneviève ?

— Oui.

— Alors on se revoit là-bas. Vas-y, tu vas bientôt faire ton apparition sur le devant de la scène. À tout à l'heure, et merde pour...

Célène regarde Rebecca qui prend le même couloir qu'elle, puis la porte se referme et la jeune femme se déshabille totalement pour se décrasser. La peur engendre aussi une odeur certaine que les autres pourraient bien remarquer.

La pluie domestiquée coule doucement sur le crâne de la jeune femme. Vingt-huit ans, et toujours la galère. Courir le cachet, trouver comme dans cette pièce un petit bout de rôle... Mais quand donc viendra l'auteur qui la mettra sur le devant du plateau, qui va écrire pour elle un rôle à sa mesure ?

Alors que la jeune femme sort du théâtre, le bruit des applaudissements arrive à ses oreilles. Décidément, ce soir le public est de bonne facture. Elle remonte le boulevard, tourne dans une rue mal éclairée, puis elle arrive dans une vieille bâtisse comme seul Paris en possède encore. L'escalier de service, puis la mansarde où elle vit. Deux pièces contiguës, dont l'une sert de cuisine avec une

plaque chauffante. Juste de quoi se cuire un œuf au plat de temps à autre. Ici, les loyers sont exorbitants.

Rien que son minuscule pied-à-terre sous les toits lui coûte plus de la moitié de ses maigres revenus. Mais elle s'accroche. Elle sait, elle sent qu'un jour... la chance va lui sourire. Ça fait combien de temps qu'elle s'illusionne de la sorte ? Deux ans déjà ! Et elle n'a pas encore décroché le rôle de sa vie. Mais il va arriver ! Lors de cette soirée, peut-être. Qui sait sous quelle forme le destin peut se révéler à la jeune femme ? Célène veut absolument y croire. Et l'espoir fait vivre. Reste à se préparer pour sa virée nocturne.

⋆

Petite jupe courte, bas résille et talons hauts, le tout assorti d'un joli chemisier : une tenue affriolante pour la jeune femme qui tend son carton d'invitation au cerbère qui filtre les entrées. Célène est ravissante, et dès son apparition dans la salle, tout ce que celle-ci compte de regards mâles se tourne vers l'apparition éblouissante qui s'encadre dans la porte. Geneviève approche, sourire aux lèvres.

— Ah, ma chère Célène ! Vous allez déboussoler tous nos bons-hommes ce soir. Venez que je vous présente. Suivez-moi !

Elle avance d'un bon pas vers un homme chauve qui, comme tous les autres, ne quittent pas la silhouette élégante qui traîne dans le sillage de la femme qui ce soir fête ses cinquante printemps.

— Arouzz, je vous présente une jeune femme qui a un avenir prometteur... Célène, je te présente Arouzz, le nouvel auteur de pièces de théâtre qui fait fureur sur la place de Paris.

— Enchanté, Madame ; vous êtes le soleil de minuit chez notre amie Geneviève !

— Bonjour ! Mais ne croyez pas tout ce que dit notre amie commune : elle est très bonne actrice, et les mensonges, petits ou grands, sont sa tasse de thé. Du reste, elle en a fait son métier. N'est-ce pas, Geneviève ?

— Voilà comment les jeunes d'aujourd'hui récompensent leurs aînés... Enfin, place à cette nouvelle génération qui se croit tout permis. Pleine d'audace et, ma foi, ça va bien à notre Célène. Je vous laisse entre de bonnes mains, vous pouvez me croire : Arouzz est un vrai gentleman !

La comédienne s'éloigne pour serrer d'autres pattes de tous genres. Des personnes connues, d'autres moins, et la jeune brune reste aux côtés du type sans tifs qui ne doit guère être plus âgé qu'elle. Un serveur passe, baladant ses petits fours, suivi immédiatement par un second avec un plateau de coupes de champagne. Le nommé Arouzz arrête les deux pour qu'elle et lui se servent.

— Trinquons alors à votre succès, Madame Célène si j'ai bien compris.

— Oui ! Enfin, c'est mademoiselle.

— Ah ! Je vous prie de m'excuser. Je vous ai aperçue dans la pièce que joue actuellement notre hôtesse. Vous êtes superbe !

— Je n'ai que deux répliques...

— Encore faut-il les dire avec le bon ton, et je vous ai repérée ce soir. Vous serez bientôt très connue ; de cela, j'en jurerais.

— Dieu vous entende ! La vie n'est pas facile à Paris pour les gens sans argent. Et j'ai besoin de travailler. Donc vous écrivez. Des pièces de théâtre ?

— Oui, mais pas que cela. Je préfère l'écriture à la comédie. Je ne suis qu'un piètre acteur : j'ai le trac, rien que pour apparaître dans une réunion de ce genre.

— Vous écrivez quel genre de récit, alors ?

— Pour le moment, je me penche sur la vie de notre Geneviève. Je pense sortir un bon livre sur sa vie... professionnelle, bien sûr. Elle me raconte un tas d'anecdotes et je prends des notes. Le plus gros du travail est toujours en amont de la phase d'écriture.

— Notre amie Geneviève a côtoyé les plus grands : elle a joué avec les Blier, et il paraît même qu'elle aurait eu une idylle avec notre « Bébel national » ; mais ne le répétez pas !

— Elle m'a aussi narré ses baisers de cinéma qui sont à la limite de la vérité. Par réflexe, la langue qui entre dans la bouche du comédien ou de l'actrice... vous imaginez bien que ça ne passe pas toujours inaperçu, à la scène comme sur l'écran. Enfin... tous les grands nous diront que c'est pour que ce soit plus réaliste.

— ... En fait, vous recueillez les confidences des gens sur qui vous écrivez ?

— Oui, et je peux vous dire sans me tromper que tout n'est pas racontable... Mais parlez-moi de vous, ma chère Célène.

— Oh, il n'y a pas vraiment matière à en dire long. Je débute, malgré tout ce que peut colporter Geneviève. Je cours le cachet pour payer mon loyer. Comme tous les jeunes, quoi...

Célène parle plus fort tant le brouhaha de la salle est dérangeant. Alors le type qui lui sourit se baisse et lui murmure à l'oreille :

— Vous savez, je n'aime guère la foule. Ici, c'est trop bruyant. Voulez-vous que nous allions dîner quelque part ailleurs dans Paris ?

La jeune brune songe d'un coup qu'elle n'aurait pas dû casser la croûte avant de venir, puis elle se dit que c'est une aubaine et qu'elle aura bien encore un peu de place au fond de son estomac pour un vrai et bon repas. Et ce sont un homme et une femme qui quittent la réception discrètement sans que personne ne leur pose la moindre question. L'air frais de la nuit rappelle cependant à la jeune femme qu'elle n'est que légèrement vêtue. Dans la rue, il y a encore pas mal de monde. De ces gens pressés dont on ne sait jamais ce qu'ils sont ni où ils vont. Paris, ville mouvante !

— Il me semble que vous frissonnez. Vous avez froid ?

— Non, encore que le fond de l'air soit frisquet.

— Tenez ! Pour une fois que je rencontre une jolie femme qui veut bien m'accompagner au restaurant... je ne vais pas la laisser mourir de froid.

Arouzz retire d'un geste souple sa veste et la dépose sur les épaules de Célène. Elle tourne son visage vers lui, et deux sourires s'entrechoquent dans le boucan familier d'une rue fréquentée.

— Maintenant, c'est vous qui allez attraper la crève...

— Rassurez-vous : je suis solide, et puis nous sommes presque arrivés. Vous voyez l'enseigne rouge qui clignote ? C'est là que nous allons. À mon quartier général, en quelque sorte.

— Ah ? Ma foi, si vous le dites...

Ils ont ensemble, l'un près de l'autre, franchi la courte distance qui les séparaient de la devanture de ce qui ressemble à un restaurant asiatique.

— J'espère que vous aimez les plats chinois ; c'est toujours un peu épicé. Moi, j'en raffole et viens ici dès que je le peux.

— Je n'ai guère l'occasion de fréquenter ce genre de lieu ; je vis plus de casse-croûtes que de petits plats.

— Eh bien, vous me voyez donc ravi de vous avoir invitée.

— Merci !

Le serveur est bien dans le style de l'endroit. Les yeux bridés, cérémonieux, il les dirige vers une table dans un coin discret de la salle.

— Voici votre table, Monsieur. La maison vous souhaite la bienvenue, Madame.

— ... ?

— Oui, j'ai mes habitudes, et il me garde toujours cette table.

— Vous amenez donc souvent des femmes ici ?

— Pas le moins du monde ! Je devais venir seul ; vous voyez, notre gentil serveur va ajouter un couvert.

Le regard de Célène file vers le plateau de la table faiblement éclairé par une minuscule lampe accrochée au mur. C'est pourtant vrai qu'il n'y a qu'une seule assiette sur la nappe rouge. Puis, assise, elle scrute plus attentivement l'endroit. Des dragons crachant du feu, des figurines en faux ivoire un peu partout se veulent recréer une ambiance d'une Asie pourtant bien lointaine. Et puis, dans un autre endroit de cette immense salle, un bassin avec quelques jets d'eau. La brune arrête ses yeux sur celui-ci. Son compagnon du moment s'adresse alors à elle :

— Il y a des poissons dans ce bassin, des carpes koï ; il paraît qu'en Chine ce sont des porte-bonheur. Et si vous vous en approchez, vous verrez que le fond est tapissé de petite monnaie. Un proverbe chinois dit en substance que si un couple d'amoureux jette une pièce dans l'eau des carpes, la femme et l'homme auront des nuits d'amour à faire rêver.

— Vous croyez aux superstitions venues de l'Orient ?

— Pas vous ? En quoi croyez-vous, Célène ?

— ... Plus en grand-chose, je le crains. Le monde est mauvais.

— Ah, voici notre serveur et la carte ; faites votre choix.

Arouzz coupe court. Il ne veut pas s'aventurer sur un terrain inconnu. Cette femme est d'une beauté qui lui plaît bien. Il se sent plutôt à l'aise en sa compagnie. Et elle et lui dînent avec un appétit dont la jeune femme ne se serait pas crue capable, surtout après son sandwich en solitaire. Ils discutent de travail. De celui de ce garçon qui lui offre un bon repas, mais aussi de sa course à elle pour décrocher de petits bouts de rôle – voire juste une réplique – pour lui permettre de subsister. Un peu une galère, quand on connaît le prix de la vie parisienne.

Il écoute, oreille attentive, et ne juge pas. Mais à plusieurs reprises il a posé sa main sur celle de Célène, et la jeune femme n'a pas eu de mouvement de recul. De son côté, elle dévisage, sans le montrer, son vis-à-vis. Oui, il ne doit guère être plus âgé qu'elle, ou alors il est bien conservé. Et puis sa calvitie totale trompe peut-être l'œil de la brune. Il est jovial et sympathique, parle beaucoup, de tout et de rien, et surtout il semble connaître parfaitement le monde des noctambules de la capitale.

— Vous avez bien mangé ? Voulez-vous que nous partagions un verre d'alcool de riz ? C'est une tradition asiatique de prendre un tout petit digestif.

— Pourquoi pas ? Soyons fous !

Le bras levé qui appelle le garçon le fait accourir. Il prend la commande et se retire. Le plateau qui arrive quelques instants plus

tard est seulement orné de mini-verres en céramique. Alors Arouzz trinque et les mignonnettes s'entrechoquent. Mais avant de boire, il sourit à sa convive et laisse tomber gentiment :

— Avant de boire, regardez bien le fond de votre récipient...

Célène s'exécute, et sous le liquide un homme apparaît, étrangement nu.

— Buvez cul sec, et scrutez le fond une autre fois.

De nouveau elle obéit. L'homme est toujours là, mais cette fois, il est totalement habillé. Elle rit de la blague, puis c'est à son tour de parler :

— Je suppose que dans le vôtre, c'est une femme qui se dénude ?

— Oui. C'est aussi un bon présage d'amour. Mais c'est typiquement pour les touristes.

— Le coup de la pièce pour les carpes également, je présume ?

— Là, il faut essayer pour le savoir. Vous avez une piécette à perdre ?

— Pas sûr que j'en aie envie...

— Vous avez raison. Mais ça ne marche pas que pour les filles : les garçons aussi peuvent le faire ; alors venez !

— Où cela ?

— Nous allons dire bonsoir aux dames en robes noires, rouges ou blanches. Vous allez voir comme elles sont adorables. Gardez donc un peu de ce pain...

Il avance, et la jeune femme le suit vers le bassin. Il est bien plus grand qu'elle ne l'aurait cru. Les poissons sont nombreux. Arouzz s'agenouille, et ce faisant il prend la main de sa compagne de soirée.

— Baissez-vous, et tendez délicatement votre mimine au bord du bassin.

— Ce... ce n'est pas dangereux ?

— Les carpes n'ont pas de dents, vous ne risquez rien.

Alors dès que le pain touche l'eau, elles sont nombreuses à venir à la surface, et le ballet étrange de bouches qui aspirent la

nourriture fait son petit effet. C'est à cet instant-là que Célène voit la patte de son hôte lâcher près d'elle une rondelle jaune de dix centimes.

— Prions le Ciel pour que ça marche !

Ces mots-là viennent heurter le front de la belle. Elle ne répond rien, mais quelque chose s'allume en elle ; une sorte de flamme interne qui ne la quitte plus. Elle ne comprend pas bien ce qui lui arrive. Puis l'homme, en lui donnant toujours la main, repart vers la caisse.

— Le dommage de l'histoire c'est qu'elle a toujours une fin. Mais ce soir, c'est presque avec joie que je quitte ce restaurant. Vous m'accompagnez ou vous rentez chez vous ? À moins que ce ne soit moi qui vous escorte jusqu'à votre appartement ?

— C'est si petit, chez moi... Et puis les murs sont si minces que mes voisins ne peuvent faire un geste sans que tout l'immeuble soit au courant.

— Dans ce cas, si la maison d'un pauvre célibataire ne vous effraie pas trop... mais c'est à vous de choisir.

— Choisir ? Entre chez moi ou chez vous ? Je ne suis pas certaine de ce que vous voulez...

— Rien. Si : peut-être réunir deux solitudes, pour le temps qu'il vous plaira.

— Vous n'allez pas me faire le coup des estampes japonaises, tout de même ?

Le chemin n'est guère long. Les deux silhouettes pénètrent dans une petite maison nichée au coin d'un square qui laisse rêveuse la jeune femme.

— C'est... c'est chez vous ? Eh bien, vous avez du blé !

— Pas plus que cela ; c'est juste un héritage dont j'ai du mal de me défaire. Le quartier est calme, la vue est belle, et puis vous voyez la vieille dame au fond là-bas ? Elle veille sur les Parisiens.

— Chouette vue depuis votre balcon, vraiment... Quand je pourrai m'offrir ce genre de bicoque, les poules auront des dents !

— Allons, ne soyez pas pessimiste. De plus, je crois que je vais écrire pour vous... juste une pièce pour vous.

— ... ? Vous êtes sérieux, là ?

— Ai-je l'air de plaisanter ? Vous voulez un autre digestif ?

— Ah, je vois : vous voulez me soûler ? Vous avez flairé la fille vulnérable ?

— C'est vraiment ce que vous pensez ? Pas très flatteur pour moi... Vous voyez tout ceci ?

De son bras, il décrit un arc de cercle englobant toute la vue à la cantonade.

— Ce soir, des milliers de filles me vendraient leur âme pour quelques billets, mais je ne veux aucune d'entre elles : je suis tombé sous votre charme. Vous avez quelque chose qui attire, qui intrigue, qui me plaît.

— ...

Un frisson vient de parcourir l'échine de Célène. Elle songe un court instant qu'elle s'est peut-être jetée toute seule dans la gueule du loup. Un canidé cependant qui n'a pas l'air d'avoir de bien longues dents. Et puis il y a cette pointe de stress qui, depuis qu'elle monte sur la scène, lui crispe les nerfs. Faire l'amour serait un bon moyen de les calmer ! C'était du moins ce qu'avait prétendu sa collègue Rebecca : baiser peut détendre. Et puis ce type est gentil, prévenant. Alors, lui ou un autre... Après tout, ça remonte à bien longtemps la dernière fois qu'elle a couché.

— Vous voulez boire un verre ?

Elle sursaute. Depuis quelques secondes elle se perd dans des tas de questions. Arouzz répète sa question, surpris du peu d'attention de la demoiselle :

— Vous avez envie d'autre chose que d'un verre ?

— Euh... non.

— On peut aussi fumer un peu. J'ai de l'herbe, si ça vous tente.

— Non. Je ne prends pas de drogue...

— C'était pour rire ! Encore que parfois, ça doit être agréable d'oublier tout ce qui nous entoure.

Il vient de servir deux godets d'un liquide qui fait des bulles. Elle lui tourne le dos pour de nouveau visiter des yeux la vue panoramique qu'offre ce « Paris by night » et ne remarque pas l'autre verser dans son breuvage une poudre fine qui se dissout rapidement. Il revient près d'elle et ils trinquent.

— À Paris et ses plaisirs. À vous, Célène, et à vos yeux qui sont de magnifiques miroirs.

— À Paris... et merci pour cette soirée.

La première gorgée coule dans la gorge de la brune. C'est doux, le champagne. Il glisse au fond de l'estomac et ses sens s'entrouvrent. Une sorte de chaleur irradie tout le corps de la jeune femme. C'est étrange comme il fait chaud d'un coup. Elle se sent attirée par ce type. Il a reposé sa coupe et lui tient la main. Là encore, c'est une gerbe de sensations des plus étonnantes : c'est comme si les milliers de bulles du vin venaient crever à fleur de peau. Elle se détend, trop sans doute pour que ce soit honnête.

Son ventre est devenu une boule de feu. Une envie incroyablement puissante s'empare de ce corps qui l'instant d'avant hésitait encore entre brûler ou se liquéfier. Elle vit à cent à l'heure des mouvements que l'autre ne fait cependant qu'à vitesse normale. Et c'est elle qui, en furie, attrape le cou de celui qui la reçoit. Elle embrasse à pleine bouche ce démon qui se tord devant ses yeux. Comment peut-elle avoir si chaud et être si impulsive ? Elle ne fait plus la différence entre sauvagerie et désir tendre.

Ses doigts s'accrochent à ces épaules, et sa bouche gloutonne dévore les lèvres de ce chauve qui la palpe déjà partout. Il ne se déshabille pas assez vite à son goût ? Qu'à cela ne tienne : elle arrache avec fureur les fringues de ce qui n'est plus pour Célène qu'une bite sur pieds. Une queue qu'elle veut s'approprier, un sexe qu'elle réclame. Enfin, son corps surtout. Elle est certaine

qu'elle mouille sans trop pouvoir juguler cette frénésie des sens qui bouscule ses habitudes.

La soif aussi revient au galop. Sans lâcher le mec, elle trempe de nouveau ses lèvres dans son verre, et une autre bouffée de chaleur coule dans ses veines. Son esprit de moins en moins lucide lui susurre cependant que cette montée brûlante de son envie n'est pas très catholique. Plus moyen de discerner ce qui est bien ou mal : elle n'est plus qu'une sphère de chair en fusion. Son corps tout entier semble n'avoir plus qu'un point d'entrée, et les pattes d'Arouzz qui la caressent sont agréablement bienfaisantes.

Elle est adossée au balcon qui surplombe une partie de Paris. Et nue contre la rambarde métallique, elle se frotte la croupe contre le vit du bonhomme ravi. Ses lèvres murmurent des insanités au gaillard qui se fait fort de calmer les ardeurs de la demoiselle. Il lui passe une main entre les cuisses, introduit un doigt en elle, ce qui la fait hurler telle une louve. C'est encore et toujours elle qui attire le dard pour une première possession qu'il ne refuse évidemment pas. La soif est revenue. Avec la gorgée de vin pétillant, c'est un autre feu pimenté qui s'insinue dans son sang.

L'accouplement dure des heures ! Enfin, c'est ce que pense Célène. Mais qu'en est-il en fait ? Elle fait avec ce parfait inconnu des trucs impensables. Elle a même envie, allez savoir pourquoi, de le sucer jusqu'à plus soif. Quand il la sodomise, elle ne bronche pas, et ça se passe sans aucune douleur. Elle adore faire l'amour avec cet Arouzz au sang chaud. C'est drôle aussi cette manière de se voir faire l'amour. Pourtant elle participe activement à l'acte, elle se donne sans réfléchir alors que par moments elle est hors de son propre corps.

Comment est-ce possible ? Elle se voit avec l'engin qui coulisse dans son rectum ; elle n'imagine pas, elle ressent toutes ces émotions, mais comme si c'était à une autre qu'elles étaient prodiguées. Elle embrasse aussi avec fougue la bouche de ce type et elle se noie dans ses yeux sans une once de peur. Quand il lui caresse la joue d'une

main énorme, déformée par cette envie de jouir qui la transforme en torche vivante, elle sait que cette femme qui baise là, c'est elle sans l'être. Mais la jouissance la surprend alors que mille questions se bousculent dans son crâne.

— Tiens, bois une autre coupe.

Arouzz vient de la resservir. Elle se sent assoiffée. Alors quoi de mieux qu'un peu de vin pour se remettre les idées en place ? L'or liquide suit le couloir allant de sa bouche à son estomac, provoquant une nouvelle explosion que l'homme mue en sexe pur. Il sait y faire ; elle aime ce qu'il lui fait. Assise, debout, en levrette, couchée, à la missionnaire, elle exécute en sa compagnie mille figures libres mais le feu reste ancré à son ventre. Tous les deux se donnent à fond, oubliant le temps qui passe, le théâtre et les comédies, les livres et les auteurs.

Puis c'est comme si au fond d'elle une mine sautait. Des kilos d'explosif qui d'un coup déclenchaient un cataclysme. Elle hurle, les deux mains cramponnées à la lice du balcon. Elle est submergée par une jouissance extraordinaire, et glisse enfin dans un bien-être ouaté.

⋆

Quand elle reprend pied dans une réalité plutôt morne, Arouzz et elle sont couchés. La couche est immense, bien loin de la loggia extérieure. La nudité de l'homme, tout comme la sienne, la surprend. Il est lisse de partout, avec son petit escargot couché entre les jambes.

Il sent qu'elle remue, et sa main serre la sienne.

— Tu as été divine ! Tu es très belle. Je t'aime déjà !

— Nous... nous avons... vraiment, j'ai fait tout ce que je crois ?

— Non. Tu n'as pas aimé te libérer de ta tension ?

— Je... franchement, je ne sais pas. Je ne comprends pas non plus. C'est venu comme ça, d'un coup ?

— Non : je t'ai un peu aidée à te détendre.

— Comment cela, « un peu aidée » ?

— Ben... tiens, trempe juste tes lèvres là-dedans. Mais n'ingurgite pas... juste tremper tes lippes.

Elle s'exécute. Merde, l'effet est immédiat ! Ce salaud l'a donc droguée ?

— Qu'est-ce que tu m'as fait prendre ? Ce n'était pas naturel : je me disais bien que me voir hors de mon corps n'était pas normal. Mais pourquoi as-tu fait cela ?

— Tu avais besoin de surmonter tes peurs, tes vieux démons. Ce n'était qu'un peu de rêve liquide. Et je crois que tu as aimé ça au-delà de tout.

— Nous avons... enfin, tu m'as... prise ?

— Bien sûr que non. Pas même effleurée. Je me suis contenté de te coucher ici et de me poser là. Je t'ai regardée ; c'est toi qui nous as dévêtus.

— Je t'ai déshabillé aussi ?

— Oui, « déshabillé » étant un euphémisme : tu as tout arraché. Mais je ne t'ai pas touchée. Tu étais dans ton monde, imaginant et criant à Paris tout entier que tu m'aimais.

Lentement, Célène vient de glisser sa main entre ses cuisses. Elle cherche les traces éventuelles de ces pénétrations qu'elle jurerait pourtant avoir réellement vécues. Mais rien ! Tout est sec, tout semble en ordre. Elle ne peut que constater l'absence de signes externes d'une possession non désirée.

— Et ça t'a fait bander de me voir me tordre d'envie ?

— Tu faisais toute seule l'amour. Ce serait mentir que te dire que ça m'a laissé indifférent. Cependant, je n'ai pas voulu profiter de toi dans cet état. Tu es belle, désirable, mais je te respecte. Et je ne te donnerai plus de poudre : tu ne la vis que trop bien. Je ne suis pas un violeur, et encore moins un salaud.

— Pourquoi en as-tu versé dans mon verre, alors ?

— Mais il n'y avait que trois fois rien. Juste de quoi te détendre les nerfs. Tu étais totalement stressée, nouée toute la soirée. Je m'imagine bien que sur scène... ça doit être terrible pour toi.

Elle ne parle plus. Ses quinquets viennent de se porter sur la petite chose chauve qui se redresse sans aide quelconque. La bête relève la tête, d'abord doucettement, et lorsque Arouzz s'aperçoit que ce qu'elle fixe c'est bien sa bite, il ne fait plus d'efforts pour la cacher. Il bande désormais suffisamment pour qu'une menotte bien chaude vienne cajoler le mât. Elle se laisse aller en fermant les yeux.

— Après tout, j'en ai rêvé. Tu peux me la prêter ?

— Si tu es certaine que tu es revenue à la réalité, je suis partant.

— Ce sera une première avec un chauve ; je n'aurais jamais cru que la calvitie s'adressait aussi aux sexes. La circoncision lui va bien. Je peux goûter ?

— Je t'en prie, sers-toi. Et bon appétit !

⋆

— Mesdames et Messieurs, ce soir nous accueillons une grande dame de la scène. Toute la profession lui doit un grand hommage. Elle a su, sur toutes les scènes du monde, faire rire, pleurer, rêver. Mesdames et Messieurs, pour l'ensemble de son œuvre, on applaudit bien fort madame... Oui, j'appelle Madame Célène XXX pour lui remettre ce « César d'honneur » !

Une vieille dame brune, fine, monte sur l'estrade sous un tonnerre d'applaudissements. Elle lit quelques mots avec émotion puis lève la statuette qui vient de lui être remise. Elle lance alors une dernière phrase :

— Je dédie celle-ci à quelqu'un qui se reconnaîtra... À toi, Arouzz, pour tout ce que tu m'as apporté et donné ; la confiance en moi et en l'autre.

La salle est debout. Célène reprend sa place à une table qu'elle partage avec quelques amis. La soirée risque fort de s'éterniser... les souvenirs également.

9. Mariette, ou l'amour vache

Tirée de son sommeil par des sons bizarres, des bruits suspects, Mariette tend l'oreille. Le bateau sur lequel elle se trouve tangue d'une manière pas très normale. Elle se lève, tâtonne un peu pour trouver l'interrupteur. L'éclairage cru vacille et finalement illumine la cabine. Le lit où Bertrand, son gamin dort encore à poings fermés est tout proche. La brutale lumière réveille en sursaut le jeune qui se redresse d'un coup.

— Maman ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je n'en sais rien. Il y a des bruits que je ne comprends pas. Le bateau bouge beaucoup et ça me fait peur.

— La mer est grosse ? Je vais monter sur le pont voir ce qu'il se passe. Le temps de me fringuer.

Le jeune homme, Bertrand, vingt-et-un ans, s'habille à la hâte. Sa mère est blanche comme un linge. Dans sa tête, elle maudit la petite amie de son fils et ses parents qui ont décidé de cette croisière. Elle se veut rassurante, mais son esprit ne lui laisse aucun répit. Ce n'était pas une bonne idée d'accompagner les futurs beaux-parents de son gamin sur ce foutu océan ; elle a toujours eu la frousse de l'eau. Dès qu'elle n'a plus pied, elle est en stress. Et là, au milieu de nulle part...

— Attends-moi, je reviens. Merde, c'est vrai que ça balance pas mal. C'est sans doute un coup de vent. Jacques est un bon marin... il ne faut pas s'inquiéter, il sait gérer.

— ... Oui !

Elle a dit cela machinalement. Ses mâchoires serrées comme un étau sous l'effet de trop de craintes lui font mal. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle sent bien que rien ne semble aller comme prévu. Son fils est parti. Un violent mouvement du bateau la projette contre sa couchette et un cri fuse de sa gorge. Merde... cette fois, c'est la panique qui la gagne. Sortir, sortir de ce maudit rafiot, une nécessité absolue ! Elle hurle dans la nuit parce que la lampe vient soudain de s'éteindre.

Bertrand passe les trois marches qui mènent sur le pont de la petite embarcation. Petit, un Bénéteau Swift Trawler 41 de plus de treize mètres de long ? Un bijou de technologie qui tient bien la mer. Mais c'est vrai que ça bouge beaucoup. Dans la timonerie, Annabelle – la femme de Jacques –, tout affolée, et sa fille Vanessa voient arriver le garçon. La fille du couple pleure et la mère paraît bien impuissante.

— Bon Dieu, Annabelle, qu'est ce qu'il se passe ? Merde ! Où est Jacques ? C'est quoi ce cirque ? Il y a une tempête ?

— ... Papa... papa est tombé à l'eau.

— Comment ça, tombé à l'eau ? Tu veux dire qu'il est dans ce paquet de mer ? Mais... qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il a un gilet, au moins ? On n'y voit rien... Comment on se sert de la radio ? Il faut appeler les secours.

— Plus rien ne fonctionne. On a heurté quelque chose, et au moment où papa est sorti pour voir, une énorme vague l'a fait passer par-dessus bord. Je crois qu'on coule doucement !

— Comment ça ? On quoi ? On a heurté quoi ?

— Un container perdu par un de ces grands cargos qui circulent sur la route maritime toute proche. On coule ! Le bateau va aller au fond, et nous avec.

— Mais... vous avez bien un canot de sauvetage... Des fusées, des trucs pour signaler notre position aux sauveteurs.

— Nous ne savons même pas où nous sommes... Et puis le canot, nous l'avons jeté à Jacques pour qu'il ne se noie pas.

— Alors nous sommes... foutus ? Les gilets ! Il doit bien y avoir des gilets. Nous devons les mettre tout de suite.

— L'eau est froide : nous ne tiendrons pas plus d'une heure dans cet océan déchaîné, et il fait noir.

— Au moins pouvons-nous essayer... Je vais chercher maman. Sortez les brassières, c'est notre seule chance de nous en tirer.

Le jeune homme regagne à la hâte sa cabine. Sa mère est prostrée sur son lit. Elle lève les yeux vers le garçon qui revient.

— Viens ! Viens vite, maman ! Le bateau prend l'eau, on va sombrer ! Nous devons passer un gilet de sauvetage et sauter à l'eau.

— On va mourir ! Je le savais, ce n'était pas un bon plan... Mais Jacques...

— Il est déjà tombé à la baille, lui. Alors, soit il est mort noyé, soit il est sur le seul canot de survie que lui ont lancé les deux filles. Viens, maman, viens vite !

Mariette le suit, terrorisée. Bertrand aide tout le monde à s'équiper et veille à ce que les gilets soient bien positionnés. Puis lui vient une idée.

— Attendez... pour ne pas nous perdre dans ce bouillon, nous devrions tous nous relier par une corde.

— Là ! Il y a des bouts. Mais ils ne seront jamais assez grands pour que nous nous attachions tous les quatre.

— Tant pis, nous allons nous unir deux par deux. Toi Vanessa, avec vous, Madame, et moi avec maman. C'est bon ? On n'a plus le choix, il faut sauter.

— J'ai... j'ai peur, Bertrand.

— Ne pleure pas, Vanessa, ça ne sert à rien. Et puis c'est la seule solution, sinon le bateau va nous entraîner dans son sillage. Tout l'avant est déjà dans la flotte. Il va bientôt se mettre debout et piquer vers le fond.

— On va mourir... c'est sûr, on va crever.

— Mais non ! Allez ! À trois on saute. Un... deux... et trois.

La nuit et l'eau froide engloutissent les quatre corps. Bertrand s'accroche à sa mère, et les gilets les tiennent comme des bouchons au-dessus des flots. Ils sont ballottés dans tous les sens, buvant de temps à autre un paquet de mer qui leur tombe dessus. Frigorifiés, ils n'aperçoivent plus l'autre équipage, qui sans doute vogue dans les parages. Mais il est difficile de scruter la surface alors que l'on est au niveau de la ligne de flottaison. Mariette est désormais tétanisée. Elle respire, mais ses dents claquent sans arrêt.

Les cris ne servent à rien dans la fureur du vent et le bruit des vagues monstrueuses qui forment des creux de plusieurs mètres de haut. Le temps semble bien long au jeune garçon qui tente désespérément de se raccrocher au maigre espoir de voir passer un navire. Mais dans cette nuit d'encre, par une tempête de cette envergure, qui pourrait bien remarquer deux points jaunes sur une telle immensité ? Personne, bien sûr ! Mais il ne veut pas perdre espoir. Finalement, il ne se souvient pas vraiment à quel moment il a perdu conscience.

⋆

Le matin se lève sur un jeune garçon et une femme recroquevillés avec des mètres de profondeur d'eau sous leurs pieds. La mer s'est calmée, mais aucune trace de Vanessa et de sa mère. Le petit point qu'ils forment est balancé mollement par un courant qui les entraîne sans qu'ils sachent bien où ils sont ni où ils vont. Mariette ne parle pas ; elle reste ancrée à ce fils pour qui elle a donné toute sa vie. Elle respire mais ne réagit pas vraiment à l'urgence de la situation. Le gamin, lui, ne peut que subir les évènements. Sans eau potable, sans manger, il évalue leurs chances de survie bien faibles. Il se doit d'être fort pour deux.

— Maman... parle-moi !

— Humm...

— Maman ! Bon sang, réagis ! Nous sommes encore vivants, donc tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

— ...

Elle garde sa tête au creux de son épaule, ce qui permet à Bertrand de la tenir hors de l'eau, mais jusqu'à quand ? Une longue journée s'annonce, et elle comme lui somnolent sans pouvoir changer le cours des évènements. Une nouvelle nuit s'ensuit avec les frayeurs qu'elle apporte. Puis un second jour, et c'est le grand néant. Bertrand cesse de compter, ne sachant plus faire la différence entre des heures et des jours. Il sent toujours le poids de la femme à qui il est solidement arrimé. Le bouchon qu'il forme est à la dérive. Il ne sait plus s'il est vivant ou mort.

Lors de ses phases d'éveil, il tâte le pouls de cette mère qui n'a plus dit un mot depuis qu'ils ont quitté précipitamment le bateau. Où sont-ils ? Un cri familier surprend pourtant le gamin au lever du jour. Mais quel jour ? Il s'en est écoulé combien depuis qu'ils sont dans la baille ? Son esprit aussi s'est placé en hibernation. Ses doigts sont gonflés, l'eau salée n'arrange rien. Et ces piaillements répétés... Ils arrivent en enfer, ou au paradis ? Le bouchon est balancé mollement. Les paupières lourdes, Bertrand tente de deviner d'où proviennent ces cris qui lui parviennent.

Et là au loin il voit, ô miracle, une sorte de langue brune et verte au ras des flots. Celle-ci s'élance vers le ciel, coupant son bleu d'une ligne dentelée. Une terre... c'est une terre ! Quant aux piaillements, ce sont des mouettes qui volent au-dessus d'eux. Dans un dernier sursaut, il tente de battre des pieds ; ils doivent absolument se rapprocher de cette terre, synonyme d'espérance.

— Maman ! Maman ! Réveille-toi... nous sommes sauvés ! Là-bas... une terre, une île, je ne sais pas, mais c'est une terre, du solide... Réveille-toi, s'il te plaît.

Seule la brise légère qui amène le son des oiseaux répond au jeune homme. Alors il bat des pieds et des mains et finit au prix d'efforts démesurés à sentir sous ses pattes le fond sablonneux de la côte. Il respire un peu mieux et traîne plus qu'il ne la porte cette mère qui garde pourtant un souffle de vie. Elle respire, faiblement

certes, mais la vie est toujours là, présente dans la femme qu'il tire sur le sable. Enfin il se détache, et dans un sursaut pour l'éloigner de ce fichu océan, il écarte du danger le corps de sa mère.

Les bras en croix, le nez tourné vers le ciel et le soleil, il reste là, sans force. Il ne sait pas combien de temps dure sa léthargie, mais son cœur bat violemment dans sa poitrine. Ils sont sauvés, sortis de l'eau. Un miracle ; c'est cela, il s'agit bien d'un vrai miracle. A-t-il récupéré pendant des heures ou seulement quelques minutes ? Incapable de le dire, le garçon, à la réouverture de ses yeux, n'a qu'une seule pensée en tête : sa mère. Où est sa mère ? Il se tourne vers le lieu où elle devrait se trouver.

Le vide pénètre son regard. Alors, mu par une sorte de pressentiment, il se redresse péniblement et scrute l'horizon, côté océan. Rien, personne. Alors c'est à genoux qu'il se colle pour hurler sa peine, mais son hurlement reste en suspens dans sa gorge parce qu'un peu éloignée du rivage une toute petite voix l'interpelle :

— Bertrand... Bertrand, mon chéri, où sommes-nous ?

Sa volte-face est plus rapide qu'il ne l'aurait voulue.

— Maman ! Quelle frousse tu m'as collée ! J'ai bien cru un instant que les flots t'avaient reprise. Mon Dieu, la trouille de ma vie...

— Tu n'as pas fait tout ce chemin pour que je meure ici ; tu m'as sauvé la vie.

— Je n'ai rien fait du tout : c'est le diable qui n'a pas voulu de nous, tout bêtement. Nous ne sommes pas encore sauvés ; il nous faut trouver de l'eau, pour boire. Écartons-nous du bord. Tu peux marcher ?

— Je vais essayer... J'ai bien cru ma dernière heure arrivée. Nous sommes restés combien de temps dans la flotte ? Et ta copine Vanessa et ses parents ? Où sont-ils ? Tu y penses à eux trois ?

Mariette n'a pour toute réponse qu'un haussement d'épaules du gaillard qui peine à trouver un équilibre sur ses deux guibolles.

⋆

Se retrouver à deux avec son fils sur un bout de terre inconnu perdu au milieu de nulle part, avec en tout et pour tout un couteau dans une poche du pantalon du garçon, n'a rien de folichon. Mariette stresse, mais son jeune se veut serein. Ils vadrouillent ensemble sur ce coin perdu à la recherche d'un point d'eau. Ce n'est que le troisième matin, après de longs moments d'abattement, qu'enfin elle entend hurler Bertrand, qui s'était éloigné d'elle. En courant du plus vite qu'elle peut, elle rejoint son fils.

Il a la tête plongée en bas d'une sorte de falaise d'où coule comme une cascade.

— Regarde, regarde, maman. De l'eau. Et elle est bonne, je viens de la goûter.

— Tu... tu crois qu'on ne va pas être malades ?

— De toute façon, nous n'avons pas le choix. Mourir de soif ou tenter de survivre en buvant cette flotte qui me semble limpide et claire.

— Après tout, tu as sans doute raison.

Devant eux, une large cuvette recueille cette manne tombée du ciel et permet peut-être de se baigner, ou du moins de rester propre. Alors c'est au bord de cette mare bienfaisante qu'ils décident d'installer un campement de fortune. Il y a assez de bois mort et d'arbres couchés pour construire une cabane sommaire. C'est donc sur le tronc d'une sorte de palmier qui soutient l'ensemble d'un toit précaire que le fils de Mariette trace trois entailles.

— Qu'est-ce que tu fais, Bertrand ?

— Je coche les jours que nous passons ou passerons ici. Même si on ne sait plus depuis quand nous avons sombré, au moins aurons-nous une idée du nombre de jours qui nous séparent de la civilisation.

— Tu crois que cette île n'est pas habitée ?

— Je n'ai remarqué aucune empreinte, et tu sais bien que les hommes laissent partout des traces de leur passage.

— Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? J'ai faim, et même si on peut boire... comment va-t-on tenir le coup tous les deux ici ?

— Pour la bouffe, je vais voir. Il faudrait qu'on trouve une pierre comme un silex pour essayer de faire du feu.

— Tu crois que c'est si simple ?

— Tu n'as donc pas vu le film *Seul au monde* ? On peut toujours tenter le coup. Il doit bien y avoir des noix de coco puisque ces arbres-là ressemblent à des cocotiers, non ?

— J'en sais rien. Je suis fatiguée, et je ne me sens pas vraiment en forme.

— Essaie tout de même de me trouver un bon caillou, et je m'occuperai du reste. Je vais voir si je peux attraper un poisson ou ramasser quelques coquillages. Surtout, ne te perds pas. Je sais bien que ça a l'air tout petit cet endroit, mais il se peut qu'il y ait des animaux sauvages, ou pire, des araignées ou des serpents venimeux.

— Eh bien... tu fais tout pour me rassurer !

— Allons... L'océan n'a pas voulu de nous ; la terre ne va pas nous rejeter.

Mariette voit son gamin s'engager sur la frange de sable ou de terre qui les sépare des vagues qu'elle aperçoit pas très loin. Il a l'air d'un homme du haut de ses vingt-et-une piges. Elle, malgré sa lassitude, se force à sourire. Elle tourne autour de la hutte ; quelques lianes coupées au couteau assurent une certaine cohésion à l'ensemble. Au moins seront-ils abrités du vent et de la pluie si jamais il pleuvait. En fouinant sans trop se départir d'un périmètre de sécurité, elle découvre une pierre, ou plutôt un galet poli par les intempéries.

Celle-là devra faire l'affaire ! De toute manière, il n'y a pas grand-chose dans ce trou paumé. Puis elle s'assoit un instant sur un tas de feuilles fraîches amassées là en guise de natte. Elle se sent morte de fatigue et aussi salie de la tête aux pieds. Comme son garçon n'est pas là, pourquoi ne pas mettre à profit ce temps de

solitude pour aller se décrasser ? L'eau de la mare peut aussi servir à ça. En deux temps trois mouvements, la voici en sous-vêtements. Elle gagne la berge de ce qui leur sert de réserve. Et là, elle glisse un orteil dans le liquide frais.

Le bien-être la surprend agréablement. Alors elle se retourne, tente de voir si Bertrand n'est pas dans les parages, et quitte le reste de ses vêtements. Ceux-ci, comme tous leurs effets, ont bien besoin d'être nettoyés. Alors elle entre carrément dans l'onde douce, et l'eau est si claire qu'elle a envie de s'y tremper entièrement pour se laver des souillures. Comme c'est bon, cette baignoire improvisée ! Elle se délasse un long moment et finit par revenir sur la rive, nue comme au premier jour.

Puis, sans songer que son fils est peut-être dans le voisinage, elle se met à frotter ses vêtements pour les rincer abondamment. Sa robe, son chemisier – celui qu'elle porte depuis le naufrage –, enfin également sa culotte et son soutien-gorge, tout y passe. Oubliée sa fatigue, envolées ses craintes de mourir ; l'eau, c'est la vie, et là elle est abondante. Mais son estomac émet des signaux qui lui rappellent sa faim. Alors elle trouve un morceau de liane ramené à la baraque de fortune pour en faire une corde à linge, puis elle se ceint les reins d'une large feuille et entoure sa poitrine d'une autre, et la voici comme neuve.

C'est curieux comme le fait d'être lavée, proprette, lui procure une sensation de bonheur. Elle finit par s'endormir sur le tas de feuillage destiné à faire une couche. Elle n'entend pas rentrer ce fils qui veut se montrer à la hauteur de la tâche immense qui l'attend. Il a trouvé deux noix de coco ; reste encore à les ouvrir, ce qui n'est pas une mince affaire. Il découvre aussi la pierre que sa mère a déposée près de l'entrée de leur nouvelle demeure.

Il a un franc sourire en voyant se balancer mollement au vent les vêtements posés sur la corde improvisée. Finalement, sa mère a bien plus de ressources qu'il ne l'aurait imaginé. Il fait comme Tom Hanks, et le système s'avère bien plus complexe que prévu.

Il s'escrime, jure et peste contre ces foutues ampoules qui lui brûlent les doigts, mais au prix d'efforts insensés, une étincelle apparaît. Les fibres qui entourent les noix de coco servent de carburant, et finalement une pauvre flammèche vacillante, hésitante, tremblotante, fume avant de crépiter en embrasant les fibres de la noix, puis monte lentement vers le ciel de ce paradis paumé.

Un petit morceau de bois vient alimenter ce premier feu que le jeune homme a su créer. Il court chercher des branches, craignant de voir son œuvre mourir faute d'être soutenue par du bois. Et c'est le moment que choisit Mariette pour revenir du royaume des ténèbres.

— Oh, Bertrand, tu as vraiment réussi ? Du feu ! Jamais je n'aurais imaginé que des flammes me feraient autant plaisir. Et tu as trouvé de quoi manger un peu ?

— Juste deux noix de coco... mais je dois encore dégoter le moyen de les ouvrir, et ce n'est pas gagné.

— Avec une grosse pierre et une petite, comme un marteau et une enclume, non ? Ça ne marcherait pas ?

— Ben si... peut-être. Mais où trouver les matériaux pour fabriquer ces deux outils indispensables ?

— Un peu plus loin, au bord de notre étang... non ?

— Je vais y aller. Tu alimentes le foyer ; ça a été le rôle des femmes de tout temps, non ?

Elle sourit à ce diable de gamin débrouillard, et une autre branche rejoint celle qui brûle déjà. Il est reparti. Elle s'aperçoit soudain que son cache-seins n'est pas si hermétique qu'il le devrait... Après tout, il les a tétés. C'était il y a bien longtemps, et puis à son âge il doit bien savoir comment sont faites les femmes. Cette pensée qu'il est maintenant un homme lui en rappelle une autre : elle aussi est une femme, et à ce titre elle a certains besoins, quelques envies aussi parfois. Mais pourquoi cette idée se plante-t-elle dans sa cervelle ?

Elle ne le voit plus, mais le bruit d'une pierre qui frappe sur quelque chose de dur la ramène à une réalité plus terre-à-terre. Il tente encore de casser ses noix, et après une longue absence inchiffrable en temps, il revient, un sourire victorieux sur les lèvres.

— Tiens ! Attention, celle-ci contient encore du lait ; au moins, tu vas pouvoir boire autre chose que de l'eau... Et puis nous mangerons la chair de ces trucs. C'est pas si simple à briser, ces coquilles-là !

⋆

Au fil des marques sur l'arbre, les jours s'enfuient. Les deux naufragés sont comme perdus, oubliés du monde des vivants. Ils sont plus soudés que jamais pour faire face à cette adversité à laquelle ils doivent livrer bataille matin après matin pour survivre. Mais Bertrand est plein de ressources. Il sait désormais attraper les poissons, les faire cuire. Il a appris à déterrer des racines dont ni Mariette ni lui n'ont idée du nom. Ils savent seulement que ça cale l'estomac et que c'est comestible. Et puis il y a des tas de baies sauvages, des fruits au goût sucré. Ils apprennent à vivre loin de tout, de tous, au rythme des levers et des couchers de soleil.

Mariette se baigne régulièrement dans cette coulée d'eau claire, vaste étang où atterrit la cascade. Elle le fait alors qu'elle pense que son fils loin de là, mais il revient souvent en douce pour admirer le spectacle du seul corps de femme proche de lui. Bien entendu, ses instincts de mâle sont contrariés par le fait que ce soit sa propre mère. Elle aussi parfois se caresse aux souvenirs d'un sexe qui lui manque, mais seul son fils est présent et elle se refuse à tout rapprochement de ce genre.

Pourtant, les évènements peuvent parfois décider pour les êtres humains. Il y a déjà plus de deux cent quarante coups de canif dans le calendrier boisé du jeune homme. Un soir, dans cette guitoune qu'ils ont au fil du temps améliorée et qui les protège de la pluie et du vent mais pas du fracas des orages, le ciel s'obscurcit très

rapidement. Et celui qui leur tombe dessus est d'une violence extrême. Il dure toute la nuit et persiste encore au milieu de la matinée. Le vent froid et soutenu provoque chez Mariette une chair de poule qu'elle ne peut réprimer ; Bertrand s'en aperçoit.

— Tu as froid, maman ?

— Oh, ça va passer ; le soleil va bien finir par revenir. J'ai surtout peur que la foudre nous tombe dessus.

— Tu veux venir contre moi ? Nous nous tiendrons plus chaud. Et puis nous nous rassurerons mutuellement.

— Je ne sais pas si c'est vraiment... raisonnable.

— Raisonnable ? Mais nous sommes paumés dans le trou du cul du monde, et tu me parles d'être raisonnable ? Je ne peux pas croire cela. Allons, viens. Au moins nous serons plus forts ainsi soudés.

Dans les paroles du jeune homme, il y a une sorte de sagesse. Et cette mère finit par craquer. Elle se retrouve contre son fils. Il la tient dans ses bras et la couve comme le lait sur le feu. Elle se sent bien, trop peut-être. Puis contre sa cuisse, alors qu'elle se serre plus fort contre lui, ce qu'elle sent n'a vraiment rien de filial. Elle n'ose plus bouger, de peur de lui montrer qu'elle sait, qu'elle a compris. Les mains de son fils lui encerclent le dos ; elles sont douces, pour ne pas dire câlines. Du reste, elle ferme les yeux en imaginant la balade de ces deux pattes si chaudes.

Rêve-t-elle, ou bien lui a-t-il semblé que les doigts qui la caressent sont descendus bien bas sur son dos ? Ils se sont arrêtés à la limite de son unique culotte, et elle tremble de plus belle. Ce quelle redoute risque bien d'arriver car le jeune homme bande ; de cela elle en est désormais plus que certaine. Il se presse aussi contre sa poitrine, et la pointe de ses seins qui la trahissent s'enfonce dans la peau du torse de son fils. Bertrand vient encore de franchir un cap. Elle a bien remarqué que l'élastique de son sous-vêtement se soulève, et que le Saint-Esprit est tout à fait étranger à cette

opération, mais son corps tout entier est maintenant en fusion, et lutter devient difficile.

Un autre coup de tonnerre la propulse plus en avant, et comme par hasard sa main heurte cette chose qui d'ordinaire repose au calme dans le slip du garçon. Pourquoi les doigts se referment-ils sur cette branche raide ? Elle n'en sait rien. Mais Mariette apprécie aussi que les phalanges de son rejeton longent depuis un moment un endroit qui réclame de la tendresse. Et la bouche qui vient en conquérante vers le visage de Bertrand ne cherche pas vraiment sa joue !

Il répond à son baiser comme si plus rien d'autre n'existait au monde, et c'est ainsi que les évènements s'enchaînent dans un ordre presque trop parfait. Les gestes, les mouvements de l'un et de l'autre les amènent à s'unir dans un corps-à-corps qui leur fait oublier jusqu'aux éclairs qui continuent de zébrer le ciel de leur prison. Ils se font l'amour comme deux damnés détenus dans un enfer paradisiaque, loin du monde. Ça dure plus longtemps que l'orage lui-même, et personne ne cherche à savoir si c'est bien ou mal. Ils sont vivants, et personne ne saurait les blâmer.

Le soleil est haut dans un ciel bleu azur lorsque la mère sort de la cabane, entièrement nue. Elle court vers la piscine naturelle creusée au pied de la montagne, plonge dans l'eau et disparaît sous la surface dans une gerbe d'éclaboussures. Un second cratère creuse la surface, et deux corps filent sous celle-ci. Ils se rejoignent un peu plus loin avant que les têtes n'émergent pour une inspiration bienvenue. Il veut prendre la main de la baigneuse, qui telle une anguille s'esquive. Il s'ensuit une course effrénée.

Elle arrive cependant à sortir de l'eau juste avant le jeune homme qui rit en la pourchassant, et c'est à côté du tas de cendres du feu mort que les amants refont l'amour. C'est plus feutré, plus tendre aussi que sous l'orage. Le jeune refait sur son ventre des cajoleries auxquelles une seule autre fille avait eu droit avec lui avant... leur accident : Vanessa. Si loin, peut-être morte. Les ventres

se chevauchent dans des jeux qui font partie de la vie. Mariette ne crie pas au scandale ; n'est-ce pas elle qui a osé faire le pas qui les a menés à ce genre de situation ?

Et puis, perdus au milieu de nulle part, que reste-t-il des convenances des hommes civilisés ? Rien sans doute qui vaille que l'on oublie que les êtres humains sont faits pour aimer et être aimés. Sans un mot, mais en riant, ils se donnent l'un à l'autre avec des gémissements qui ne dérangent que les oiseaux ou les insectes invisibles aux alentours. L'île devient un refuge, celui d'un amour incestueux que la Nature impose. Pourquoi se priver du seul petit bonheur qui leur reste dans ce monde ?

Après cela, Mariette voit son fils qui, sur l'entaille du jour, en dessine une seconde. Les deux traits de couteau se croisent en un X parfait. Il marque d'un cran cette journée amoureuse. Il fera de même chaque fois qu'elle et lui se laisseront aller au petit jeu de la jouissance physique. Alors avec amusement, tous les matins, elle vient voir si son diable d'amant a validé la nuit passée : les croix sont quotidiennes, et elle ne s'en plaint pas du tout. Personne ne parle de cela ; ça se fait sans se le dire, c'est tout.

Depuis quelques jours il monte en haut de la cascade, sur cette minuscule bosse pompeusement nommée montagne. De son sommet, il distingue l'océan qui s'étale sous ses yeux. Un espace immense totalement vide de toute présence s'étend à perte de vue, mais l'espérance de voir passer un navire reste chevillée à l'âme de Bertrand. Curieusement, Mariette s'accommode bien de leur nouvelle existence en marge de toute société normalisée. Plus de conventions à respecter, et souvent du sexe. Bien plus que dans le monde civilisé où elle n'avait plus d'amant depuis longtemps. Ici, elle se rend compte que, bien entendu, c'est avec sa propre chair qu'elle fait l'amour, mais elle songe aussi que rien ni personne ne saurait le lui reprocher. La rudesse de cette existence est finalement bien pratique.

Elle ose maintenant avec lui des scènes que depuis des années elle n'avait renouvelées avec un homme ; par exemple, les fellations. Dans son esprit, la dernière qu'elle ait pratiquée sur un amant remonte à... trop loin pour que ses souvenirs soient nets. Son fils, c'est aussi un mec. Il n'a rien fait pour empêcher la bouche gourmande de happer sa queue, et c'est avec délice qu'il a subi le supplice de cette succion magique. Et il n'a pas non plus tenté un geste pour retirer du gosier maternel sa trique alors qu'il sentait monter son éjaculation. Mariette n'a pas recraché la semence qui giclait contre son palais, et après avoir dégluti elle a continué à lécher le sucre d'orge en l'astiquant gentiment.

D'autres détails refont surface ; des petits riens qui ailleurs seraient innommables, mais qui sur ce coin isolé deviennent une norme par la force des choses.

⋆

Le tronc n'est plus assez haut pour que le couteau trace encore des marques. Un deuxième fait office de calendrier. Et toujours aucun navire, ni de près, ni de loin : l'océan reste obstinément vide. Bertrand monte moins souvent sur son mirador ; l'attente est en berne. Tous deux continuent de profiter de la vie simple que leur offre l'île ; ils font de longues balades – enfin, ils tournent en rond durant des heures, traversant toujours le même territoire – en discutant de tout, juste pour garder le son d'une voix, ou le bonheur d'écouter la musique de celle de l'autre. La baraque sommaire du départ est devenue, depuis bien des plaies dans le cocotier, plus vaste, mieux agencée. Elle supporte presque tous les grains dont la Nature, avec un malin plaisir, arrose leur lieu de villégiature forcée.

C'est un matin qu'un bruit étrange arrive aux oreilles de Mariette. Elle stoppe tout ce qu'elle fait, se sentant d'un coup dépassée par ce qu'elle croit reconnaître : un chant, oui un chant, s'élève de la plage, celle où son fils et elle sont arrivés ! Elle avance prudemment vers l'endroit d'où proviennent ces sons auxquels elle n'ose pas

encore croire. C'est aux abords de la langue sablonneuse et des cocotiers que Bertrand la rattrape par le bras. Il met un doigt en travers de ses lèvres. Elle se tait, et comme lui elle se fond dans le décor.

— Chut ! Ne fais pas de bruit tant que nous ne savons pas qui ils sont !

« Ils », ce sont les occupants de deux pirogues échouées sur la grève ; en tout, une douzaine d'hommes à la peau tannée et brunie par le soleil et les embruns. Installés en cercle sur la plage, ils discutent tranquillement. Apparemment, ils ne sont pas belliqueux et n'ont pas remarqué la présence des naufragés.

— Je vais aller voir ces hommes. Reste bien cachée là ; on ne sait jamais... Si tu vois que ça tourne mal, va te cacher. Surtout, ne te montre pas.

— Attends, Bertrand, attends...

— Oui ?

— Tu ne voudrais pas... une fois encore ? Tu sais, si nous quittons cet endroit, je crains que nous ne puissions plus... tu comprends ce que je veux dire ?

— Pourquoi ? Nous sommes tous deux majeurs et n'avons aucun compte à rendre à quiconque !

— J'ai peur, et j'ai surtout envie de faire l'amour. Viens, retournons à notre maison et...

— Tu es folle ? Et s'ils partent avant que nous ayons fini ?

— Nous ne serons pas longs ; enfin, je veux dire nous ferons le plus vite possible.

Le garçon a haussé les épaules... mais il s'est exécuté. Puis il est revenu vers la plage. Les deux canots sont toujours là, et les hommes assis en cercle voient déboucher un grand type barbu. Une sorte d'épouvantail mal fagoté, qui fait de grands moulinets avec ses bras.

— Hello !

— Qui... qui êtes-vous ?

— Vous parlez ma langue ?

— Ben oui... Nous venons d'une autre île à trois heures de pirogue de cet endroit. Mais vous, qui êtes-vous ?

— Oh, c'est une longue histoire...

— Comment vous avez fait pour survivre ici ? Tout seul, en plus ?

— Non : je suis avec ma mère.

Les grands gaillards entourent le jeune homme. Quand les embarcations reprennent la mer, deux passagers supplémentaires font route vers le monde civilisé.

Quelques jours plus tard, Mariette et Bertrand retrouvent une existence bien plus facile.

Ils ont changé de ville et vivent sous le même toit. Personne n'a revu Jacques et son épouse, pas plus que leur fille Vanessa. Il reste des souvenirs à ce couple qui, une fois par an, revient comme en pèlerinage dans une cabane qui leur manque parfois plus que le luxe de cette existence dorée qu'ils ont reprise.

10. Muguette, ou l'amour vache

Par ce bel après-midi baigné de soleil, au milieu du parc une flâneuse solitaire recherche du coin de l'œil un banc libre. Une fois celui-ci repéré, elle vient y coller ses fesses et sort de son sac un roman policier. C'est son dada, à Muguette, les polars : elle adore les beaux flics ténébreux un peu borderline qui savent mieux que personne résoudre des affaires compliquées. Elle ne trouve jamais le bon coupable et se laisse toujours berner par les esprits retors de ses flics – ou privés – préférés. Son cœur bat aussi au rythme d'intrigues bien pourries où les rebondissements sont nombreux.

Elle imagine aisément que sa littérature de quai de gare doit en faire marrer plus d'un, mais chacun a les rêves qu'il mérite. Et puis au moins ces bouquins-là lui permettent-ils de lire ; il n'y a plus guère de personnes pour s'adonner à un passe-temps jugé désuet par un monde qui court. Oui, parce que les gens sont toujours en quête de quelque chose. Celle-ci avec son portable greffé à l'oreille, cet autre qui trace, perdu dans ses pensées... où vont-ils donc, tous ces passants pressés ?

Là, dans le calme ombrage d'un grand orme, elle peut laisser ses yeux se gorger de lignes, de lettres tracées juste pour elle. Muguette, c'est quarante-trois ans d'une vie sans relief. Une existence aussi plate que son corsage d'où ne débordent guère deux seins qui ne nécessitent aucun soutien, tant ils sont peu développés. Là encore, elle s'en est accommodée durant toutes ces années. Les hommes qui

l'ont fréquentée, moins sûrement car pas un seul n'est resté à ses côtés. Pourtant, elle est cultivée, affable, et elle cuisine à merveille.

L'adage qui dit que pour garder un homme il faut lui remplir la bedaine n'est pas aussi vrai qu'on pourrait le croire ; ils aiment aussi avoir à quoi se raccrocher, et comme chez elle il n'y a pas grand-chose qui dépasse... alors les plus téméraires sont restés le temps de trouver une poitrine plus volumineuse. Oh, elle aime faire l'amour, mais il faut aussi oser, et surtout avoir un excellent partenaire pour un partage équitable. Alors les nuits à l'arrache, les petits matins qui déchantent, le creux d'un lit froid sont le quotidien de cette femme qui est assise là.

Depuis le lycée – endroit où déjà ses camarades bien intentionnés la surnommaient « la limande » – son image n'a que si peu évolué... Dans son boulot, elle est une redoutable femme d'affaires, mais sa vie intime ressemble plus à un long fleuve tranquille qu'à un torrent tumultueux. Avec ses lunettes posées sur un nez aux ailes bien dessinées qui lui donnent un air de maîtresse d'école, elle n'est pas franchement vilaine ; elle a même un certain charme, mais qui ne suffit cependant pas à la rendre attirante – ou alors juste pour une nuit – aux yeux des hommes croisés au hasard de sa vie.

C'est donc dans la lecture facile que se plonge la quadra qui profite de ce samedi ensoleillé. Des gosses piaillent dans l'aire de jeux sous l'œil attentif de mamans vêtues légèrement cet été. Elle aussi n'est que très peu habillée. La décence veut qu'elle porte une jupe qui, lorsqu'elle marche, lui tombe bien au-dessus des genoux. Une chemise d'homme couvre sa poitrine sans rien dessous. Sous sa jupe, non plus du reste, elle n'a pris la peine de passer une culotte. Elle est déjà dans l'action écrite du flic qui boit un demi dans un bistrot si bien dépeint par l'auteur.

Dans l'allée, des tas de gens se promènent. Il fait si beau en ce mois de juillet que tous profitent du moindre espace vert. Un pas traînant couvre les cris lointains des gamins qui courent après un ballon. Ce pas s'arrête face à Muguette qui ne relève même pas le

nez de son roman policier. La pauvre victime de papier est encore en salle d'autopsie lorsque la lectrice sent peser sur elle la lourdeur d'un regard ; c'est si insistant que ça la dérange vraiment. Elle remonte son menton, tourne la page, et sans en avoir l'air prend la mesure de celui qui la scrute de la sorte.

Pas de crainte à avoir ; l'homme est âgé. Cheveux blancs, barbe soignée, tout comme son look. Il ne cherche pas à détourner ses quinquets d'un bleu limpide qui demeurent collés à la silhouette assise qu'elle offre à sa vue. Bien entendu, les deux paires de mirettes se mélangent au cours de ce voyage l'un vers l'autre. Un sourire fleurit sur les lèvres du vieux monsieur strictement habillé. Seul le chemin fait de sable tassé les sépare. Pas plus de deux mètres, donc, et Muguette se sent très gênée par l'insistance avec laquelle ce type la dévisage. Il n'a pas l'air d'un pervers, mais sait-on jamais ? De surcroît ce genre de personnage s'attaque plus souvent aux gamins, et la liseuse n'a rien d'une ado ou d'une gamine, hormis sa poitrine quasi inexistante.

Elle se demande pourquoi ce brave homme la mate de cette manière insistante. Elle veut faire comme si elle n'avait rien remarqué et se replonge dans le passionnant chapitre d'un échange entre le flic et le légiste. C'est bien écrit, et le plaisir devrait être au rendez-vous. Allez savoir ce qui peut gâcher le plaisir d'une bonne lecture... un simple vieux vicieux qui vous déshabille des yeux ? Muguette se force à oublier ces deux quinquets brûlants qui la parcourent sans aucune retenue. Au bout d'un long moment, son cou lui fait mal. Sa jambe gauche passée sur la droite se relève pour que l'inverse suive le même itinéraire.

Elle ne songe plus à l'absence de sous-vêtement sur cette partie normalement invisible de son corps, et le champ de vision du gaillard assis en face s'élargit soudain pour se caler dans l'espace qu'un instant elle a entrouvert. Bon, il est donc là pour essayer de se rincer l'œil ? Il en sera pour ses frais ! Pourtant la sueur perle au front de Muguette, de plus en plus agitée. Le type a fait un

nouveau sourire et semble vouloir lui faire un signe de la main. Cette fois, c'est franchement que la femme lui fait les gros yeux. Il n'en a cure. Les lèvres du bonhomme tremblent légèrement. Il a envie de parler ?

Poursuivre sa lecture à tout prix, ne pas se laisser distraire par le loustic, voilà qui devient une priorité. Et pourtant, la voix un peu sèche qui lui parvient, c'est bien à elle qu'elle s'adresse :

— Vous êtes belle, Madame.

— ... ?

— Oui ! Je regrette d'avoir autant d'années au compteur, sinon je vous aurais fait un brin de cour.

— Pardon ? C'est à moi que vous vous adressez, Monsieur ?

— Vous voyez quelqu'un d'autre dans les parages, à part les gosses et leurs nounous qui jouent dans le bac à sable ?

— Vous me disiez ?

— Que vous êtes belle ! Je suis désolé d'être si âgé. Vous me rappelez Agathe, ma défunte épouse...

— Ah ?

— Oui ! Vous ne voulez pas venir vous asseoir sur le même banc que moi ? Ça nous éviterait de crier ; et puis pour discuter, ce serait plus simple aussi. J'adore vos yeux, votre visage et ce chignon qui me donnent l'impression que mon Agathe est de retour.

— Mais...

— Je ne mange personne, vous savez ! Le drame des vieillards comme moi, c'est que le corps et presque mort mais que le cerveau, lui, veut rester vert. Décidément, je serais mieux plus proche de vous pour vous faire un brin de causette.

Pourquoi Muguette se sent elle obligée de se lever et d'aller s'asseoir sur le banc aux côtés de ce type ? Elle ne sait pas vraiment ce qui se passe dans sa tête, un élan qui la fait parcourir la courte distance qui la sépare du vieux.

— Merci. Vous voyez, c'est si simple... Vous êtes belle. Je vous l'ai dit et je ne me lasse pas de vous le redire.

— Votre femme... il y a longtemps que vous êtes veuf ?

— Huit ans déjà, et à soixante-douze ans, chez les hommes, il est des choses qui sont de plus en plus urinaires et de moins en moins génitales... vous comprenez ?

— Pourquoi me parlez-vous de cela ?

— Peut-être pour vous rassurer un peu. J'ai encore l'ouïe fine, et je crois que votre cœur bat du tambour dans votre poitrine.

— ... C'est pas pensable ; comment pouvez-vous l'entendre ?

— Non seulement il fait du boucan, mais vous voyez, là, au niveau des veines de votre cou, je vois qu'il accélère les passages du sang.

— Eh bien, vous en savez des choses !

— La première, c'est que votre poitrine est attirante, un peu dans le même style de celle d'Agathe. Nous avons été amoureux jusqu'à son dernier souffle. Elle avait des boutons de bottine, là.

Son doigt est pointé vers la chemise, au milieu de celle-ci, sans pour autant être menaçant. Pas de geste déplacé, simplement une façon de montrer sans toucher.

— Vous avez un petit ami ? Il doit être heureux avec vous.

— Non, personne.

Muguette s'en veut d'avoir un peu trop rapidement répondu et laissé entendre à ce gars qu'elle est seule ; mais il n'en profite nullement.

— C'est dommage. Les hommes sont donc devenus si bêtes qu'ils ne voient plus la vraie beauté ?

— Pourquoi ?

— Mais, ils préfèrent ce qui est artificiel, et ces seins sont authentiques, n'est-ce pas ?

— Ben... oui. Il ne viendrait à personne l'idée d'en faire enlever dès lors qu'ils ne sont déjà pas bien gros.

— Et comme mon Agathe, vous ne portez pas de dessous. C'est le signe des femmes libres et des dames qui aiment leur corps. Les soutiens-gorge et les culottes ne sont que des inventions de pervers

pour leur seul plaisir. Aucune femme digne de ce nom ne devrait mettre de tels oripeaux.

— Eh ben, comme vous y allez ! Ça a au moins le mérite d'être franc et envoyé.

— Vous n'aimez donc pas le sexe, pour être toujours seule ?

— Je vous trouve bien curieux pour quelqu'un qui prétend ne plus pouvoir. Je croyais que c'était bien votre plus grand regret, n'est-ce pas ?

— Après la mort de ma femme, oui. Mais il existe bien d'autres manières de prendre du plaisir. À commencer par celui des yeux. Et puis... vous avez le temps ? Je pourrais vous raconter tellement de trucs qui, à mon sens, vous iraient comme un gant.

— Ah bon ? Lesquels, par exemple ?

— Pas ici ! Pas ici, ma chère amie. Au fait, si nous commencions par le commencement... Je m'appelle Mathieu. Et vous ?

— Muguette, mais je n'ai pas vraiment choisi.

— Je trouve que ça vous va bien : fraîche comme les clochettes de cette fleur. Et puis ces dernières sont toxiques si on les avale.

— Vous pensez donc que je suis toxique ?

— Pas du tout ! Mais qui s'y frotte s'y pique ; c'est un peu être « vénéneuse », il me semble.

L'homme plonge soudain sa main dans sa veste. Il en retire un portefeuille d'où il extrait une photographie. Le visage d'une femme se présente sous le nez de Muguette.

— Vous voyez ? C'était mon Agathe. Vous ne trouvez pas comme un air de vous dans ma femme ?

— ...

Elle a attrapé le rectangle usé à force d'être manipulé. C'est vrai que le modèle sur le cliché, avec quelques années de moins, pourrait très bien être elle.

— C'est assez troublant, je vous l'avoue. Mais je ne suis pas cette dame.

— De cela, j'en suis persuadé, n'en doutez pas un instant. Imaginez cependant le choc de voir un sosie presque parfait de celle que j'ai le plus aimé sur cette terre...

— Une coïncidence ! Ça doit arriver souvent, ce genre de ressemblance.

— Je ne crois pas. Le destin nous a mis en présence l'un de l'autre, et il existe sûrement une raison à cela.

— Allons, ne rêvez donc pas tout haut.

— Vous savez, à mon âge, j'ai depuis longtemps délaissé l'idée qu'un miracle pouvait arriver. Mais je crois dur comme fer que la providence fait toujours bien les choses.

— Vous délirez, ma parole !

— Non ! Je suis même certain de ce que j'avance. Vous voulez que nous discutions de moments ou de choses plutôt intimes ?

— Décidément, vous y tenez vraiment !

— Oui. Je parie que, comme Agathe, vous restez naturelle.

— C'est-à-dire ?

— Vous ne vous rasez pas. Votre toison, vous la conservez en l'état, n'est-ce pas ?

— Ça, c'est trop facile à deviner parce que vous avez pu apercevoir... J'étais sans méfiance.

— Bon, je vous l'accorde. Mais je suis sûr que vous aimez le sexe un peu... différent.

— Mais encore ?

— Des jeux qui ne se pratiquent pas avec n'importe qui. Je vous sens bien un peu soumise, dévouée à un seul homme. Peut-être que pour le moment vous ne l'avez pas encore trouvé, mais je sais, je sens que ce genre de relation vous plairait.

— Franchement, je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je crois pourtant que si. Et les rapports plus forts que la normale, ceux dans lesquels vous auriez le rôle de la femme-objet comme mon Agathe ? Je vois bien cette étincelle dans vos prunelles depuis que vous avez compris de quoi je parle.

— Vous sortez d'un asile ou quoi ? Vous êtes incroyable, vous ! Vous racontez ces sornettes à toutes les femmes que vous rencontrez sur votre chemin ? Je pense que je ferais mieux de filer à toute vitesse.

— Ah oui ? Mais vous n'en faites rien, ce qui confirme mon impression.

— Parce qu'avec votre... Agathe, vous jouiez à ces trucs débiles ? Vous lui faisiez quoi ? Après tout, vous pouvez me le dire.

— J'en étais persuadé : le sujet ne vous laisse pas indifférente, et vos questions sont là pour me le prouver.

— Répondez à ma question ! Vous lui faisiez quoi, à votre femme ?

— Elle aimait les jeux cérébraux, et parfois être dépendante de ma volonté.

— Comment peut-on aimer cette servilité ?

— Pour le savoir, il faut essayer... et je crois que vous êtes une femme qui pourrait adorer ces instants qui subliment le corps et l'âme en les mettant à l'unisson de vos envies.

— ... ?

— Vous devriez au moins une fois tenter une soirée, juste pour comprendre.

— Et je parie que vous aimeriez faire le professeur. Je me trompe ?

— Si vous y tenez, pourquoi pas ? Mais auparavant, il faut en parler, fixer des limites que personne ne peut dépasser. C'est un contrat moral où tout est histoire de confiance dans son partenaire.

— Et j'y gagnerais quoi, en fait ? Puisque je serais de plus punie par le fait que vous ne pourriez pas me mener au terme d'un partage du plaisir.

— Je vous l'ai dit : il n'y a pas qu'une seule manière de faire jouir celui ou celle avec qui l'on joue.

— Bon, je crois que je vais vous laisser à vos élucubrations de mâle pervers. Bonne fin de journée.

Muguette s'est levée, et elle a presque l'impression de s'enfuir. Elle passe son sac à main à son épaule et fait trois pas. L'homme ne bronche pas. D'une voix douce, il la hèle cependant :

— Madame... Muguette, je reviendrai sur ce banc tous les après-midi. Je pense que nous nous reverrons. Je vous attendrai... tous les jours. Au revoir, et à très vite.

« Merde ! Pas de chance de tomber sur ce genre d'individu. » songe la femme qui s'éloigne. Cette sensation d'être coupable d'elle ne sait quoi naît là au fond de son crâne pendant qu'elle s'éloigne du gus toujours assis sur le long siège de bois du parc. Elle marche plus rapidement, comme pour mettre de la distance entre ce... sale bonhomme et elle. Mais son retour à la maison est perturbant. Les mots de ce... comment a-t-il dit qu'il se prénommait ? Ah oui ! Ce Mathieu. Puis la photo remonte à la surface de sa mémoire. La quadragénaire songe d'un coup que la prénommée Agathe avait bien quelques traits de ressemblance.

Toute la soirée elle tourne et retourne dans son cerveau les mots, les phrases du vieux mec. Elle s'endort même avec certains de ceux-ci ancrés derrière son front. La nuit porte conseil ? Rien de moins sûr. Ce qui l'est, en revanche, c'est que le pervers Mathieu est présent dès son réveil. Toute la matinée du dimanche elle lutte contre l'idée farouche de retourner dans le parc.

C'est à quatorze heures qu'elle craque lamentablement en se traitant intérieurement d'idiote et d'imbécile. De loin, elle a la certitude qu'il est là.

⋆

Sans un mot, elle s'assoit à la place qu'elle occupait la veille. Lui non plus ne dit rien. Le manège dure un long moment. Enfin il est le premier à tourner sa bouille barbue vers cette femme qui se tient droite, le dos collé au dossier du banc.

— Bonjour, Muguette.

— Bonjour.

— La première chose à apprendre, c'est le maintien.

— ...

— Tu es presque parfaite en ce moment, mais... les jambes doivent restées entrouvertes, légèrement décollées l'une de l'autre, et tu ne dois pas en passer une par-dessus sa sœur.

— ... Vous comptez faire quoi de moi ?

— Le fait que tu sois revenue ouvre de larges perspectives. Premièrement, celle que tu as pris conscience de ta docilité. Et si tu es là, c'est que tu veux en savoir plus, je me trompe ?

— Vous avez l'air de tout savoir !

— Es-tu prête pour une leçon ? Si tu le désires, nous allons chez moi ; c'est à quelques pas du square. Nous discuterons de ce que nous voulons, chacun restant libre de ses choix, évidemment.

— Chez vous ? C'est prendre un bien grand risque...

— Allons ! Regarde-moi, regarde-toi ! Tu as plus de force que moi, et ce n'est que du plaisir que je te propose, sous une autre forme que celle que les hommes distillent habituellement, c'est tout.

— Pas de coups, pas de violences ?

— Me prendrais-tu pour un bourreau ? Non, bien entendu qu'il ne peut y avoir de vraies violences. Juste des agacements pour faire monter la jouissance. Quelques obligations, peut-être...

— C'est-à-dire ?

— Des postures à garder, des demandes particulières, des encouragements à te relâcher de plus en plus. Rien de bien conséquent.

— Et vous croyez que juste cela peut être satisfaisant pour une femme ?

— Ça dépend de la femme. Tu veux répondre franchement à certaines questions ? Mais c'est sans contraintes que tu dois le faire.

— Allez-y, on va bien voir.

— Quand as-tu fait l'amour pour la dernière fois ? Était-ce avec un homme ou avec une femme ? Aimes-tu les... gens de ton sexe ?

— ... Euh, pour le sexe, je crois que j'ai un penchant plutôt... hétérosexuel. Quant à la dernière fois... cinq ou six mois peut-être.

— Quand tu dis « penchant », tu as déjà eu une expérience féminine ?

— Non, jamais.

— Une pluralité masculine, peut-être ? Ou alors avec un couple ?

— Pluralité... vous voulez dire avec plusieurs mecs ? Bien sûr que non !

— Et tu ne serais pas tentée par ce genre de moment sympa ?

— Je n'y ai pas vraiment pensé... je dois être sincère.

— Ça fait partie du jeu, l'honnêteté, et je t'en sais gré. Si tu le désires, je peux te procurer un immense plaisir. Je ne te prendrais pas, mais d'autres, sur mon ordre, pourraient le faire.

— Sur votre ordre ? Quel genre de pervers êtes-vous donc ?

— Disons que nous sommes tous plus ou moins... pervertis. Et tes propos ne me choquent pas. Je dirais que tu es en manque de cul et que je peux t'aider à y remédier. C'est à toi de voir. Pour cela, je demanderai une obéissance totale lorsque tu seras chez moi. En dehors de là, tu as ta vie, j'ai la mienne... et tout le monde est content.

— Je... ne suis pas sûre d'aimer votre proposition. Vous me faites peur... Vos idées... Plusieurs hommes, et tout ce qui s'ensuit... Je ne suis pas enthousiaste à cent pour cent.

— Mais ça te trotte déjà dans la tête, avoue-le !

— Disons que vous avez ouvert une fenêtre, petite certes, mais elle n'est plus fermée.

— Alors tu te décides. Je vais me lever ; tu m'accompagnes ou pas. De ce que tu vas décider dépend la suite de ce que nous ferons. Tu es du bois dont on fait une bonne soumise ; il y a encore un peu de travail, pourtant. La bonne volonté dont tu as fait preuve en revenant sur ce banc où tu savais me trouver montre que tu as fait un pas vers ta liberté.

— ...

— Bien. Cette fois, c'est moi qui prends le large le premier. Tu viens dans mon sillage ou tu restes collée sur ton siège : la décision

t'appartient. Sache juste que ma porte refermée sur nous deux, tu devras obéir. Je te promets seulement qu'aucune violence ne te sera infligée.

Mathieu est debout, s'affichant entre elle et le soleil dominical. L'ombre s'écarte ; la lumière revient, éblouissante, et avec elle le dilemme pour une Muguette déboussolée. Que faire ? Emboîter le pas à ce type dont elle ne sait absolument rien ? Rester les fesses sur son banc ? Difficile de savoir, et ses hésitations vont-elles lui faire perdre une occasion de savoir ? Les mots, ceux qu'il a prononcés, il les a sciemment choisis ou n'étaient-ils que des paroles jetées en l'air pour qu'elle ait une réponse ? Elle n'en a aucune idée.

Le bonhomme a déjà pris dix mètres d'avance, dans l'allée sablonneuse. D'un coup elle se lève et va dans la même direction que cet inconnu qui ne se retourne pas. Ils marchent ainsi un petit quart d'heure. Elle reste à une distance raisonnable ; lui ne cherche pas à se rendre compte si elle est derrière ou non. Peut-être sent-il qu'elle vient vers ce qu'il désire ? Et est-ce bien lui qui le veut ou elle qui cherche vraiment une autre forme de plaisir ? Les autres n'ont pas donné de résultats probants, de toute façon. Plus elle s'engage dans la voie choisie par Mathieu, plus elle se sent sûre d'elle.

Un paradoxe tout de même que cette vision des choses. La peur de se perdre provoque dans sa tête des émotions bizarres, une montée d'adrénaline qui la tiennent en haleine depuis... qu'elle s'est remise sur ses pieds. Mathieu vient de pousser le portillon d'un pavillon invisible de la rue ; de hautes haies en masquent totalement la vue. Les chaussures du gars font crisser le fin gravier qui jonche l'accès à une superbe maison. Cette fois, il doit être conscient de sa bonne fortune car les escarpins de Muguette bruissent sur les minuscules cailloux.

Ils entrent.

D'abord, ça sent la cire et l'encens. Puis les yeux de Muguette se remplissent de ce qui l'entoure. Elle est debout dans l'entrée.

C'est vraiment cossu, ce que ses regards découvrent. Lui, il fait comme si elle n'existait pas. Puis, alors qu'il s'est mis à l'aise en retirant sa veste, il lui demande d'avancer. La voix est d'un coup bien différente de celle de l'extérieur.

— Avance au milieu du salon !

Le salon, une pièce aérée avec un long meuble tapissé de livres, et sur un pan de mur un divan de cuir. À la droite et à la gauche de celui-ci, deux fauteuils qui sont tournés de trois quarts vers lui. Au milieu de ce trio en cuir fauve soigné, une table basse. Elle est plus longue que les tables traditionnelles ; curieusement plus grande même que la femme qui se tient près d'elle. Mathieu prend place sur un des sièges et jauge les formes du piquet planté dans son intérieur.

— Retire ton chemisier que je puisse admirer ces... tes seins !

— ...

— Ne crains rien. Et puis je crois que c'était convenu avant que tu viennes chez moi. J'exige une obéissance totale et inconditionnelle. Déboutonne-moi ce vêtement, que je me rende compte.

La femme relève le menton en signe de défi puis, un à un, les petits boutons s'entrouvrent sous ses doigts tremblants pour que finalement tombe le tissu. Deux minuscules collines blanches arborent une zone plus sombre surmontée d'un tiret brun.

— J'adore les petits nichons. Le travail de ceux-là est souvent plus gratifiant que celui sur de grosses mamelles. Quitte ta jupe. Garde tes hauts talons : ça galbe les mollets et donne une élégance aux jambes tout entières.

Les doigts ne tremblotent guère moins lorsqu'ils dégrafent la ceinture avant de faire glisser vers le bas le zip qui ferme la noire corolle de chiffon. Cette fois, le vêtement glisse le long des quilles et Muguette lève un pied, puis l'autre pour sortir de la guenille qui entoure ses chevilles. Elle ne porte plus rien que ses escarpins.

— Tourne-toi face à moi ! Parfait. Mais n'oublie pas : les jambes ne doivent pas rester soudées. Écarte-moi cela, oui, juste un centi-

mètre ou deux. Ça change tout. Tu ne peux pas le voir, mais assis, je regarde ton sexe qui se dessine, se découpe dans la lumière que laisse filtrer cet espace entre tes jambes. Et j'admire ce que tu as à montrer. Le poil pubien, que voilà bien un bel attribut féminin qui fait bander tous les hommes, quoi qu'ils en disent ! Cette affreuse mode du tout rasé, tout lisse, je suis heureux de constater que tu n'y as pas cédée.

— ...

— Maintenant, fais un demi-tour que je puisse aussi apprécier le côté pile de cette statue qui enjolive mon salon.

Muguette fait ce que l'autre lui dicte. Il n'y a pas véritablement d'ordre dans sa façon de demander, juste un désir exprimé tout haut. Il ne cherche pas à la toucher et reste assis à admirer ce corps qui se livre dans toute la crudité d'une nudité voulue par lui. Une seconde volte-face pour que la poitrine menue retrouve le devant de la scène, et enfin l'homme fait allonger la femme sur cette table dont la longueur se justifie soudain. Elle est entièrement couchée sur la surface vernie. Lui se met alors à genoux, et d'un tiroir sous le plateau dont elle ne soupçonnait pas la présence il tire d'étranges objets.

— Ne crains rien : c'est seulement un jeu, pour que tu passes un vrai bon moment. Je vais mettre ceci sur tes jolis yeux.

Il vient de lui montrer un bandeau pareil à ceux que les femmes mettent parfois pour dormir dans la plus totale obscurité. Il lui demande avant de gentiment lui tendre ses poignets sur lesquels il place des bracelets en cuir. Les chevilles sont également équipées de la même façon.

— Voilà. Tu es très belle ! Maintenant je vais te cacher le regard. D'accord ?

— ...

— Parfait. Mets tes bras en croix ; je vais relier tous tes membres à des anneaux scellés dans les pieds de ton autel.

Les sons qui lui parviennent et l'impossibilité de bouger autre chose que sa tête sont l'aboutissement de cette longue préparation. Elle est nue, bras et jambes écartelés, livrée à la seule vision du vieux bonhomme. Elle se sent un peu honteuse d'avoir osé, de s'être ainsi livrée à ce curieux cérémonial. Les sons qui proviennent de la pièce sont angoissants, mais elle n'a pas peur. Mathieu a respecté à la lettre ce qu'ils avaient ensemble décidé. Et lorsqu'un frôlement la surprend, sa chair frémit.

Elle gémit sans trop comprendre ce qui peut naviguer sur sa joue pour glisser vers son cou, puis la voie suit la poitrine, s'arrête sur un téton, part et revient sur l'autre. C'est doux, c'est atrocement agréable. Le souffle de l'homme, elle le perçoit, ce qui ajoute encore au trouble qu'elle ressent. Il est sans doute penché sur elle. L'instrument continue sa route, un chemin déterminé d'avance qui le mène aux abords de son ombilic bien dessiné. La chose en fait le tour, le câline longuement, s'enfonçant par instants dans le cratère douillet.

La reprise du périple dirige cette chose vers son sexe offert aux regards concupiscents de ce Mathieu si habile à la faire frissonner. L'engin aérien joue dans la touffe de poils, les écarte délicatement. Pas un mot n'est prononcé depuis le début de ces caresses hors norme. Cette fois, le truc longe le bord d'une grande lèvre, mais c'est pour mieux faire le chemin en sens inverse sur la lippe jumelle. Et au retour à nouveau vers le bas, il ouvre lentement les deux ailes de cette bouche qui s'éveille.

— Ça va ? Je ne te fais pas mal ?

— ... Non.

— Tu me diras si tu trouves que ce n'est pas agréable ou si ça devient douloureux.

— ...

L'objet repart cette fois du bas du sexe qui est forcément plus ouvert. Elle sent déjà de délicieux picotements qui la font tressauter sur son lit dur. L'objet s'est rapproché de son clitoris, et presque

malicieusement il passe dessus sans y faire de pause, juste pour le titiller, lui faire savoir qu'il va être le centre de toutes les attentions de ce qui va suivre. Jamais un amant n'a pris autant soin de son corps. Même si rien ne lui semble très catholique dans cette succession de cajoleries inédites, elle soupire d'aise.

Mathieu recommence à manier elle ne sait quoi, mais c'est plus pointu, plus rugueux également, et la cible est pointée plus sûrement vers ce pic que l'expert a fait gonfler sans y mettre un seul doigt. Il profite aussi de sa position pour poser sa joue barbue sur le ventre et souffle sur le nombril un air presque chaud tout en laissant tourbillonner ce qu'il manœuvre avec dextérité sur le centre excité de son sexe. À quarante ans, Muguette se sent étrangement bien dans une posture impudique dont elle ne peut se dépêtrer. Les chaînes qu'elle porte amplifient toutes ses émotions, ses perceptions.

Le voyage initiatique entrepris par Mathieu dure longtemps ; la notion de temps est noyée dans des frémissements langoureux impossibles à contenir et des gémissements de plus en plus appuyés. Elle se sent mouiller plus que de raison ; son ventre laisse filtrer tout ce qu'il contient de sécrétions tandis que l'homme lui mordille les tétons de plus en plus fort, mais elle n'en a cure. Ses épaules entraînent sur le tablier verni son corps qui tout entier fait un arc de cercle, prenant seulement appui sur ses talons. Sans s'en rendre vraiment compte, elle plonge dans un orgasme magistral dont elle ne maîtrise plus rien.

Une fine couche de sueur dégouline le long des tempes de la brune alors qu'absolument libre, elle laisse Mathieu lui masser les poignets et les chevilles.

— Alors, ma belle ? Pas trop douloureux, mon châtiment ?

— Hein ? Euh, non. Pas du tout.

— Donc prête pour recommencer une autre fois ?

— Quand ? Là, maintenant ? Ce n'est pas possible, je suis vidée !

— Pas forcément tout de suite ; il y a encore bien des soirs à venir. J'ose espérer que Dieu me laissera vivre encore un peu pour te donner plus de plaisir.

— Plus ? C'est quoi, « plus » ? Je crois que vous avez atteint des sommets dans ce domaine.

— Tu n'as pas eu peur ? Et dire que tu te faisais un sang d'encre... Tu as des regrets ?

— Oui : que ce soit déjà fini.

— Folle que tu es ! J'adore ta peau, j'aime tes seins, et te tripoter le ventre est un réel bonheur. Si tu reviens, je te ferai découvrir bien d'autres facettes de ces jeux « interdits ». Nous pourrons aussi, avec ton accord, aller beaucoup plus loin.

— Ah ? Comment ?

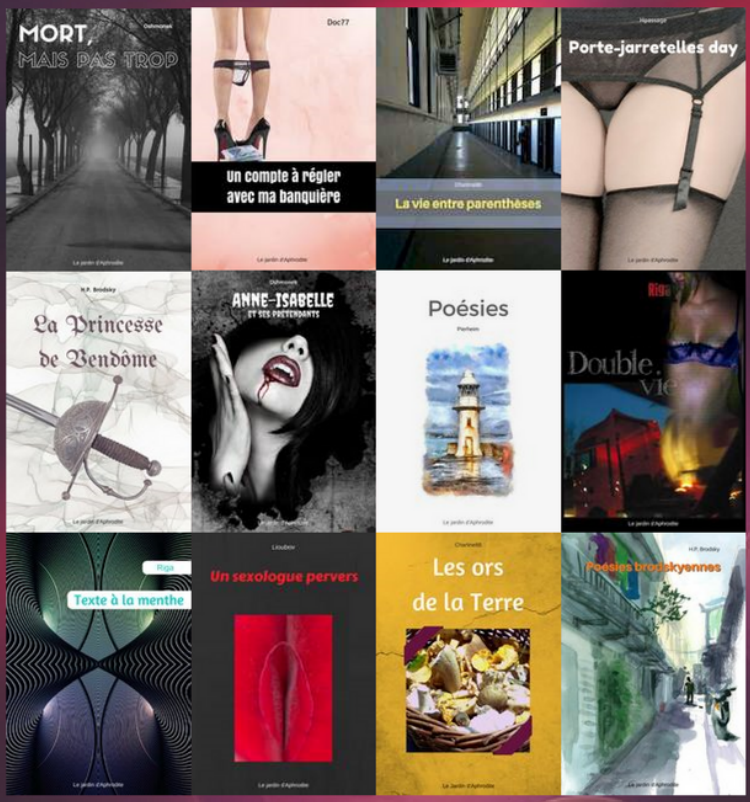
— Ça, ma belle, c'est mon secret... Tiens, en attendant, ceci est pour toi. Elle porte ton odeur et ta mouille. Garde-la en souvenir de cette première fois. Tu es belle, Muguette !

Mathieu vient de déposer dans la main de Muguette un très petit objet, si simple et si doux. Les doigts se referment sur ce drôle de truc pour le porter à son nez ; c'est vrai que ce qui monte à ses narines garde le parfum de son sexe.

La brune en reste rêveuse : une plume, une simple plume...

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite